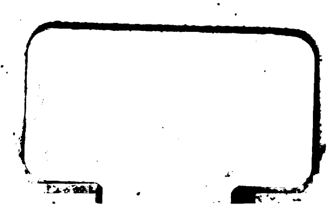

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



incpl.
8 privilege

RECUEIL

DES

OUVRAGES DE POÈSIE

ET

D'ÉLOQUENCE,

PRÉSENTÉS

A L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX,

EN L'ANNÉE M. DCC. LXV.

Avec les Discours prononcés dans les Assemblées publiques de l'Académie.



A TOULOUSE,

Chez JOSEPH DALLÈS, Imprimeur de l'Académie des Jeux Floraux, rue des Changes, aux Arts & aux Sciences, 1765

AVEC PRIVILEGE DU ROI.



AVERTISSEMENT.



'ACADÉMIE des Jeux Floraux a fait, selon l'usage, la distribution des Prix le 3 de Mai 1765.

M. Espic, Avocat au Parlement, est l'Auteur du Discours ayant pour devise: *Dans l'empire du goût on sent moins qu'on ne pense*, qui a remporté le Prix de ce genre. Il est aussi l'Auteur de l'Idyle ayant pour titre: LES COLOMBES, & pour devise: *Le plaisir est fils de l'Amour*, qui a remporté le Prix de ce genre.

M. le Chevalier de la Tremblaye est l'Auteur de l'Épître intitulée: A MON VIEUX CHATEAU, avec la devise: *Sua si bona norint*, qui a remporté le Prix de ce genre. Il est aussi l'Auteur de l'Épître intitulée: A MON CABINET, qui a concouru pour le Prix, & de l'Idyle intitulée: ZULME.

L'Académie a tous les ans cinq Prix à distribuer; une Amaranthe d'or de la

valeur de quatre cens livres, destinée à une Ode.

Une Églantine d'or de la valeur de quantre cens cinquante livres, destinée à un Discours d'environ une petite demi-heure de lecture, dont le sujet pour l'année prochaine consiste en ces paroles : DÉTERMINER QUELS AVANTAGES IL Y A POUR UN ÉTAT D'ETRE ÉCLAIRÉ SUR LES OBJETS DE SA POLITIQUE.

Une Violette d'argent de la valeur de deux cens cinquante livres, pour un Poème de soixante Vers au moins, ou de cent Vers au plus, qui doivent être Alexandrins, sur un Sujet héroïque ou dans le genre noble.

L'Académie admet au concours pour le même Prix une Épître philosophique, ou sur un Sujet littéraire, de cent cinquante Vers au plus, Alexandrins ou de dix sillabes, à rimes suivies ou croisées, au choix des Auteurs, en observant, comme dans les autres genres, de s'y abstenir de tout ce qui peut blesser la Religion, les bonnes mœurs ou l'État.

Un Souci d'argent de la valeur de deux cens livres, destiné à une Élégie, à une Idyle ou à une Églogue, dont les Vers doivent être aussi Alexandrins, sans mêlange de Vers d'autre mesure.

Un Lys d'argent de la valeur de soixante livres, pour un Sonnet ou pour un Hymne à l'honneur de la Vierge.

La façon, le contrôle, & autres frais sont compris dans la somme qui énonce la valeur de ces Prix.

Les Sujets de tous les Ouvrages de Poësie sont au choix des Auteurs, qui sont avertis de ne pas se négliger sur les rimes & sur les règles de la Versification.

Les Ouvrages qui ne sont que des Traductions ou des Imitations, ceux qui traitent des Sujets donnés par d'autres Académies, ceux qui ont quelque chose de burlesque, de satyrique, d'indécent, de contraire à la Religion, au Gouvernement ou aux bonnes mœurs sont exclus des Prix.

Les Ouvrages qui auront déja été présentés aux Jeux Floraux, ceux qui auront paru dans le Public, ceux dont les Auteurs se seront fait connoître avant le Jugement, ou pour lesquels ils auront sollicité ou fait solliciter, en seront aussi exclus.

Les Auteurs qui traitent des matières Théologiques, doivent mettre au bas de leurs Ouvrages l'Approbation de deux Docteurs en Théologie, sans quoi ces Ouvrages ne seront pas mis au concours.

Les Auteurs ne devroient jamais traiter des matières délicates & controverſées.

Les Auteurs feront remettre, pendant les quinze premiers jours du mois de Février de l'année 1766, par des Perſonnes domiciliées à Toulouſe, trois Copies liſibles de chaque Ouvrage à M. Delpy, Écuyer, Secretaire perpétuel de l'Académie, logé rue Vinaigre. Il recevra les Ouvrages depuis les huit heures du matin juſqu'à onze, & depuis deux heures de l'après-midi juſqu'à quatre. Son Regiſtre devant être barré le ſeizieme jour de Février, on ne ſera plus à temps à lui remettre des Ouvrages dès que ce jour ſera expiré. Cette Loi ſera exécutée à la rigueur, à cauſe des divers inconvéniens qui arrivent quand on s'en écarte. Les Ouvrages qui seront adreſſés par la Poſte à droiture à M. le Secretaire, ne ſeront pas préſentés à l'Académie.

Les Ouvrages ſeront déſignés, non-ſeulement par leur Titre, mais encore par une Deviſe ou Sentence, que M. le Secretaire écrira dans ſon Regiſtre, auſſi-bien que le nom, la qualité ou la Profeſſion & la demeure des perſonnes qui les lui auront remis, leſquelles ſigneront la Réception que M. le Secretaire en aura écrit dans ſon Regiſtre, après quoi

il leur en expédiera le Récépissé.

M. le Secretaire avertira les personnes qui auront remis les Ouvrages que l'Académie aura couronnés, afin que les Auteurs viennent eux-mêmes présenter le Récépissé de leurs Ouvrages, l'après-midi du troisième jour de Mai, à l'Assemblée publique que l'Académie tient dans le grand Consistoire de l'Hôtel de Ville, où elle fait la distribution des Prix. Si les Auteurs sont hors de portée de se présenter, ils doivent envoyer à une personne domiciliée à Toulouse une Procuration en bonne forme, où ils se déclarent Auteurs de l'Ouvrage couronné, & cette personne retirera le Prix des mains de M. le Secretaire, sur la Procuration de l'Auteur, & sur le Récépissé de l'Ouvrage. Le jour d'après la distribution, les Auteurs ou les Procureurs fondés se rendront dans la maison de M. le Secretaire, qui leur remettra les Prix.

On ne peut remporter que trois fois chacun de Prix que l'Académie distribue. Les Auteurs des Ouvrages qu'elle découvrira avoir enfreint cette loi, seront privés du Prix.

Une personne qui se présentera elle-même, ou par Procureur, pour recevoir le Prix adjugé à un Ouvrage dont elle se

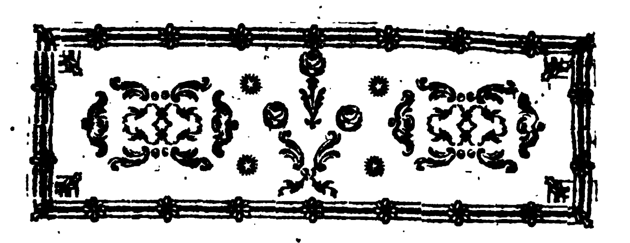
dira l'Auteur, sera privée du Prix lorsque l'Académie présumera & aura des raisons pour croire que cette personne est un Auteur supposé, & qu'elle n'a pas fait l'Ouvrage dont il s'agit; & si le cas le requiert, on pourra observer, suivant l'ancien usage, l'épreuve de l'essai.

Ceux qui auront remporté trois Prix, l'un desquels soit celui de l'Ode, pourront obtenir, selon l'ancien usage, des Lettres de Maître des Jeux Floraux, qui leur donneront le droit d'opiner, comme Juges & comme étant du Corps des Jeux, dans les Assemblées générales & particulières des Jeux Floraux, & d'assister aux Séances publiques.

Depuis les dernières Lettres Patentes du Roi, qui autorisent l'augmentation du Prix du Discours, les Auteurs qui auront remporté trois fois ce Prix, pourront aussi obtenir des Lettres de Maître des Jeux Floraux, sans qu'il soit nécessaire qu'ils ayent remporté des Prix de Poësie.

Après que les Auteurs se seront fait connoître, M. le Secretaire leur donnera des attestations portant qu'un tel, une telle année, pour tel Ouvrage par lui composé, a remporté un tel Prix; & l'Ouvrage en original sera attaché à ces attestations, sous le contre-scel des Jeux.

L'INDIGENCE,



L'INDIGENCE,

ODE.

AU dernier transport de mon ame,
Hélas ! pourquoi t'opposes-tu ?
Jusqu'ici, malheureuse Femme,
De quoi t'a servi tà vertu ?
Dans le malheur qui nous accable,
Vers ce Ciel trop impitoyable
Tu portes tes regards mourans,
Et ces Dieux que ton cœur adore,
Ces Dieux que ta tendresse implore,
Laissent expirer tes Enfans.

En vain pour soulager leurs peines,
Les pressant de tes foibles bras,
Tu voudrois glisser dans leurs veines
Une chaleur que tu n'as pas.
Cesse donc, Mère infortunée,
De prolonger leur destinée,

Et de lutter contre le ſort ;
N'allons point réunir d'avance
Au ſonge de leur exiſtence
Les tourmens d'une longue mort.

Leurs voix plaintives me déchirent,
C'en eſt fait, je les vois mourir. . . . . .
Ils ſe débattent, ils expirent. . . . . .
Et je ne puis les ſecourir.
O Vertu ! voilà ton ouvrage :
A cette épouvantable image
Mes os ont treſſailli d'effroi.
Si tu m'aimes encor, Julie,
Par pitié termine ma vie,
Prends ce poignard & frappe-moi.

Tu frémis. . . . . Je t'entends, cruelle,
Tu veux prolonger mes malheurs,
Pour accabler ce cœur fidelle
Du poids de tes propres douleurs.
Ingrate ! depuis que ta Mère
Unit ta vie & ta misère
Au triſte ſort de ton Epoux,
J'ai fait tout ce qu'on peut attendre
De la conſtance la plus tendre
Pour rendre ton deſtin plus doux.

Tu pleures...... Ton cœur se resserre.
Ah ! pardonne-moi mes transports ;
Ne connoîtrai-je sur la Terre
Que les douleurs & les remords ?
Ô Ciel ! Regarde...... À la lumière
Ils rouvrent déja leur paupière,
Leur cœur palpite doucement :
Ils ne mourront point, ma Julie,
Tes pleurs leur ont rendu la vie
Et l'usage du sentiment.

Leur ame a retenu la mienne
Sur les abîmes de la mort ;
Puissent-ils porter dans la tienne
L'espérance d'un meilleur sort !
Juste Ciel ! mon ame t'implore ;
Répands quelque bienfait encore
Sur ces gages de notre amour ;
Permets à ma triste vieillesse
De goûter au moins la tendresse,
Et de les voir encore un jour.

Te voilà, chère & tendre Fille,
Hâte-toi de remplir mes vœux,
Et de verser sur ta Famille
Les fruits de tes soins généreux.
Mes sens se rouvrent à la joie,

Le Ciel propice nous envoie
Plus de ſecours que de beſoins.
Dieux juſtes, à qui je dois l'être,
Hélas ! ſans les revers peut-être
Les Mortels vous béniroient moins.

Ah ! ſans doute en voyant tes larmes
Tous les cœurs ſe ſont attendris.
La douleur embellit les charmes,
Elle leur donne plus de prix.....
Juſte Ciel ! quel affreux nuage !
Ou plutôt quelle noire image
Vient ſe peindre dans tous mes ſens !
Retire-toi, fuis, malheureuſe,
La mort eſt cent fois moins affreuſe
Que l'opprobre de tes préſens.

Laiſſe au deſtin qui les opprime
Succomber des Infortunés,
Et porte ailleurs avec ton crime
Ces alimens empoiſonnés ;
Il faut qu'une famille entière
Termine ſa triſte carrière
Dans l'opprobre & dans les tourmens :
L'Univers contre moi conſpire,
Et ma Fille, lorſque j'expire,
Vient hâter mes derniers momens.

Elle se meurt..... Ah ! je m'égare ;
Par mes fantômes combattu :
Oui, ton Père n'est qu'un barbare,
Il ose flétrir ta vertu.
Reprens tes sens, Éléonore,
Et daigne pardonner encore
Au délire de ma douleur.
Ma Fille, je suis seul coupable,
Et le soupçon dont je t'accable
Ne déshonore que mon coeur.

L'Eternel, dont la bienfaisance
Veille sur les foibles Humains,
Pour soulager notre indigence
Choisit tes innocentes mains.
C'est dans le mal qui nous obsède
Que le plaisir qui lui succède
Prend toute son activité :
Nous goûtons un sort plus tranquille,
Grand Dieu ; mais ce bonheur fragile
N'est-il donc pas trop acheté ?

Non semper imbres nubibus hispidos manant in agros. Hor.



LE CITOYEN,

ODE.

O Toi, ſans qui l'Etat en proie à tous les crimes,
Pour déchirer ſes flancs nous voit armer nos mains,
Mais qui d'un Peuple ingrat fais des Héros ſublimes,
Quand tu veux changer ſes deſtins,
Amour de la Patrie ! O vertu des grands Hommes !
Faut-il que l'intérêt, dans le ſiècle où nous ſommes,
De ſon ſouffle infecte les mœurs ?
Crains-tu donc d'habiter ces Palais magnifiques,
Où le luxe inſultant aux misères publiques,
S'accroît encor par nos malheurs ?

Veille ſur notre ſort ; ſois l'appui de la France ;
Forme des Citoyens ; nous avons un Titus.
Aſſez & trop long-temps l'orgueil & la licence
Ont pris la place des Vertus.
Eſt-il de noirs excès dont on ne ſoit coupable ?

De mille passions un essaim indomtable
Provoque le courroux des Cieux,
Et du vil intérêt chacun fait son Idole,
A qui, sans hésiter, tous les jours on immole
L'Honneur, la Patrie & ses Dieux.

Etoit-ce pour choisir à leur gré des Victimes,
Que nos premiers Aïeux peuplèrent les Cités ?
Etoit-ce pour donner plus d'éclat à nos crimes
Qu'ils firent des Loix, des Traités ?
Ah ! s'il n'est plus de frein pour notre aveugle rage,
Cruels, retirons-nous dans quelqu'antre sauvage
Parmi des Lions furieux :
Allons apprendre aux Ours, aux Tigres implacables,
A ne plus épargner le sang de leurs semblables ;
Nous sommes plus féroces qu'eux.

Mais que dis-je ? Où m'entraîne un orgueilleux délire ?
O Mortels ! est-ce à nous d'habiter les Déserts ?
Est-ce pour vivre seuls, est-ce pour nous détruire
Que nous sommes dans l'Univers ?
N'est-il pas des vertus où nous pouvons prétendre ?

Un Monarque à servir, un Etat à défendre,
Des Loix à faire respecter ?
Fut-il un champ plus beau pour un cœur intrépide ?
Nous louons la Vertu, nous vantons Aristide :
Citoyens, il faut l'imiter.

Irois-je mettre au rang de ces Ames sublimes,
Que la France vit naître en des temps plus heureux,
De vils Adulateurs qui décorent les crimes
Des titres les plus fastueux ?
Des lâches élevés au sein de l'indolence,
Et dont on ne connoît l'inutile existence
Que par le bruit de leurs plaisirs ?
Ou des ambitieux, dont la coupable audace,
De l'Etat étonné voudroit changer la face,
Afin d'assouvir leurs desirs ?

Lorsque Rome forgeoit, pour domter la fortune,
Des foudres & des fers, l'effroi du Genre Humain,
Etoit-ce des Mortels d'une vertu commune
Qu'elle nourrissoit dans son sein ?
Elle parle; Décie à sa gloire s'immole :
Camille arme son bras, sauve le Capitole :

Le

Le fier Brutus n'a plus de fils :
Curius, sous un toit où le Dieu de la Guerre
Voit à côté du soc reposer son tonnerre,
Méprise l'or des Ennemis.

Eh ! pourquoi relever notre honte éternelle
Par tous ces noms fameux, la gloire des Latins ?
De Sully, de Colbert l'infatigable zèle
N'a-t-il pas changé nos destins ?
Et nous qui nous parant d'une vaine sagesse,
Prétendons effacer l'Italie & la Grèce
Par nos talens & nos vertus,
Sera-ce quand il faut, au prix de notre vie,
Leur disputer l'honneur de servir la Patrie,
Que nous nous avoûrons vaincus ?

Notre frivole orgueil, qui s'accroît & s'irrite
Quand il faut dans les Arts surpasser nos Rivaux,
Nous abandonne donc quand l'Etat nous invite
A remédier à ses maux ?
O lâches ! est-ce ainsi qu'éclate notre zèle ?
Croyons-nous mériter une gloire immortelle
Par des talens infructueux ?
Pour conserver nos noms au Temple de Mémoire,

Signalons des vertus qui servent dans l'Histoire
D'exemple à nos derniers Neveux.

Pourquoi de ses erreurs l'Ame désabusée,
Ne vaincroit-elle pas les Grecs & les Romains ?
Croyons-nous qu'aujourdhui la nature épuisée
Soit la marâtre des Humains ?
Mais l'Europe nous voit par nos savantes veilles,
Du sublime Sophocle effacer les merveilles,
Faire revivre Cicéron :
Et si nous réveillons notre amour pour la France,
N'égalerons-nous pas en valeur, en constance,
Fabrice, Aristide & Caton ?

O vous ! qui pour briser l'orgueil de l'Angleterre,
Devez voler un jour à des exploits nouveaux,
Faites que le Dieu Mars à vos coups de tonnerre
Reconnoisse ses fiers Rivaux.
Etouffez la Discorde ; elle ébranle le Trône ;
Son souffle a desséché les lauriers que Bellone
Se plaisoit à cueillir pour nous.
Combien de fois, témoins de nos jalouses haines,

Les manes des Condés, des Créquis, des Turennes,
N'ont-ils pas frémi de courroux?

Hélas! si, franchissant les Rives Infernales,
Ils pouvoient revenir de l'Empire des Morts,
De quel œil verroient-ils les brigues, les cabales
Qui troublent l'ordre & ses accords?
Que présageroient-ils des destins de la France,
A l'aspect des malheurs qu'enfante la licence,
Toujours féconde en attentats? ...
O Père de ton Peuple! O nos chères délices!
Faut-il qu'à tes vertus nous opposions des vices
Qui sont les fléaux des Etats?

Appuis des Souverains! habiles Politiques!
C'est à vous de tarir la source de nos maux:
C'est à vous d'assurer les fortunes publiques,
Et de nous créer des Héros.
La nature à l'Etat donna de grandes ames;
Elles brûlent encor de ces guerrières flames,
Qui ne cherchent qu'à s'élancer:
Ouvrez-leur seulement le chemin de la gloire.
Le courage intrépide enchaîne la victoire,
Lorsqu'on sait le récompenser.

Bravez, domtez enfin la fortune rebelle.

Sous ſes coups redoublés le Lâche eſt abattu ;
Mais le vrai Citoyen toujours lutte contr'elle,
Sans rien perdre de ſa vertu.
Si du haut des Grandeurs elle le précipite,
La gloire & notre amour, conſervant ſon mérite,
Graveront ſon nom dans les cœurs ;
Et nos Neveux un jour, confirmant nos hommages,
De tous ſes Envieux briſeront les images
Que leur élèvent les Flatteurs.

Ite alacres numquam veſtri morientur honores. Stati. Thebaïd. l. 7.



ÉPÎTRE

QUI A REMPORTÉ LE PRIX,

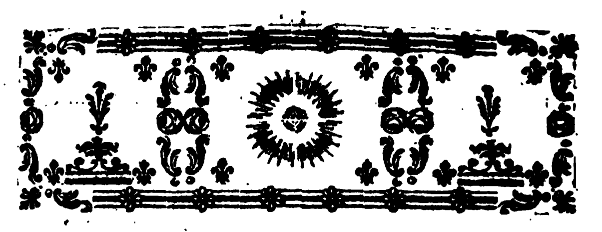
PAR LE JUGEMENT

DE L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX,

POUR L'ANNÉE M. DCC. LXV,

Par M. le Chevalier DE LA TREMBLAYE.



A MON VIEUX CHÂTEAU,

EPÎTRE.

HAMEAU charmant, ſolitude chérie,
Où cet objet de mon plus tendre amour,
La liberté, compagne de ma vie,
A pour jamais établi ſon ſéjour;
Reçois enfin, *reçois le juſte hommage*
Et le tribut que te doivent mes vers.
Muſe facile, inconſtante & volage,
Qui t'eſſayas ſur mille tons divers,
Quel beau ſujet t'offre mon Hermitage!

Le voilà donc ce Berceau reſpecté,
Ce toit auguſte, antique & vénérable,
Humble réduit de l'humble obſcurité,
Que la faveur altière, inexorable,
Le dur orgueil, la ſotte vanité,
Graces au Ciel, n'ont jamais viſité,
Témoins des jeux de mon heureuſe enfance,
Tours & remparts, gothiques monumens,

Vous rappellez ces temps où la licence,
Du Tibre au Rhin, de la Pologne en France,
Livroit la terre à cent mille Tyrans.
Vous me peignez le ſort de mes Ancêtres.
Mais de leurs Fiefs défenſeurs valeureux,
En repouſſant des Vaſſaux dangereux,
Ils apprenôient à mourir pour leurs Maîtres.
Vaillans Bayards, Chevaliers généreux,
J'eſtime fort cette Vertu guerrière.
Au Champ de Mars vous mordiez la pouſſière;
Vous fûtes grands, & moi je ſuis heureux.

Qui! vous! heureux! m'eût dit d'un ton ſuperbe,
Ce Tigellin plus abject à mes yeux
Que le reptile enſeveli ſous l'herbe,
D'un limon vil excrément odieux.
O compoſé d'orgueil & de baſſeſſe!
Seroit-ce à toi d'aſpirer au bonheur?
Pour être heureux qu'importe la grandeur,
Et d'un Créſus l'inutile richeſſe?
Pour être heureux il faut pouvoir ſans ceſſe,
Et ſans rougir deſcendre dans ſon cœur.
O Grands du monde! & vous qui croyez l'être!
Zénon aux fers, Zénon percé de coups,
De ſes bourreaux auroit été le maître,
Plus libre qu'eux, moins à plaindre que vous.

Sage Zenon ; oui ta Philoſophie
Eſt le tréſor le plus cher à mon cœur.
Elle m'apprend à voir ſans jalouſie
Ces vains honneurs, aliments de l'envie ;
Souvent acquis aux dépens de l'honneur,
Preſque toujours le poiſon de la vie.
Je n'ai point d'or : mais au fond de mes Bois
Je n'ai beſoin que du ſac d'Antiſthène.
Boiroit-on mieux dans la coupe des Rois
Que dans la taſſe où buvoit Diogène ?
Tout eſt égal à qui voit les travers,
Le vrai néant, la misère profonde
De tous les vœux formés dans l'univers.
L'aveugle ſort, ce deſpote du monde,
Règle à ſon gré ſur la machine ronde
L'état de l'homme & ſes deſtins divers :
Il fait tomber Saint Louis dans les fers ;
Donne à Timur *l'Empire de la terre*,
Guide Cortez & lance ſon tonnerre,
Jette Seneque à côté de Burrus,
Orne de fleurs le front d'un Melitus ;
A plus d'un ſage apporte la ciguë,
Eleve Octave & détrône Porus
Et va tirer Numa de la charruë.

O jeux du ſort ! ô deſtins des Héros
Dont retentit le temple de mémoire !
Faſtes du monde, annales de l'hiſtoire ;
Vous pourriez ſeuls enchanter mon repos.
Devant un juge intègre, incorruptible
Paroiſſez tous, rendez vous tour à tour,
O Potentats ! Race auguſte ou terrible
De l'univers ou l'horreur ou l'amour.
Qu'avec tranſport dans le temple des ſages
Je vois Trajan, Henry quatre & Titus !

Qu'avec respect je baise leurs images !
Répétons-les ces noms d'âges en âges ;
Ils ne seront jamais assez connus.
Qu'un Mahomet, enivré de carnage,
Frappe des Grecs l'imbécille troupeau ;
Ce conquérant n'est pour moi qu'un fléau :
Avec effroi j'admire son courage.
Ah ! que son Père en son doux hermitage
Offre à mes yeux un spectacle plus beau !
De temps en temps je vois donc ton flambeau,
Vérité sainte, objet de mon hommage !
Je vois un Turc rire de l'Alcoran,
Fouler aux pieds le titre de Sultan
Et mériter le beau titre de sage.

Et toi, grand homme, illustre Saladin,
Législateur des monstres de Syrie,
O des vainqueurs, vainqueur le plus humain !
Quel doux attrait m'intéresse à ta vie !
Père du Juif, du Turc & du Chrétien ;
L'humanité t'a mis dans son histoire ;
Et la vertu ne te reproche rien,
Que tes lauriers & la soif de la gloire.
O Vierge aimable ! ô paix ! divine paix !
Ces jours si beaux, marqués par tes bienfaits ;
Foibles éclairs dans une nuit profonde,
Brillent trop peu sur la scène du monde,
Et son histoire est celle des forfaits.
Mais que la vôtre est délicate & pure,
Muses, ô vous ! dont mes sens sont épris !
Vous qui savez en peignant la nature
Lui conserver son charme, sa parure,
Sa vérité, ses graces & son prix.
Filles du Ciel enchantez ma retraite ;
Du sombre ennui corrigez le poison.

Rousseau dormit en lisant Epictète.
Combien de fois, ô sublime Platon!
Je t'ai quitté pour prendre ma Musette
Et soupirer une tendre chanson!
Je n'aime point le fracas de Pindare,
Pour ma voix foible il prend un trop haut ton.
Et dans les airs je ne suis point Icare.
J'aime bien mieux le Luth d'Anacréon.
Qu'avec plaisir avec lui je m'égare
Dans les détours de ce riant valon!
Et quel transport de mon ame s'empare
Quand j'apperçois sur un lit de gazon
Parmi le thin, le myrthe & la fougère
Ces vives fleurs que de sa main legère
Cueilloit Sapho pour son ingrat Phaon!

Chantre brillant d'Armide & d'Herminie,
Du fier Argant, du sage Godeffroy,
Envain Boileau critique ta magie;
Malgré Boileau je me plais avec toi.
Hélas! comment auroit-il pu se plaire
Dans ce palais, ce jardin enchanté
Où respiroit la tendre volupté.
Il n'aima point, son cœur étoit austère;
Il outragea Quinault & la beauté.

Dans tes beaux vers combien elle a d'empire,
Tendre Racine, Euripide Français!
Oui, c'est l'amour qui se plaint, qui soupire
Entre Monime & son cher Xipharés.
Viens Andromaque, objet rempli de charmes,
Viens dans mon sein déposer tes douleurs.
Dieux! les ennuis donnent-ils donc des charmes?
Jamais l'amour ne vit de si beaux pleurs.
Voyez les miens, adorable Junie,

O Dieu d'amour, je ne demande rien
Qu'un jour, une heure, un ſeul inſtant de vie;
Et les regrets d'un cœur tel que le ſien.

Par quels reſſorts ce père du théatre
Ce vieux Corneille, incomparable Auteur,
Sait agiter, ſait enlever mon cœur!
Avec effroi je vois ſa Cléopatre,
Je la déteſte & j'en ſuis idolâtre.
De ce Phocas la ſombre profondeur
Plaît à la fois & remplit de terreur.
Soyons amis Cinna. Quelle parole!
Cinna, quel mot pour un lâche aſſaſſin!
Dans Sibaris quel être aſſez frivole
Eût pu l'entendre, & n'être pas Romain?

O mes amis! ô mes Dieux tutélaires!
Ah! venez tous & ne quittez jamais
Ces vieux foyers doux réduits de la Paix,
De l'innocence aſyles ſolitaires.
Lorſque je ſens les langueurs du loiſir,
Quand ſur mon front le chagrin ſe déploie.
Venez l'orner des roſes du plaiſir
Et l'éclairer des rayons de la joie.
Et vous objets de mes vœux les plus doux;
Couple chéri, mon plus digne modèle,
Puis-je accuſer la fortune cruelle
Quand vous vivez, quand je vis près de vous?
On voit, dit-on, dans ce ſiècle effroyable,
Opprobre affreux d'une race coupable,
Des fils ingrats, dénaturés, jaloux,
Serpents cruels, piquer avec furie,
Le chaſte ſein qui leur donna la vie.
Le croira-tu ma jeune & tendre ſœur,
Charme innocent de cet heureux boccage,

Dont la nature embellit le visage ;
Comme sa voix pénètre dans ton cœur ?
Ah ! qu'elle y vive & ton frère avec elle !
O doux transports ! ô lien enchanteur !
Chastes plaisirs de l'amour fraternelle,
Qui vous goûta, connut le vrai bonheur.

Sua si bona norint. Virg.



A MON CABINET,

ÉPÎTRE

A MON RETOUR D'ITALIE.

QUAND on a vu le Volcan de l'Etna
Et les roseaux de l'obscure Aréthuse,
Et le désert où brilla Syracuse
Et les dangers prétendus de Scilla ;
Lorsqu'au rivage, où de l'humble Saint-Pierre
Régnent en paix les heureux Successeurs,
O Rome antique ! on a versé des pleurs
Sur tes débris, sur ta noble poussière ;
Je le sais bien ; tout n'est pas fait encor.
Mais faudra-t-il de retour dans Athène
Vivre en sauvage, ainsi que Diogène,
Pour n'avoir pas trouvé son cher trésor ?
Quoi ! de la Chine aux rives de la Seine
La volupté dans ses filets charmants
Embrasseroit cent peuples différens ;
Et moi, caché dans une nuit profonde,
Penseur farouche & lugubre frondeur,
Je médirois de moi-même & du monde,
Je soutiendrois qu'il n'est point de bonheur !
Ah ! loin de moi ce projet détestable,
Cet ennui d'être & ce poison cruel,
Qui du nectar qu'Hebé versoit à table
Eût fait sans doute un breuvage mortel.
Secret témoin de mes riants mensonges,
Réduit charmant, qui me vois tous les jours

Au doux prestige, aux rêves des amours;
Joindre l'erreur de quelques nouveaux songes;
Tel tu me vois, tel je serai toujours.
Et ne crois pas que ma lyre badine
Soit de mes biens le plus cher à mes yeux.
De l'art d'aimer les vers ingénieux
Ne valoient pas un regard de Corine.
Chanter est bon; jouir est encor mieux.

»L'homme isolé qui pense & qui combine
»Est, dit un sage, un être dépravé.
O mon *Boudoir!* que ce trait de génie,
Le plus beau trait de la philosophie,
Sur tes lambris soit à jamais gravé.

Calculateur du céleste grimoire,
O des mortels sans doute le plus vain,
Prétends-tu donc, ce long Tube à la main,
Mourir gelé sur ton Observatoire?
Ah! mon ami, crois-moi, laisse tourner
Des vastes Cieux les globes innombrables;
Jouis du nôtre; & sans m'importuner
De tes calculs accablants, effroyables,
Imite-moi, j'ai ma lunette aussi;
Mais vers les Cieux crois-tu qu'elle est dressée?
Je n'en ai point la coupable pensée,
Pour lire au Ciel, j'ai trop à lire ici;
Regarde au loin cette maison charmante,
Que le Soleil éclaire à son couchant;
C'est dans ces murs que vit ma tendre amante,
Balcon chéri, c'est en te rapprochant
Que ma lunette est un bien qui m'enchante.

Mais, me dira quelque austère Caton,
Triste ennemi des jeux & de la joie,

Dans le délire où ton ame est en proie ;
Du genre humain tu te crois le Solon :
Les voluptés égarent ta jeunesse,
Leur charme est doux, mais ce charme est trompeur ;
Crains des plaisirs l'amorce enchanteresse,
Et n'attends pas pour en sentir l'erreur,
Que la fatale & pesante vieillesse
Ait de tes sens rallanti la vigueur.
Si tu reçus pour ton rare partage
De l'art des vers le précieux talent,
Fais-en, jeune homme, un moins frivole usage ;
Imite Pope ; ose dès ce moment,
Aux grands objets élèvant ton génie,
Des préjugés dont la terre est remplie
Briser le joug, renverser les Autels,
Et mériter, en dépit de l'envie,
Le juste hommage & l'amour des mortels.

Mérites-tu qu'on daigne te confondre ;
Critique amer ? Et dois-je à te répondre
Perdre le soir d'un de mes plus beaux jours ?
Rassurez-vous, plaisirs, graces, amours,
Ne craignez pas que je vous abandonne ;
Un seul instant souffrez que je raisonne,
Et dans vos bras je reviens pour toujours.

Les préjugés sont les Rois de la terre ;
Chacun l'a dit, chacun a répété
Cette éternelle & triste vérité ;
C'est cet éclat, c'est ce bruit du tonnerre ;
Par les échos rapidement porté,
Et qui des Cieux remplit l'immensité,
Mais quels sont-ils ? Qui pourra les connoître ;
Ces préjugés, ces altiers souverains ?

Quels

Quels *temps*, quels lieux, quels bords les ont vu
naître ?
Quel Philosophe a tenu dans ses mains
Le prisme heureux qui par des traits certains,
Marque dans l'homme, en divisant son être,
L'œuvre des Dieux & l'œuvre des humains ?
J'ai parcouru les fastes de l'histoire,
J'ai vu la terre en proie à des tyrans,
J'ai vu voler le char de la victoire
Sur des débris, sur des tas de mourans ;
Mais où trouver cette source féconde
Des jeux divers qui font mouvoir le monde ;
Tous ces ressorts, ces principes cachés,
Qui les a vus ? Où sont-ils recherchés ?
Malheur à vous, ô peuple de critiques,
Peuple rempli de riens systématiques,
Qui comme Ajax combattez dans la nuit ;
Malheur à vous, *malheur à qui vous suit*.
Ah ! Si Saturne a dévoré des pierres,
J'ai fait bien plus, Lecteur laborieux,
J'ai dévoré vos écrits ennuyeux ;
Durs, froids, pesans, l'un à l'autre contraires ;
Et ne montrant jamais l'homme à mes yeux.

Le cœur humain le connoissez-vous mieux ;
Vous, qui parés du beau titre de sages,
Prétendez voir sans voile & sans nuages
De ses détours les plis mystérieux ?
Vrais charlatans, dont la main sophistique
Fait d'un plomb vil un or philosophique,
J'ai consumé l'inestimable bien
Des premiers jours, des beaux jours de ma vie ;
Pour voir, hélas ! que vous ne savez rien.
Sous les drapeaux de la philosophie,
Entre l'orgueil, le doute, & la folie,

J'ai combattu dès mes plus jeunes ans ;
Et dans la lune enfin depuis long-temps
De ſonges vains ma phiole eſt remplie.

Dans cet amas de doutes & d'erreurs ;
De préjugés peut-être inévitables,
Ah ! mes amis ſoyons du moins aimables
Égarons-nous par des chemins de fleurs.
Gais & contents ſur le globe où nous ſommes ;
Laiſſons la plainte aux ſavans, aux Docteurs :
Et ſi comme eux nous abuſons les hommes,
N'endormons pas comme eux tous nos Lecteurs.

Sine amore, jociſque
Nihil eſt jucundum. Horat.



L'AGRICULTURE,

ODE.

MORTELS, malheureuſes victimes
D'une aveugle cupidité,
Fuyez ces dangéreux abîmes (*a*)
Des Cieux revoyez la clarté ;
Voulez-vous, d'une main avare,
Arracher du ſombre Tenare
Ce métal qui vous perdra tous ?
D'un faux bien moins inſatiables
Fermez ces gouffres rédoutables ;
Revenez vivre parmi nous.

Eſclaves d'une erreur fatale ;
Quoi ! vous retournez ſur vos pas !
Quoi ! cette demeure infernale
A pour vous, encor, des appas !
L'innocence de nos aſyles ;
De Cerés les préſens tranquilles
Sont des biens que vous rejettez ;
Si vos cœurs y ſont inſenſibles
Contemplez les revers terribles
Des peuples que vous imitez.

Quelle funeſte décadence !
Eſt-ce l'Iberien altier ?
Dont, jadis, l'énorme puiſſance

(*a*) Les Mines.

Enchaînoit l'univers entier ;
Égaré par sa politique
Le maître orgueilleux du Mexique
Se traîne débile, éperdu :
Juste prix de ses découvertes !
Voyez ses provinces désertes ;
L'or du Potose l'a perdu.

Habitant des rives du Tage ;
Possesseur d'un climat heureux,
Toi, qui par ton mâle courage,
Sécouas un joug rigoureux, (*a*)
Négligeant tes fertiles plaines,
Tu suis des routes incertaines,
Tu poursuis l'ombre d'un trésor ;
Soumis à ce fier Insulaire, (*b*)
Tu n'es plus que son tributaire ;
Tu languis sous des chaînes d'or.

A ces images lamentables
Vos cœurs se laissent attendrir ;
Quittons ces rives misérables
Quelle Région vient s'offrir ?
O Ciel ! cette immense contrée
Du siècle célèbre d'Astrée
Retrace les temps fortunés :
Quel noble sujet pour ma lyre ?
Des Chinois le fameux Empire
Fixe mes regards étonnés.

Quels efforts, quelles mains puissantes
Ont comblé ces antres profonds !

(*a*) Voyez les Révolutions de Portugal.
(*b*) Les Anglois.

Je vois des moissons jaunissantes
Mûrir sur le faîte de monts ;
Ces rochers, autrefois stériles ;
Aujourd'hui campagnes fertiles ;
Portent leurs trésors jusqu'aux Cieux ;
Le puissant maître du tonnerre,
Pour y renouveller la terre,
Est-il descendu dans ces lieux ?

Suspendez votre violence
Fiers aquilons tyrans des mers ;
Un cortège pompeux s'avance
Précédé des plus doux concerts ; (a)
Au milieu d'un peuple innombrable
Sous un appareil vénérable,
Un laboureur trace un sillon ;
Quel est ce nouveau Triptoleme !
C'est l'Empereur, oui c'est lui-même
Qui donne aux Rois une leçon.

Admirateurs des arts frivoles.
Sibarites pernicieux,
Vous qui dans vos maximes foles
Exaltez un luxe odieux,
Venez voir sous le diadême
Partageant le pouvoir suprême
L'art divin que vous méprisez :
Et vous ses lâches adversaires,
Auteurs cruels de nos misères,
Vils publicains disparoissez.

(a) La cérémonie d'ouvrir les terres est une des plus solemnelles de la Chine, c'est l'Empereur qui la fait.

Dieu fastueux de l'opulence
Verrons-nous toujours des mortels
La basse & sordide affluence
Assiéger tes honteux Autels ?
Ton règne finira ; peut-être (*a*)
Fera-t-on bientôt disparoître
Le prestige qui nous séduit ;
Je vois se préparer la foudre
Qui réduira ton temple en poudre ;
Ton culte affreux sera détruit.

Jettons un voile impénétrable
Sur cet objet de nos mépris :
Un édifice respectable
S'élève sur ses noirs débris ;
Son élégante architecture
Des simples mains de la nature
Tient ses plus riches ornemens ;
On n'y recevra pour offrandes
Que des fruits, des fleurs, des guirlandes
Et des cœurs les purs sentimens.

La Divinité bienfaisante
Qui règnera dans ces lieux saints
Dédaigne la pompe bruyante
Des dons orgueilleux des humains :
Tendre mère de Proserpine,
A ta découverte divine
Des vrais honneurs seront rendus ;
Des Romains, rivaux magnanimes,
Imitons leurs vertus sublimes,
La France aura ses Quintius,

(*a*) On parle de la suppression des Fermes des Domaines du Roi.

Libres d'une erreur criminelle
Élévons au rang des héros,
Près du fougueux vainqueur d'Arbelle
Les Duhamels, les Mirabeaux ;
Pourquoi donc, ingrats que nous sommes,
Le bienfaiteur, l'ami des hommes,
Nous seroient-ils moins précieux,
Que ces destructeurs sanguinaires
Dont nos éloges téméraires
Osent faire des Demi-Dieux.

Mais bientôt, ces héros terribles,
Au faste trompeur de la Cour
Préférant les charmes paisibles,
Enfans d'un champêtre séjour,
Reviendront couronnés de gloire
Pour une nouvelle victoire,
Cultiver des nouveaux lauriers ;
(*a*) Puisse une paix toujours durable
Chassant la discorde indomptable
Terminer leur travaux guerriers.

Gaudebit tellus vomere laureato.

(*a*) Cette Ode a été faite avant la fin de la dernière Guerre.

AUX

AUX SAUVAGES,

ÉPÎTRE.

SAGES Hurons, généreux Iroquois,
Vous qui ſortant des mains de la nature,
Faites bien mieux d'obéir à ſes loix,
Que d'adopter la groſſière impoſture
De quelques fous qui s'en diſoient les Rois, *
Mon cœur jaloux pour la première fois
Voit parmi vous le ſeul bien qu'il deſire;
Et peu touché du chimérique empire
Que l'on prétend que j'ai ſur l'univers,
Je vous adreſſe au fond de vos déſerts
Ces cris plaintifs, hélas! trop légitimes.
Peuples heureux, ſi vous liſez ces vers,
Vous y verrez l'empreinte de mes fers,
Et ma raiſon eſclave de mes rimes.

J'ai peu vécu; je n'ai point vu finir
Les jours brillans de ma première aurore:
Graces aux Dieux! le volage Zéphir
Dans mes cheveux peut ſe jouer encore;
Je ſais aimer, je connois le plaiſir,
Et quelquefois je chante Eléonore.

* Les Stoïciens.

Mais ces beaux jours, à combien de malheurs
Ont-ils prêté leur fatale lumière ?
Hélas ! à peine entré dans la carrière,
Je me retourne, & je vois que les pleurs
De mon printemps ont arrosé les fleurs.

Lorsque le Temps, d'une main affermie,
M'ouvrit enfin les portes de la vie,
De mes aïeux je trouvai que les soins,
L'ambition, la pénible industrie,
M'avoient déja préparé des besoins.
Je respirois : une main étrangère
Dans des liens enveloppant mon corps,
Malgré mes cris, sous les yeux de ma mère,
En comprima les fragiles ressorts :
Mon sang pressé s'arrêtoit dans mes veines ;
L'opinion forma bientôt mes mœurs,
Le préjugé me dicta ses erreurs ;
L'usage enfin m'accabla de ses chaînes,
Et la raison vint aigrir mes douleurs,
En me montrant la source de mes peines,
Et ravissant à mon cœur incertain
Le foible espoir de changer mon destin.
Que dis-je ? Hélas ! cette vive lumière
Que nous forçons d'éclairer nos travers,
Cette raison, si soumise & si fière,
A redoublé le poids de mes revers ;

Des maux cruels que mon cœur a soufferts
Ses noirs crayons retracent les images ;
Et telle enfin que ces tristes oiseaux,
Qui dans la nuit ne sortent des tombeaux
Que pour semer de sinistres présages,
Elle ne m'offre au secours de mes maux
Qu'un avenir plein de trouble & d'orages.

Sages Mortels, dans vos heureux climats
Vous ignorez la cruelle habitude
De rassembler avec inquiétude
Tous les momens où vous n'existez pas.
De ses poisons la sombre prévoyance
N'a point chez vous corrompu le plaisir ;
La vanité, l'orgueil & le loisir
Sous notre ciel lui donnèrent naissance.

On dit qu'un jour chez nos foibles aïeux
D'Européans une troupe sauvage
Alla choisir les plus braves d'entre eux,
Pour leur tenir à peu près ce langage :
De nos forêts vous êtes l'ornement ;
Reposez-vous à l'ombre de ces chênes,
Endormez-vous au bruit de ces fontaines ;
Puissent vos jours couler plus lentement,
Que le ruisseau qui traverse nos plaines !
Tandis qu'au loin, par de rudes travaux,

Nous allons tous chercher les animaux,
Pour revenir dans des transports de joie
Mettre à vos pieds les Chasseurs & leur proie.
Tout ce discours fut sans peine écouté.
D'abord ce fut un excès de bonté ;
Le lendemain on dit que ce sistême
Etoit dicté par la Justice même :
On le suivit ; & dans l'oisiveté
Le triste ennui fut bientôt enfanté.
Les bois touffus, les zéphirs & l'ombrage,
Les verds gazons, le murmure des eaux,
L'écho plaintive & le chant des oiseaux,
Les prés fleuris & l'aspect d'un bocage,
Sont ennuyeux dans les plus beaux déserts,
Bien plus encor qu'ils ne sont dans mes vers.
C'est ce séjour si calme & si tranquille,
Qui fut bientôt le berceau des talens.
Le cœur blasé chercha des alimens,
Et des soucis l'Europe fut l'asile.
Ses habitans foibles & curieux,
A leurs efforts soumirent la nature :
Notre raison fut mise à la torture ;
On s'imposa des devoirs rigoureux,
Et l'homme enfin se forgeant ses entraves,
Est devenu le plus vil des esclaves.

En vain mon cœur a résolu cent fois

De ſecouer le fardeau de la vie,
Ou bien d'aller vous ſuivre dans les bois ;
Un nœud plus fort m'attache à ma patrie.
Le voudrois-tu, rigoureuſe Beauté ?
Depuis long-temps ta voix m'a ſu contraindre :
Quel prix......? Hélas! faut-il toujours me
plaindre,
Et de mon ſort, & de ta cruauté ?

Cur apricum oderit campum? Hor.



A MON AMI,

ÉPÎTRE.

C'En eſt fait, cher Ami, je vais, loin du
Parnaſſe,
Sous un Ciel plus ſerein eſſayer mon audace.
Combien d'autres, forgeant de miſérables vers,
Pourront aſſez ſans moi fatiguer l'Univers !
Que je plains le Mortel dont la verve indiſcrète
L'attache follement au métier de Poète !
Je ne ſais quels attraits y ſemblent attachés,
Qui ne ſont qu'un amas de déplaiſirs cachés.
C'eſt une mer terrible où grondent les orages ;
Chaque jour on y voit, fameux par leurs nau-
frages,
De jeunes Imprudens effrayer nos regards :
Devrois-je donc comme eux courir mêmes ha-
zards ?
Il faut vaincre ou périr ſur cette mer barbare,
Voler comme Dédale, ou tomber comme Icare.
Un Poète paroît : d'abord, comme à l'envi,
Par des Rivaux obſcurs on le voit pourſuivi.
Des Cieux veut-il chanter l'étonnante ſtructure?

Ces tourbillons de feu, l'ame de la nature ?
Ces bois, ces eaux, ces fleurs dont elle s'embellit ?
Veut-il d'un jeune Cœur que l'Amour attendrit,
Tracer les doux transports, les craintes, la constance ?
Voyez ! voyez (dit-on) quel air de suffisance
Règne dans ses Ecrits aussi vains qu'ennuyeux !
Croit-il que ses succès surpasseront ses vœux ?
Cependant, peu touché de ce jaloux langage,
Méprisant ses Rivaux, & dédaignant leur rage,
Dans ses vers plus nerveux, par de vives couleurs
Il peint la fausseté, *les travers*, les noirceurs.
Fuyez (dit-on encor) cet Esprit de satyre,
Dont l'unique science est celle de médire.
Un rien lui déplaît-il ! sa plume sans quartier,
De sa bile aussi-tôt va noircir le papier :
C'est ainsi que bien loin d'animer le génie,
L'Ignorance orgueilleuse & l'implacable Envie,
Portent sans se lasser contre d'heureux talens,
Des coups trop dangereux dès qu'ils sont rebutans.
Pour moi, je ne veux pas qu'une mordante plume
Grossisse, en m'outrageant, un indigne volume ;

Et je rompts pour jamais tablettes & pinceau.
Tel on voit dans nos champs le tendre & jeune ormeau
Tomber sous les efforts d'une main téméraire,
Ou bien, lorsque privé d'un appui nécessaire,
Misérable jouet des Autans déchaînés,
Languissant, il périt sous leurs coups redoublés.
Ce portrait, cher Ami, qu'à tes yeux je présente,
De l'état de mon ame est l'image touchante ;
Mais que je crains, hélas ! que d'autres sentimens
Ne démentent bientôt la foi de mes sermens.
Un Démon, vrai tyran de l'esprit qui m'anime,
Sans cesse malgré moi me ramène à la rime ;
Il me dit qu'on daigna sourire à mes essais ;
Que le destin m'appelle à des plus hauts succès.
Vain espoir ! Ma raison, plus timide ou plus sage,
Se présente & combat ce séduisant langage :
Ainsi mon triste cœur, toujours plus agité,
Est semblable au vaisseau par les vents emporté.
Vous Chantres immortels ! Enfans de Polymnie !
Vous dont un feu divin enflamma le génie !
Ne pourrai-je jamais, dans votre Art plein d'appas,
Cueillir quelque laurier en marchant sur vos pas !

Favori d'Apollon ! tu m'ouvres la carrière,
Boileau ! tu sus enfin répandre la lumière,
Bannir les préjugés, épurer les esprits,
Rappeller la raison & l'agrément proscrits.
Avant toi, des Français la Muse politique
Osoit d'un Art divin faire un Art méchanique.
Sage Réformateur, tu prescrivis des Loix ;
Et le goût satisfait, applaudit à ta voix.
Ingénieux Rival d'Alcée & de Pindare !
Quel charme séducteur de mon ame s'empare !
Rousseau ! lorsqu'élevant tes accords jusqu'aux
Cieux,
Tu célèbres les Rois, les Héros & les Dieux !
Du tendre Anacréon tu possèdes la lyre,
Agréable Chaulieu ! Si ta Muse soupire,
Ne crains pas que l'Amour fasse couler tes pleurs ;
Tu le chantes trop bien, il te doit ses faveurs.
Mais quel est ce Mortel conduit par Euripide ?
Sur son front radieux la majesté réside ;
Créateur, élevé, fécond, universel,
Oui, déja dans mon cœur je lui dresse un autel.
Quand il offre à mes yeux (ce Maître du
Théatre)
Hyppolite accusé par sa noire Marâtre,
A des maux étrangers préparant mes douleurs,
Bientôt malgré moi-même il m'arrache des
pleurs ;

J'éprouve en un inſtant & l'amour & la haine,
J'idolâtre Hyppolite, & j'abhorre la Reine :
Si Neptune invoqué le conduit au trépas,
En ce danger mon cœur ne l'abandonne pas ;
Et voulant partager ſa cruelle fortune,
Avec lui je combats & le Monſtre & Neptune.....
Quels modèles ! Grands Dieux ! ſi jamais dans mes vers
Je pouvois réunir tant de charmes divers,
Cet enſemble enchanteur, d'élégante fineſſe,
De force, d'abondance & de délicateſſe,
Qui juſques dans les Cieux fit voler leurs accords,
Tu me verrois, Ami, par de nobles efforts,
Et bravant du deſtin la bizarre injuſtice,
De mon aſtre pervers corriger le caprice ;
Mais je ne puis prétendre aux faveurs d'Apollon.
Oui ! j'aurois beau rêver dans le ſacré Vallon,
J'abandonne à jamais un projet téméraire :
Mon parti le plus ſûr eſt celui de me taire.

Soyez plutôt Maçon, ſi c'eſt votre talent,
Qu'Ecrivain du commun & Poète vulgaire.
Boil. Art. Poét.



HERCULE AUX PIEDS D'OMPHALE,

POÈME.

L'Infatigable Hercule enchaînant la Victoire,
Juſqu'aux bornes du Monde oſa porter ſa gloire;
Euriſtée & Junon à ſon bras menaçant,
N'opposèrent jamais qu'un courroux impuiſſant.
Secondé par l'appui du Maître du Tonnerre,
Des monſtres, des tyrans il affranchit la terre.
Enfin bornant le cours de ſes fameux combats,
Au fond de la Lidie il arrêta ſes pas.
Tranquille, il attendoit le moment favorable
De ſignaler encor ſon courage indomtable,
Quand la fière Junon, qui revenoit d'Argos,
Dans les Champs Lidiens apperçut ce Héros.
Son courroux étouffé ſe rallume à ſa vuë;
Tout ſon cœur en frémit, ſon ame en eſt émue:
Et donnant un cours libre à ſes bouillants tranſports,
Quoi! dit-elle, un Mortel bravera mes efforts?
Un Mortel odieux, mépriſant ma puiſſance,

Aura pu se soustraire à ma juste vengeance ?
Mes intrigues, mes soins ne pourront l'arrêter ?
Ai-je encore achevé de le persécuter ?
Ai-je éteint ma colère ? ai-je calmé ma haine ?
Faudra-t-il donc qu'enfin je cède au Fils d'Alcmène ?
Périssent mes Autels, plutôt que sur mon front
Il imprime à jamais un si sanglant affront.
J'en jure par le Stix. Ce Mortel téméraire
Eprouvera bientôt l'effet de ma colère.
Je n'irai point encor susciter à son bras
De nouveaux ennemis, des travaux, des combats :
Les périls jusqu'ici n'ont servi qu'à sa gloire ;
Mais je prétends le vaincre au sein de la victoire.
Elle achève. L'orgueil, la haine, le dépit,
Eclatent tour à tour sur son front interdit.
Aux accens de sa voix, d'une course imprévue,
Ses superbes Coursiers s'élancent dans la nue.
Plus prompts que les éclairs, plus légers que les vents,
Soudain des vastes Cieux ils franchissent les champs ;
Et suivant les sentiers où sa rage les guide,
Ils emportent le char vers le Temple de Gnide.

Près des bords où fut Troie, & sous des
Cieux lointains,
Est une Isle inconnue aux profanes Humains.
La Nature & les Dieux, d'une main bienfai-
sante,
Ont pris soin d'embellir cette terre charmante.
Tout y rit, tout y plaît : on n'y voit en tout
temps
Régner d'autre saison, qu'un fertile printemps.
Les vents impétueux & les frimats sauvages,
N'approchèrent jamais de ces heureux rivages.
Là le ciel est serein : là tous les jours sont beaux.
Cerès pour se donner n'attend point les travaux.
La féconde Pomone y répand ses largesses ;
Et Flore, à côté d'elle, étale ses richesses.
Zéphire chaque jour, sur ces bords enchan-
teurs,
Vient rafraîchir les fruits & caresser les fleurs.

Au milieu de ces prés émaillés de verdure,
Est un Temple fameux de superbe structure.
Le Soleil n'a jamais, dans son vaste contour,
Eclairé sur la terre un plus charmant séjour.
C'est là dans ce réduit, dans cette Isle si belle,
Que l'Amour a fixé sa demeure éternelle.
De l'Univers entier méprisant les Destins,
Il soumet à ses loix les Dieux & les Humains.

La Déesse aussi-tôt, par la haine amenée,
Vole & franchit les champs de l'Isle fortunée.
Elle aborde l'Amour, & lui parle en ces mots :
Il est encor pour toi des triomphes nouveaux.
Contre Hercule aujourdhui j'implore ta puissance ;
Je remets dans tes mains le soin de ma vengeance.
Depuis qu'il vit le jour je le poursuis en vain ;
Sa gloire fait ma honte, & cause mon chagrin.
De la Terre & des Cieux que me sert d'être Reine ?
Je n'ai pu contre lui satisfaire ma haine.
Toi seul tu peux domter ce Mortel orgueilleux.
Nos affronts sont communs..... il nous brave tous deux.
Amour, ignores-tu qu'il méprise tes charmes ?
Hercule ne se plaît qu'au milieu des allarmes.
L'a-t-on vu dans le cours de ses Travaux guerriers,
Encenser tes Autels, & t'offrir ses Lauriers ?
Tandis que sous ton joug le monde entier soupire,
Lui seul sera-t-il donc rebelle à ton Empire ?
Va punir ses dédains, & qu'il soit désormais
Consumé par tes feux, déchiré par tes traits.
Plus son orgueil est grand, plus sa honte doit l'être ;

Aux yeux de l'Univers, Amour, fais-là paroître.
Elle fuit à ces mots. Plein d'un transport jaloux,
Déja l'Amour s'apprête à servir son courroux.
Il s'élance dans l'air, & sur un char rapide,
Il s'éloigne à l'instant des rivages de Gnide.
Les plaisirs & les jeux, les graces & les ris,
Accompagnent le char de l'Enfant de Cipris.
Il arrive bientôt aux campagnes fécondes
Que l'orgueilleux Pactole enrichit de ses ondes.

Assise depuis peu sur le Trône des Rois,
Omphale aux Lidiens donnoit alors des loix.
Elle avoit en naissant reçu de la Nature,
De mille beaux attraits la naïve parure.
Son teint étoit orné du plus vif incarnat,
La fleur de la jeunesse en rehaussoit l'éclat:
Autour d'elle empressés, les plaisirs & les graces,
Ecartoient la tristesse, & voloient sur ses traces.
Né pour le tendre Amour, son cœur, son jeune cœur,
De son Empire encore ignoroit la douceur.

Avec tant de pouvoir, de tant d'attraits pourvue,
Du vaillant Fils d'Alcmène elle frappe la vue.
Amour la conduisoit. Déja ce Dieu malin

Se hâte d'accomplir son perfide dessein ;
Et saisissant l'instant de subjuguer Hercule,
Il verse dans son cœur un poison qui le brûle.
Charmé de ses appas, présqu'à demi vaincu,
Hercule sent bientôt chanceler sa vertu ;
Et cédant à la fin au charme qui l'attire,
Il vole auprès d'Omphâle, il la suit, il soupire.
Ce n'est plus ce Héros, ce brillant Fils de Mars,
Nourri dès sa jeunesse au milieu des hazards :
C'est un lâche Mortel qu'énerve la mollesse;
Les plus honteux excès signalent sa foiblesse.
Il quitte cette peau * qu'il porta tant de fois,
Glorieux monument de ses premiers exploits.
Honteusement caché sous l'habit d'une Femme,
Il immole sa gloire à l'Objet de sa flamme.
D'une indigne quenouille il a chargé son bras,
Ce bras qui fut toujours vainqueur dans les Combats.
Dans le sang des Tyrans ses mains souvent trempées,
Sont au plus vil emploi chaque jour occupées. **
De l'Amour sur un cœur que le pouvoir est grand !

* Hercule avoit coutume de porter la peau du Lion de Nemée.

** La Fable rapporte qu'il fila pour plaire à Omphale.

Tel

Tel brille au champ de Mars, qui n'est qu'un lâche Amant.
Dans les bras du repos, auprès de sa Maîtresse,
Des plaisirs les plus doux Hercule sent l'ivresse.
Il obtient tous les droits des Amants fortunés.
Ses desirs sont comblés, ses vœux sont couronnés.
L'Amour pour rendre enfin sa victoire complette,
Redouble à chaque instant sa honte & sa défaite.

Junon qui l'apperçoit du céleste séjour,
S'applaudit en riant des succès de l'Amour.

Omnia vincit Amor, &c



1765.



LE LUXE,

POÈME.

VAINEMENT, pour ravir le repos à la terre,
Les vices débordés lui déclaroient la guerre :
Oppoſant ſon Egide à leurs traits ſéducteurs,
La Juſtice à ſon char enchaînoit tous les cœurs.
L'Honneur, ſans glaive encor, n'employoit d'autres armes
Que la honte du crime & l'éclat de ſes charmes;
De l'aveu de l'Hymen, l'Amour lançoit ſes traits,
Et l'Hymen de l'Amour avoit tous les attraits.
L'Intérêt gémiſſoit dans ſes ruſes funeſtes,
L'Amitié tous les jours enfantoit des Oreſtes.

Ainſi chez les Humains ſe conſervoient encor
Les mœurs & les vertus de l'heureux ſiècle d'or,
Quand un Monſtre orgueilleux, d'autant plus redoutable
Qu'à nos ſens éblouis il paroît plus aimable,
Du fond de ſon palais, aſile du repos,

D'un ton efféminé fit entendre ces mots :
„ Jusqu'à quand enivrés de préjugés antiques,
„ Mortels, chérirez-vous des vertus tyran-
„ niques ?
„ Qu'attend le Citoyen de cette liberté,
„ Fille des durs travaux & de l'égalité,
„ Qui, le fer à la main, au seul nom de Patrie,
„ Prodigue aveuglément & son sang & sa vie ?
„ L'amour de son pays ? .... qu'il ne s'en flatte
„ pas ;
„ Les services rendus ne font que des ingrats.

„ Que vous importe encor que l'oppresseur
„ avide
„ Foule aux pieds l'innocence & l'orphélin
„ timide ?
„ Vivez pour vous, fermez vos cœurs à la
„ pitié,
„ Renversez les autels de la triste amitié :
„ L'amitié n'est qu'un nom que les foibles
„ adorent.
„ Et toi fatal Hymen que les ennuis dévorent,
„ Plonge-toi dans le sein de la variété ;
„ Le plaisir suit l'éclat & la légèreté.
„ Mortels, osez briser d'inutiles entraves,
„ Et dégagez des mœurs dont vous étiez escla-
„ ves,

„ Perdez le souvenir de ces âpres vertus
„ Qui se déifioient dans vos cœurs abattus ;
„ Qu'à jamais à leur place, avec des traits de
„ flame,
„ Votre propre intérêt grave au fond de vo-
„ tre ame :
„ *Nos guides sont les sens, & nos loix les desirs ;*
„ *Nos devoirs les besoins, & nos Dieux les*
„ *plaisirs.*

Porte ailleurs, fier Tyran, tes leçons ho-
micides,
Les charmes de ta voix sont cent fois plus per-
fides
Que les cris imposteurs de ces monstres affreux
Que l'Egypte nourrit dans ses marais bourbeux.

Ah ! Mortels, arrêtez, & voyez les abîmes
Où vont vous entraîner ces barbares maximes ;
Plus de frein, plus de loix ; l'Etat, dans ses en-
fans,
Au lieu de défenseurs, trouvera des tyrans ;
Le foible & l'innocent, que l'injustice accable,
Imploreront en vain une main secourable
Occupés à flatter vos penchants & vos vœux,
Vous verrez sans pitié les pleurs des malheu-
reux,

Précieuse amitié, tendre lien des ames,
Tu ne brûleras plus que de funestes flames;
Et toi, de la constance & le prix & l'espoir,
Hymen, qui de l'amour fais ton plus cher devoir,
Désormais les soucis, les soupçons & les haines,
Seront les attributs de tes fatales chaînes.

Alors, foibles Humains, livrés à vos transports,
Insultant aux vertus, sourds aux cris des remords,
Vous verrez tout marqué du caractère infame
Des vices, des excès qui souilleront votre ame.

Les arts & les talens, corrompus par vos mœurs,
Deviendront à leur tour de nouveaux corrupteurs;
Clio ne sera plus cette Vierge sévère
Dont la voix animoit la trompette d'Homère;
Elle consacrera sa lyre & ses accens
Aux soupirs des Renauds, aux fureurs des Rolands.
Le ciseau dépouillé de cette fierté mâle
Qu'honora de ses pleurs le Vainqueur de Pharsale,

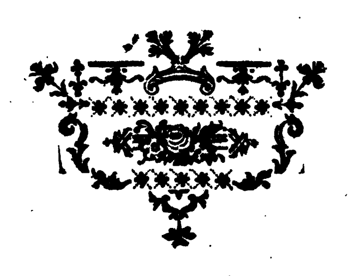
N'offrira désormais à vos regards surpris,
Que le groupe indécent des beautés de Cypris.

L'air ne frémira point de ces accords utiles
Dont s'enflammoit le cœur des Hectors, des
Achiles;
Et déja, pour flatter vos frivoles desirs,
Euterpe, au lieu de sons, ne rend que de soupirs.

Poursuis, Muse, poursuis, perce dans les abîmes
Que le Luxe prépare à ses lâches victimes;
Que la terre, à l'aspect d'un avenir affreux,
Frémisse des malheurs qui s'offrent à mes yeux.
Athènes triomphante aux bords de Salamine,
Par tes propres succès tu hâtes ta ruine;
Les dépouilles du Perse, à tes pieds abattu,
Echauffant tes desirs, flétrissent ta vertu.
C'est dans ton sein, Capoue, où se forme l'orage
Dont l'heureux Scipion va foudroyer Cartage.
Rome plus attentive au maintien de ses Loix,
Eût toujours fait le sort des Peuples & des Rois;
Mais le Luxe régnant au sein de ses murailles,
Rome verra ses Fils déchirer ses entrailles.

Quelle eſt cette Cité, qui parmi les revers
Dont le Luxe en fureur menace l'Univers,
Eſclave de ſes Loix, à ſes devoirs fidelle,
Gémit ſur des malheurs qu'elle craint peu pour
elle,
De la ſévère Sparte imite les tranſports ?
Ah ! je te reconnois à ces nobles efforts,
O Toulouſe ! ... ſéjour que la Terre contem-
ple ;
Puiſſes-tu des Vertus être toujours le Temple,
L'Ecole des Enfans d'Apollon & de Mars,
Le centre du Commerce & l'aſile des Arts.

In dies excreſcit Luxus... Plin.



Le modeſte muguet, la ſimple marguerite,
Préſentent à mes pas un chemin parfumé.
Pour moi Zéphire a quitté Flore ;
De ſon aile légère il vient me careſſer.
Ici ce jeune ormeau, là ce vieux ſicomore,
Semblent pencher leurs bras pour m'embraſſer.
De ce délicieux ombrage,
Ce petit Peuple ailé, ſans craindre l'Oiſeleur,
Reſpire avec moi la fraîcheur,
Pendant que ce ramier, caché ſous ce feuillage,
A ſa tendre compagne exprime ſa langueur.
Les colifichets de la Ville,
Nos alcoves & nos lambris,
Valent-ils ce berceau mobile
Que forment ces tilleuls fleuris ?
Ruiſſeau, du vrai bonheur, tes rives ſont l'aſile,
Et nos palais dorés ſont peuplés de ſoucis.

Ah ! que ne peux-tu voir nos jardins magnifiques,
Nos compartimens émaillés,
Nos allignemens ſymmétriques,
Nos boſquets cintrés en portiques,
Que les mains de l'art ont taillés !
Tu verrois comme l'on s'ennuie
A l'ombre de nos marronniers ;
Et dégoûté bientôt de tant de ſymmétrie,

Tu dirois : „ J'aime mieux mes bois irréguliers ,
„ Et je retourne à ma prairie.
„ Eh ! que ferois-je ici ? Bientôt dans ces canaux
„ Un Jardinier bizarre enchaîneroit mes eaux ,
„ Et je ferois captif dans ce bassin superbe.
„ Non ; j'aime mieux aux champs n'arroser
„ que de l'herbe ,
„ Et conserver ma liberté.

Content de ta simplicité ,
Beau ruisseau , tandis que ton onde
Entretient la fertilité ,
Dans ce coin ignoré du Monde ,
Vois de quel pas impétueux ,
S'élançant du haut des montagnes ,
A travers ces vastes campagnes ,
Se jette ce torrent fougueux ;
Regarde comme en sa présence
Et Bergers & Troupeaux tout fuit.
Arbres , digues , remparts , tout cède à sa puis-
sance :
La terreur le précède , & le malheur le suit.

Ruisseau , le croirois-tu ? Voilà l'affreuse image
De ces fléaux que l'Homme appelle conquérans :
Souillés de sang & de carnage ,
Ils sont avec honneur placés aux premiers
rangs ;

Et décorés du nom de Grands,
Les destructeurs du monde en reçoivent l'hommage.
Quoi donc! jetter par-tout l'effroi,
Ravager tout, traîner la misère à sa suite,
Par le mal que l'on fait faire parler de soi;
Pour des Hommes, grands Dieux, quel étrange mérite!

Petit Ruisseau, tu n'en es point jaloux;
Dans ton obscurité tranquile
Tu goûtes un bonheur plus doux.
Un plaisir plus touchant, c'est celui d'être utile;
C'est de donner la vie à ces vallons chéris.
Ce beau lieu te doit sa parure,
Ces gazons leur fraîcheur, ces arbres leur verdure,
Ces plantes leurs vertus, ces fleurs leur coloris.

Dans tes flots précieux, dont la paisible course
S'en va par-tout répandant des bienfaits,
Et par-tout fait bénir ta source,
Du plus aimé des Rois je reconnois les traits.
Le nom de Conquérant, sa vertu le méprise;
Par le malheur d'autrui, son cœur n'est point charmé:

Aimer ſon Peuple, en être aimé,
Voilà l'ambition dont ſon ame eſt épriſe.

Mais, innocent ruiſſeau, que vois-je auprès
de toi !
Aux pieds de ce tilleul l'herbe tendre eſt foulée !
Sans doute dans cette vallée
D'autres ſont venus avant moi;
Ils ont dormi ſous cet ombrage :
Eh bien, j'y dormirai comme eux.
Ah ! que ce lit eſt doux ! Venez, folâtres
Jeux,
Zéphirs badins, volez ſous ce feuillage :
Je veux parmi ces fleurs goûter un doux ſom-
meil. . . . .
Mais quoi ! déja mes yeux ſe couvrent d'un
nuage ! . . .
Veillez auprès de moi juſques à mon réveil.

Nobis placeant ante omnia ſylvæ.
Virg. Egl. 2.





ATIS,

ÉGLOGUE.

MUSE, qui vous plaisez à l'ombrage des bois,
Vous inspiriez Atis ; quels sons formoient sa voix,
Quand, s'éloignant le soir des danses du Village,
Il chantoit son amour sous cet épais feuillage ?
Les Driades, sortant de leurs antres secrets,
Crurent entendre un Dieu qui charmoit les forêts ;
Les Zéphirs, s'arrêtant dans leurs courses agiles,
Laissoient, sur leurs rameaux, les feuilles immobiles ;
Et les tendres oiseaux, interrompant leurs chants,
Sembloient n'être attentifs qu'à ses accords touchants.

Trop agréable objet, qui régnez sur mon ame,

Laissez-

Laissez-vous attendrir aux accens de ma flâme;
Glycère, en votre honneur le Dieu des tendres airs
Daigne encor embellir mes timides concerts:
A la voix de l'Amour la Nature attentive,
Paroît s'intéresser à ma douleur plaintive:
Mes sons pourroient toucher les arbres d'alentour;
Seule vous résistez au pouvoir de l'Amour.
L'objet de vos plaisirs, cette claire fontaine,
Quand ses flots argentés s'échappent dans la plaine,
Jamais avec fierté n'a détourné son eau
Au murmure flatteur de l'amoureux ruisseau.
Voyez l'ormeau s'unir à la vigne fleurie,
Le peuplier est joint à la jeune prairie,
Et cette tendre fleur que cueille votre main,
N'eût point sans le zéphir épanoui son sein.
Le Dieu que vous fuyez est le Dieu des Bergères,
Il aime à triompher des Beautés les plus fières:
Philis cède à ses traits, & dans ces derniers jeux,
Un regard dévoila le secret de ses feux.
Eglé, dont vous vantiez les rigueurs & les charmes,

un caractère de perfection ? la vue de Silla, qui compte ses jours par ses cruautés, plaît comme celle de Titus, dont les jours sont marqués par des bienfaits ? Seroit-ce dans les objets qui portent un caractère de noblesse ? la peinture de l'insecte qui rampe au bas des marécages, plaît comme celle de l'aigle, qui plane au sommet des airs. Ce n'est donc pas la beauté naturelle qui forme le beau dans les Arts. C'est le rapport des objets avec l'effet qu'on veut opérer (1).

L'effet que le Goût se propose, c'est de plaire. Or le premier moyen pour plaire, c'est la vérité. Rien n'est beau que le vrai, & rien n'est vrai que le naturel. L'esprit compare le signe imitateur avec la chose imitée. Si l'imitation est infidèle, il la rejette avec mépris, indigné qu'on ose lui présenter la chimère pour la réalité. Si l'imitation est exacte, charmé de retrouver les vestiges de la nature empreints sur les ouvrages de l'Art, il applaudit à l'effort que vous avez fait pour étendre la sphère de ses plaisirs. De là vient qu'Aristote, qui a donné les règles du Goût en Philosophe; Scaliger, qui les a développées en Dissertateur; Boileau, qui les a parées des charmes de la Poésie; enfin, tous les Législateurs dans l'empire du Goût ont établi la vérité comme le fondement d'un ouvrage.

Vérité imitative qui embrasse la fiction. Si l'esprit n'y voit pas des faits vrais, il a le plaisir d'en voir de vraisemblables. Entraîné mê-

(1) Poet. de M. Marmontel. La Natnre, ajoute-t-il, est pour le Poète comme la palette du Peintre, sur laquelle il n'y a point de laides couleurs.

me par le charme de l'illusion, il se persuade qu'ils se passent réellement devant lui. Dans l'Epopée & dans le Drame, la vérité réelle constituant le fonds de l'ouvrage, & les détails en faisant les ornemens, le Poète peut en ajouter à son gré, embellir le présent, réculer le passé, avancer l'avenir, de telle sorte pourtant que l'action principale ne soit point absorbée par les accessoires, & que le spectateur ne soit point révolté par le renversement des loix de la nature. Car la fiction, ce champ si spacieux, n'est pas illimité; la vraisemblance en est la barrière.

L'imagination forçant les bornes du vraisemblable, se transporte quelquefois dans les régions du possible : là, comme sur les bords du cahos, elle voit entassés confusément les premiers élémens des choses, elle les débrouille, en enlève les traits les plus frappans, & devenue l'Architecte d'un monde plus parfait, elle rassemble sous un même climat les beautés éparses en mille contrées. Le merveilleux vient à son tour varier la décoration : les loix de la nature sont interverties, des nuages s'amoncellent sous la voûte des Cieux, l'air est sillonné de longs traits de flammes, & le scélerat est frappé de la foudre (1) au milieu de ses crimes. Que ces évènemens surnaturels & inattendus soient présentés avec réserve : ce sont des machines que le Goût défend de produire sans nécessité.

Les êtres purement intellectuels, comme les passions, déplairoient à l'esprit, qui n'aime

(1) Ajax dans l'Odissée, Dom Juan & Tartuffe dans Molière.

pas à errer dans le désert des abstractions. La vérité imitative permet de les détacher du monde idéal, pour les transporter dans le monde physique ; de leur donner un corps, de les revêtir d'une forme allégorique, qui les fasse tomber sous les sens. La vengeance s'offrira sous les traits d'une furie, sombre, inquiète, qui tantôt se traîne lentement dans l'ombre du silence, tantôt est portée sur l'aile des tempêtes, & couverte d'un vêtement ensanglanté, va se reposer sur un monceau de cadavres. C'est ainsi que l'Epopée a représenté la force sous l'emblême d'Hercule, la volupté sous l'emblême des Syrènes, l'irréligion sous celui des Titans. Mais bornez-vous à créer des images, ne créez jamais des choses.

Qu'arriveroit-il si l'imagination, égarée dans son essor, rassembloit des objets qui n'eussent point leur modèle dans la nature ? La postérité les verroit du même œil dont nous considérons cette foule d'êtres fantastiques, sortis d'un cerveau déréglé, ces Centaures, ces Hypogrifes, ces Salamandres, ces Forêts enchantées, ces Roches parlantes, ces Héros gigantesques, dont les anciens Romans, ces Recueils de sérieuses extravagances, amusèrent la grossièreté de nos Pères ; colosses bizarres, monstrueux, élevés dans la région vague des idées, & qui n'étant étayés que par l'imbécille crédulité des Enfans, du Peuple, des Vieillards, se sont écroulés les uns sur les autres, au premier souffle de la saine Philosophie.

Non contente de fournir les matériaux, la nature enseigne la manière de les arranger : voyez dans la marche de l'Univers cette foule de

de Corps céleſtes, tellement ordonnés autour d'un centre commun, que malgré leur multitude ils ne s'arrêtent pas dans leurs cours, que malgré leur éloignement ils ſont unis par une chaîne inviſible, que malgré leur diverſité ils ſe prêtent un ſecours mutuel, & concourent tous à l'ornement & à la conſervation de la machine entière. Image de l'ordre qui doit régner dans un Ouvrage.

L'ordre conſiſte dans l'arrangement convenable des parties pour former un tout (1): plus il entre de parties dans un ſujet, plus il nous affecte. Une ſimple maiſon plaît moins qu'un vaſte édifice; un ſimple édifice, moins qu'une place ſpacieuſe; cette place, moins que la perſpective d'une grande ville. L'eſprit qui aime à être occupé, ſe promène avec complaiſance ſur cette multitude de parties; mais il ſe laſſeroit bientôt, s'il ne pouvoit les embraſſer toutes du même coup d'œil. Prenez donc garde qu'une figure ne dérobe pas la vue d'une autre figure, un grouppe la vue d'un autre grouppe; que les parties ſaillantes ne cachent point les ſurfaces, que les ſurfaces ne cachent point les parties enfoncées. De même qu'une lame d'or développe inſenſiblement ſes feuilles, ainſi, ſous la main de l'Homme de génie, un ſujet doit s'étendre par degrès, ſe débrouiller, ſe débarraſſer; enſorte que toutes ſes parties bien dégagées forment, par une eſpèce de prodige, un grand & unique tout.

Égaré dans cette multitude de parties, l'eſprit ſe perdroit comme dans un labyrinthe tortueux: il faut donc les lier les unes aux autres,

(1) *Apta partium diſpoſitio.* Voſſius.

& les faire toutes aboutir à un même centre. Je regarde la chaînê mystérieuse d'Homère, qui unissoit ensemble la Terre & les Cieux, comme l'emblême d'un ouvrage, où le commencement, par le fil des idées intermédiaires, doit se joindre avec la fin. Une pièce de musique est un enchaînement successif de sons; un tableau, un enchaînement successif de couleurs; un discours, un enchaînement successif de pensées. Retranchez donc les pensées communes, comme des anneaux inutiles; resserrez les pensées vagues, comme des anneaux foiblement tendus; colorez les pensées abstraites, comme des anneaux imperceptibles; dégagez les pensées compliquées, comme des anneaux qui s'embarrassent; écartez les pensées étrangères, comme des anneaux détachés de la chaîne générale. Quelles paroissent toutes s'engendrer l'une de l'autre; qu'elles se suivent, sans se chercher; se succèdent, sans se pousser; se donnent la main, sans se contraindre; soient unies, quoique séparées; & si bien entrelassées les unes dans les autres, que l'ouvrage se dissoudroit pour ainsi dire de lui-même, par la dissolution d'une seule de ses parties.

L'ame curieuse, inquiète, aimant à voltiger d'objet en objet, seroit endormie par l'uniformité. Réveillez-là par le spectacle de la variété; mais par une variété si bien ordonnée, qu'elle ne présente rien de choquant. Un âpre vermillon révolteroit à côté d'un azur tendre; des sons brusques & rapides, après des sons lents & paisibles; un style véhément, qui succèderoit tout-à-coup à un style didactique. L'ame, ébranlée par ces secousses violentes & précipi-

tées, éprouve une agitation qui la fatigue. De même que la tempête s'annonce par un long frémissement, qui s'accroît par degrès, ainsi, en passant du calme des passions à leurs transports fougueux, préparez ce passage par des gradations insensibles. Le Peintre instruit qu'il est des couleurs unies, des couleurs rivales, des couleurs ennemies, les réconciliera si bien dans un tableau, que par une succession graduée de touches délicates, l'œil passe, sans s'en appercevoir, des couleurs les plus suaves aux couleurs les plus fières. L'éloquence, de figure en figure, nous pénétrera d'une chaleur douce, mais soutenue, & qui croisse jusques à ce que l'ame soit parvenue au dernier degré d'émotion. Ainsi les parties éloignées & discordantes, selon la belle expression d'un Ancien (1), par la réunion des parties intermédiaires, se lieront pour ainsi dire de proche en proche, & formeront un tout harmonieux.

De ce rapport des parties avec le tout, naît un beau senti de tous les Peuples, parce que l'esprit de tous les Peuples est essentiellement ami de l'ordre qui opère cette harmonie. Que le génie ne marche pourtant point le compas toujours à la main. La nature plaît quelquefois, lorsqu'elle s'offre sous un air irrégulier & sauvage. Il doit même régner dans l'ordonnance de toute action tumultueuse, une espèce de confusion, sinon entre les grouppes, du moins entre les figures de chaque grouppe; & dans le choc des passions fortes, telles que l'amour & la vengeance, c'est un coup de l'art, de hazarder des oppositions brusques, dont la

(1) *Rerum concordia discors.* Lucr.

ſucceſſion précipitée exprime le déſordre de l'ame. Des nuances légères ſuffiſent pour ſauver l'extrême diſſonance. Je penſe donc que l'eſprit ne doit pas ſe renfermer trop étroitement dans les bornes que le cordeau de la ſymmétrie lui traceroit ; emporté par la chaleur de l'enthouſiaſme, il enfantera, comme les Camoëns (1), des beautés bizarres, productions monſtrueuſes, qui plairoient par leur irrégularité même, comme ces édifices informes, mais majeſtueux, dont la grandeur en impoſe à l'univers, & imprime à tous les ſiècles une ſorte de vénération religieuſe.

Ce n'eſt pas tout de lier les parties ; il faut encore les aſſortir. Le premier eſt l'effet de l'ordre ; le ſecond ſera l'effet de la proportion : elle conſiſte dans l'accord mutuel des parties entr'elles (2).

Proportion, grandeur, étendue, idées vagues, qui n'offroient primitivement à l'eſprit rien de déterminé ; accoutumé à contempler la nature, à comparer le tronc des arbres avec le contour de leurs branches, les membres des animaux avec leur ſtature, l'élevation des montagnes avec leur épaiſſeur ; à voir que parmi cette multitude d'êtres émanés de ſon ſein, elle ne plaçoit pas ſur un petit corps une tête giganteſque ; à côté d'un bras médiocre, un bras énorme ; un viſage blanc ſur un corps brûlé par le Soleil, l'Homme s'eſt formé des idées de proportion & de diſproportion.

Le Pyrrhoniſme le plus impérieux oſeroit-

(1) Ce Promontoire qui adreſſe la parole aux Portugais. *Luſiad.*

(2) *Partium inter ſe mutuus conſenſus.* Voſſius.

il nier, que dans la construction d'un édifice il ne doive régner une certaine proportion entre la hauteur & la grosseur des colonnes, entre les ailes & le frontispice, entre les parties qui forment la base & celles qui forment le couronnement ? C'est moins l'énormité des masses qui révolte dans les monumens de l'Architecture gothique, que la disproportion qui règne entre les parties. Des esprits lourds, barbares & matériels, plus frappés de l'idée de grandeur que de l'idée de justesse, exhaussèrent, tantôt des édifices médiocrement grands sur des bases colossales, tantôt des édifices colossaux sur des bases de médiocre grandeur : l'Architecte habile à saisir les proportions, sauvera, comme Michel-Ange (1), la pesanteur de l'édifice, en combinant si juste la grosseur des piliers avec leur hauteur; en ménageant, dans l'intervalle des colonnes, des volutes si dégagées, que l'entablement le plus massif paroisse léger au Spectateur qui l'envisage de loin. De cette sorte il élèvera l'esprit par l'idée du grand, sans le choquer par le contraste d'une petitesse révoltante.

Ce contraste ne révolteroit pas moins dans les ouvrages d'esprit : le style y doit être proportionné au genre qu'on traite. Que l'Eglogue n'emprunte pas le style pompeux de l'Epopée, la Comèdie le style noble de la Tragédie, l'Eloquence le style figuré de la Poésie; que chacune se renferme dans sa sphère. Pour rompre l'uniformité, on permet quelquefois au Berger d'enfler le chalumeau, non de le monter au ton de la trompette guerrière; à la Co-

(1) Le Dôme de Saint Pierre, à Rome.

médie d'ennoblir ses personnages, non de les décorer de la pourpre Royale; à l'Éloquence de paroître au Barreau parée de quelques fleurs, non le front couronné de cette multitude de guirlandes, réservées à ces jours de Fête où elle fait son entrée pompeuse à l'Académie. Le Goût défend à un genre de faire ces usurpations sur le domaine de l'autre.

Chaque genre doit, non-seulement être revêtu d'un style qui lui soit proportionné, mais chaque ouvrage doit avoir un style uniforme: or le style seroit inégal, s'il n'étoit point assorti au génie. Tous les Hommes ont un génie original & pittoresque, qui caractérise leurs pensées, les colore, & sans leur imprimer la même forme, leur donne à toutes le même air. Corneille a peint tous ses Héros avec un air de grandeur, Racine avec un air de tendresse, Shakespear avec un air de fureur; Raphael a donné à ses airs de tête quelque chose de noble, Jules-Romain quelque chose de fier, Michel-Ange quelque chose de terrible. Les mêmes objets, en passant par diverses imaginations, s'y empreignent d'une teinte légère qui les différencie. Un Ecrivain donc qui copiera le génie d'autrui, contractera un style mélangé, teint de sa couleur propre & d'une couleur étrangère; une étoffe grossière sera placée à côté d'une bande de pourpre: assortiment bizarre & mal proportionné.

La manie d'imiter est le fléau qui ravage aujourdhui l'empire littéraire. Ce siècle a vu trois Génies célèbres; l'un par la profondeur de son burin, l'autre par la finesse des pensées, le troisième par le charme du coloris. Ces grands

Hommes, accoutumés à marcher sur les hauteurs, sont en spectacle aux Esprits vulgaires qui essaient d'imiter leur vol sublime; téméraires, qui n'étant faits que pour ramper au fond des vallées, ont besoin de tourmenter leur génie pour le placer à la même hauteur. De-là vient que le style du commun des Ecrivains a quelque chose de faux, d'embarrassé, de contraint. La profondeur de Montesquieu a produit un style obscur, la délicatesse de Fontenelle un style précieux, le coloris de Voltaire une fausse enluminure. Vil troupeau d'Esclaves, que ne marchez-vous dans le chemin que votre génie vous trace? Volez de vos propres ailes; si la nature vous en a refusé, contens de vous traîner avec la foule, ne tentez pas de vous élancer dans une carrière que vos forces ne vous permettent pas de parcourir.

Ces divers traits de beauté imitative, puisés dans la nature, n'ayant aucun rapport avec nous-mêmes, ne portent dans l'ame qu'une admiration stérile. Le Goût exige quelque chose de plus; que ses ouvrages nous remuent, nous intéressent, ayent avec nous un rapport de bonté. Le beau & le bon, ces deux termes, semblent se perdre dans la même idée: la nature ne les confond pas. Le Soleil, qui paroît sur l'horison comme un globe enflammé, dont les rayons lumineux dorent la cime des montagnes: voilà le beau. Ce même Astre, qui, à mesure qu'il s'élève vers les Cieux, éclaire nos pas, fertilise nos côteaux, régénère toutes les puissances de notre ame: voilà le bon. Le Goût ne sauroit approuver un ouvrage où ce double rapport ne se trouveroit pas. Parmi les

objets où la nature a placé ces traits de bonté, distinguons ceux qui intéressent tous les Hommes.

Je vois d'abord l'honnête, c'est-à-dire le respect pour la vertu, non pour ces vertus nationnales établies par la politique, mais pour cette vertu originelle que la nature a gravée en nous avec des traits ineffaçables. Oui, l'Homme est vertueux; le poids des passions peut affaisser son ame, & la tenir courbée vers la terre; elle secoue les lourdes chaînes qui l'y attachent, pour s'élancer vers ce qui la rappelle à sa grandeur primitive. Est-il un Homme que le triomphe du crime n'afflige dans nos tragédies, & à qui le spectacle de la vertu malheureuse n'arrache des larmes d'attendrissement? En ces momens de lumière, l'enthousiasme de la vertu nous saisit, & César, oppresseur de la Patrie, préfèreroit d'être Caton, victime de la liberté. L'ame, dans un ravissement d'admiration, se replie sur elle-même, & se complaît dans sa grandeur. Incapables d'exécuter ces actions héroïques, nous estimons volontiers ceux qui les font; parce que cette estime réjaillit sur nous-même, comme faisant une portion de l'humanité.

Un Artiste qui consacreroit ses talens à ennoblir le vice & à décrier la vertu, pècheroit donc contre le Goût naturel, puisqu'il choqueroit la façon de penser de tous les Hommes. Ces illustres Précepteurs du Genre Humain, Platon, Cicéron, Sénèque, l'ont jugé ainsi. C'est dans ce sens que Quintilien a soutenu que l'Orateur ne pouvoit être éloquent, à moins qu'il ne fût Homme de bien: c'est dans le même

sens

ſens que le Cenſeur de ce ſiècle prétend que la dépravation des mœurs entraîne la dépravation du Goût. Si cette queſtion eſt problématique quand les décences empêchent le vice de ſe produire, elle n'eſt pas douteuſe lorſque le crime a levé le maſque. A quelle époque fixer la perfection du Goût ſur le Théâtre d'Athènes? Eſt-ce lorſqu'un Poète licencieux immoloit le plus ſage des Grecs (1) aux huées d'une vile Populace; lorſque ſon Comique groſſier, obſcène, ſans délicateſſe, ſans retenue, ſans mœurs, étoit, comme dit Plutarque, accueilli avec enthouſiaſme, par des Citoyens, dévorés d'envie & perdus de débauche? A quelle époque fixer la perfection du Goût dans Rome? Eſt-ce lorſque l'Eloquence prêtoit ſon tonnerre pour foudroyer l'innocence; lorſque la Poéſie conſacroit ſa lyre à célébrer le règne des Tyrans, & qu'après avoir tracé avec un crayon de ſang les horreurs des Guerres civiles, la flatterie s'écrioit (2) .... *Deſtins! Néron gouverne, & Rome eſt conſolée?*

Si un ſiècle, en proie à l'eſprit de cabale & d'adulation, applaudiſſoit à ces monumens honteux, l'incorruptible poſtérité réclameroit contre ſes ſuffrages. A ces temps de tempête ſuccèderoient des jours ſereins, où l'image de l'honnête ſortiroit dégagée des taches dont le ridicule l'a noircie; l'Univers pouſſeroit un cri d'horreur contre le ſiècle qui l'auroit défigurée, & il appelleroit la foudre pour anéantir les productions de ce goût dépravé. Ne ſemble-t-il

(1) Ariſtophane, dans la Comédie de Nuées.
(2) *Jam nihil, ô ſuperi, quærimur, ſcelera iſta nefas que hac mercede placent.*

pas que cette punition s'exécute chaque jour ? Que deviennent ces Recueils de Poésies obscènes, ces Libelles diffamatoires, ces Anecdotes licencieuses, archives ténébreuses de la méchanceté humaine ? La main du temps les poursuit, le néant les appelle, & l'avenir, tel qu'une mer profonde, ouvre ses abymes pour les engloutir sans retour.

L'envie de plaire jetta les fondemens des beaux Arts : cet édifice à peine ébauché, se seroit écroulé sur lui-même, si le desir d'être utile ne l'avoit élevé à sa perfection. Quelque passionné que soit l'Homme pour son amusement, cet amusement se change en dégoût, à moins qu'il n'y découvre quelque rapport avec son utilité ; effet nécessaire de la nature de l'ame, qui, comme le corps, a besoin d'une nourriture substantielle & solide : le plaisir est une amorce qui l'attire, l'utile est le charme qui la retient.

La Poésie n'est donc pas un assemblage vain de sons harmonieux, la Peinture un amas brillant de figures éparses, le Théatre un spectacle où passent en revue les Héros célèbres & les Citoyens ridicules. Sous cette enveloppe éclatante doivent être cachées des instructions salutaires, qui, relatives à nos besoins, contribuent à notre félicité. Aussi, l'allégorie la plus ingénieuse, paroît-elle insipide à quiconque n'a pas l'œil assez pénétrant pour en percer le voile. Le degré d'intérêt qu'on prend aux choses est proportionné au degré d'utilité qu'on en recueille. D'où vient que ces belles harangues de Démosthène, qui, comme les flots de la mer agitée, entraînoient Athènes de la haine

à la fureur, de la fureur à la vengeance, ne produisent sur nous qu'une foible impression? C'est qu'il ne s'agit pas d'écarter un orage qui gronde sur nos têtes: Philippe n'est pas à nos portes (1).

Les besoins des Peuples n'étant pas les mêmes, comment faire pour assigner au Goût un point fixe? C'est de ne point faire dépendre son succès de l'opinion publique, en choisissant, autant qu'il se pourra, des sujets qui renferment une utilité universelle & permanante. Le génie se transporte sur une de ces régions supérieures, d'où ses regards, aussi perçans que ceux de l'aigle, se promènent sur toute l'étendue du globe. De ce point de vue inaccessible aux vapeurs funestes du préjugé, envisageant, dans l'immensité de l'Univers & des siècles, tous les Hommes rassemblés en une seule Nation, dégagée de tout esprit de société, de secte, de pays; il développera, comme Platon & Senèque, ces grandes maximes de morale, utiles au Peuple & au Monarque, au Grec & au Romain, au Juif & au Musulman; il emploiera, comme Sophocle & Corneille, la terreur & la pitié, ces mobiles éternels du cœur humain, pour faire germer la vertu dans leur ame; il peindra, comme Homère & Virgile, le ravage des passions, ces monstres déchaînés, qui, à mesure qu'on les terrasse, se relèvent pour bouleverser la face des Empires. Ce sont là de ces ressorts puissans qui remuent tout l'Homme, de ces cordes maîtresses qu'il suffit

(1) Réflexions sur la Poésie & sur la Peinture, par M. l'Abbé Dubosc.

de toucher, pour que l'ébranlement soit senti de tous les Peuples de la Terre.

L'utile ennuyeroit, s'il étoit séparé de l'agréable. Enfant du luxe, le génie des Arts recueille la fleur brillante de l'imagination. Des pensées, dit Quintilien, qui dès l'entrée se présentent de mauvaise grace, trouvent la porte du cœur fermée. La nature elle-même ne fait-elle pas précéder l'arrivée des fruits par l'agréable mêlange des fleurs? Comment se passionneroit-on pour des instructions seches & dépouillées de ces agrémens, de ce charme divin, de ces graces enchanteresses, qui embellissent la beauté-même? L'oreille se fermeroit à la voix d'une raison austère, & la laisseroit débiter ses graves leçons, comme ces Philosophes du Portique, qu'on laissoit moraliser seuls au milieu de leur École.

Ces graces universelles, ces agrémens durables, il n'appartient qu'au génie de leur donner naissance. C'est dans son sein que les pensées conçues avec force se reproduisent animées de l'expression du sentiment, pénétrées de la chaleur de la passion, colorées du pinceau de l'imagination, revêtues du charme de l'harmonie. De cet esprit de vie répandu dans le corps d'un ouvrage, dépend la principale magie des Arts. La Poésie ne plaît si généralement, que parce que son souffle vivifiant donne une ame aux êtres matériels; les Fontaines sont des Naïades, qui portent le tribut de leurs eaux à l'Océan; le Zéphir est un Amant volage, qui promène son inconstance dans le vague des airs; le mouvement qui entraîne le Soleil, ce sont des coursiers fougueux, qui de leur bouche

enflammée répandent la lumière du Monde. Sous son pinceau créateur tout se meut, tout pense, tout se personnifie.

Loin du sanctuaire du Goût, cet enthousiasme de commande, qui se bat les flancs pour produire quelque chose de grand; cette raison froide, qui répand ses glaces sur les productions brûlantes du génie; cet esprit méthodique, qui réfléchit toutes ses pensées, arrange toutes ses figures, en compasse les attitudes, en balance les mouvemens. Conçus au sein du plaisir, les Arts doivent en exprimer l'aisance, en marquer les saillies, en respirer le feu. Les ouvrages froids ressemblent à ces beautés qui ont un visage régulier, mais point de phisionomie. Promethée qui anime sa statue, voilà l'emblême du génie qui embellit ses productions. Emules de son courage, élevez-vous au haut des Cieux; d'une main hardie dérobez le feu céleste, soufflez-en de vives étincelles dans l'argile, à mesure que vous la façonnez; enfantez de belles pensées, qui, comme des membres distincts, mais liés par des articulations cachées, soient unies ensemble par des tours rapides & véhémens; animez-les d'un coloris parlant, d'une chaleur de sentiment, qui, comme le sang en circulant dans le corps, répande sur toutes les parties de votre discours un air de fraîcheur & de vie; semez-le de métaphores hardies, de figures brillantes, qui, comme des ornemens bien assortis, relèvent sa beauté naturelle; imprimez-lui une ame grande, vive, passionnée, qui menace & qui flatte, qui haïsse & qui aime, qui tonne, qui s'appaise, & transmette toutes ses passions,

comme des flèches de feu, dans l'ame d'autrui. Ce ne sont point là de ces graces de caprice, que la mode emporte sur ses ailes; de ces graces d'opinion, qui s'évanouissent à mesure que le bandeau du préjugé se détache: c'est un charme inexprimable, qui saisit toutes les ames assez sensibles pour être émues.

Rassemblons en un même tableau les traits de ce Goût naturel, fixe & invariable: la belle nature est le modèle qu'il se propose. Détachée de tout rapport avec l'Homme, la nature présente à l'esprit un beau qui l'affecte: envisagée sous ses rapports avec nous, la nature présente au cœur un bon qui l'intéresse: le beau résulte de la vérité, qui fournit les matériaux; de l'ordre, qui les arrange; de la proportion, qui les assortit: le bon est composé de l'honnête, qui en fait la base; de l'utile, qui en fait le corps; de l'agréable, qui en fait l'ornement. Ces beautés, réunies, formeront un corps d'ouvrage, qui, appuyé sur la nature-même de l'Homme, comme sur une base éternelle, se soutiendra d'âge en âge, sans que le torrent des années, les révolutions des Peuples, le flux & le reflux des opinions nationales, puissent le renverser. L'envie, l'ignorance, la cabale lui donneront de rudes secousses; les vagues soulevées pourront même le couvrir pour un temps. Il s'élèvera du milieu de l'orage, comme un rocher inébranlable, contre lequel les passions humaines viendront se briser en mugissant. Passons au Goût arbitraire.

II. PARTIE. LES Nations qui cultivent les Lettres & les Arts se témoignent une

espèce de mépris réciproque : chacune se croyant seule dépositaire du bon Goût, regarde sa rivale avec cette pitié dédaigneuse, qu'une haute estime de soi-même inspire aux petites ames. Elles citent à leur tribunal les ouvrages l'une de l'autre, & leur présomptueuse vanité condamne, sans appel, ce qui n'est pas analogue à leur façon de penser. Aveugles ! ne sentez-vous pas que le bandeau du préjugé couvre vos yeux ? Vos ouvrages peuvent différer, & être cependant conformes au bon Goût. J'ai établi que le Goût résultoit de la connoissance du beau & du bon : je vais tâcher de prouver qu'il est un beau & un bon arbitraire. Parmi les différentes branches de mon sujet, je me bornerai à quatre principales, qui, quoique entrelassées l'une dans l'autre, sont néanmoins séparées entr'elles.

Un premier principe du beau arbitraire, je le découvre dans le génie des Langues. Les Langues inventées d'abord par la nécessité, pour être le signe représentatif des idées, en sont ensuite devenues le plus bel ornement. Les mots sont comme des vêtemens diversement nuancés, qui, appliqués sur la pensée & faisant un tout avec elle, contribuent à l'embellir ou à la déparer : or, chaque Langue étant douée d'un génie particulier, seroit-il possible que dans la translation de l'une à l'autre, les idées ne perdissent une partie de leur grace ?

De ce caractère diversement gradué, il suit que l'une est plus féconde que l'autre en expressions analogues à certaines pensées. La Langue Hébraïque se distingue par le nombre

de ses expressions brillantes & pompeuses, la Grecque par des expressions harmonieuses & douces, la Latine par des expressions fortes & énergiques. La première est la Langue de l'imagination, la seconde la Langue du cœur, la troisième la Langue de la raison. La majesté de l'Hébreu soutiendra donc davantage les idées grandes, la douceur du Grec les idées délicates, la force du Latin les idées vigoureuses & mâles. Car si l'expression n'est pas bien calquée sur la pensée, celle-ci paroîtra aussi ridicule qu'une personne revêtue d'un habit qui ne seroit pas assorti à sa figure. Que d'allusions délicates, de métaphores riches, d'hyperboles majestueuses n'admirons-nous pas dans les Langues anciennes, qui deviennent froides, grossières & rampantes en passant dans nos Langues modernes! Ces Langues modernes elles-mêmes, quoiqu'émanées d'une source commune, n'ont-elles pas contracté dans leur cours des différences assez marquées pour dénaturer tout un ouvrage? Attribuer cette diminution de beauté au défaut de génie de la part des Traducteurs, ce seroit vouloir s'abuser: la chose est souvent arrivée. Mais combien d'ouvrages d'un Auteur médiocre ont été honorés de la traduction d'un grand Homme. En connoissons-nous un seul qui n'ait déchu, quand il a été dépouillé de sa Langue originale? L'expression fait la moitié de la pensée. Tout Homme qui connoît sa Langue, les présente si étroitement embrassées ensemble, qu'on ne peut détacher l'une sans mutiler l'autre. Les idées ressemblent à ces eaux calmes & limpides, qui se troublent au moment qu'un corps étranger les remue;

mue ; ou à ces tableaux des grands Maîtres, qu'on ne sauroit rafraîchir, sans que la touche étrangère grossisse la finesse des traits. Je défie les plus beaux Esprits, avec les termes magnifiques dont notre Langue s'est enrichie depuis Montagne & Charron, de traduire leurs ouvrages, sans les dépouiller de ces graces naïves & piquantes qui caractérisent leur style. Nos Muses des bords de la Seine, avec leur langage si coulant, si poli, si artisé, se flatteroient-elles de rendre ces chansonnettes voluptueuses qui nous viennent des rives de la Garonne, que l'amour a inspirées, que les graces chantent, & dont toutes les ames sensibles savourent la délicatesse ? Nulle Langue n'est capable de les reproduire, parce qu'elles doivent leur sel au génie simple & naïf de l'Idiome Languedocien.

La coutume, cette vieille idole, qui subjugue le Peuple, que le Sage méprise, & que tous respectent, cette souveraine impérieuse, qui, armée d'un sceptre changeant & mobile, transforme tout au gré de ses caprices, la coutume étend son empire dans le domaine des Arts : elle y produit un beau physique, un beau idéal, un beau conventionnel.

Un beau physique. Un grand nombre d'individus s'offrent aux divers Peuples sous divers aspects, sous diverses formes, sous diverses couleurs. Ces individus, à force de tomber sous les sens, apprivoisent l'imagination, se lient, pour ainsi dire, d'amitié avec elle, & y laissent l'image de la beauté physique ; elle n'est fondée que sur le préjugé, mais sur un préjugé qui, sortant de l'ame de nos Pères, est entré dans la nôtre pour se perpétuer de géné-

ration en génération, & coûteroit d'autant plus à détruire, qu'il est l'ouvrage de l'amour propre. Pour conserver donc la vérité locale, l'Artiste aura égard à ces préjugés; il peindra Vénus blanche en Europe, & noire en Affrique; la taille grêle en Italie, & brillante d'embonpoint en Asie; il étudiera les usages, & un Sauvage ne sera point vêtu d'étoffes précieuses, ni un Homme civilisé de peaux de bêtes féroces; il observera l'ordre des temps, & dès la naissance du Monde, Adam n'apprendra point que les Légions infernales avoient dressé des batteries de canon pour épouvanter les Esprits célestes; il consultera les habitudes, & pour donner l'idée d'une belle campagne à un Homme habitué à vivre sous un ciel serain, il déploira toutes les richesses de la Poésie; au lieu que pour l'Habitant des Alpes, accoutumé à voir durant le jour des masses énormes de rochers entassés sur le bord des abymes, à être effrayé la nuit par les hurlemens des bêtes féroces cachées dans le creux des cavernes, à se représenter sans cesse la Terre couronnée d'une longue chaîne de montagnes blanchies par les neiges & les frimats, il suffira de peindre un vallon semé d'une verdure émaillée, de distance en distance, de quelques fleurs que le Zéphir aura fait éclore par la douce chaleur de son souffle.

Un beau idéal. Aucun objet n'est bas de sa nature; mais il arrive que, dans un pays, l'opinion attache une idée de bassesse à des objets qui, dans un autre pays, n'ont rien que de noble & de décent. Homère, qui travailloit pour la Nation la plus polie de la Terre, n'a

pas cru avilir ses Guerriers (1), en les comparant à des animaux que notre Poésie n'oseroit nommer. La nature est un champ fécond en comparaisons gracieuses. Mais comme les climats varient, des comparaisons agréables pour un Peuple, ne le seroient pas aux yeux de l'autre. Sous un ciel tempéré, comparer un Prince au Soleil, qui vivifie toutes choses, ce seroit un éloge flatteur : il dégénèreroit en une censure amère sous la Zonne torride, où le Soleil dessèche les campagnes. Le charme des métaphores, c'est la justesse. Il en est dans la Poésie qui plaisent dénuées de cet agrément. L'argent des fontaines, pour exprimer leur clarté ; l'émail des prairies, la pourpre des raisins, l'or des cheveux, la scène riante des campagnes, ces expressions métaphoriques sont exagérées : elles ne choquent point, parce que la coutume leur a donné force de loi.

Un beau conventionnel. Chaque pays a institué des règles qui ne tiennent point à la nature des choses, mais qui reçoivent leur principal mérite de la coutume. Que dans le méchanisme de la Poésie, la pensée soit asservie aux contraintes de la rime, que la coupe des strophes n'excède pas un certain nombre de vers, que la mesure de chaque vers n'excède pas un certain nombre de syllabes ; que dans un Discours, la marche de l'Orateur soit annoncée

(1) Homère compare Ulisse à un renard, pour exprimer son caractère rusé ; Ajax à un âne, pour exprimer son acharnement ; Achille à un lévrier, pour exprimer sa légereté ; dans un autre endroit, il représente ce Héros écorchant lui-même un chevreuil, & le faisant cuire, pour régaler un de ses Hôtes.

par des divisions & des sous-divisions ; que dans l'Architecture, on copie l'ordre dorique ou corinthien ; que dans une Symphonie, on emploie un nombre déterminé d'instrumens : ce sont des beautés conventionnelles, des règles que l'Artiste médiocre respectera tant qu'elles seront en vigueur. Pour les Esprits supérieurs, engourdis par une vile timidité, ils ne doivent pas se prosterner devant ces règles, comme l'Egyptien devant ses crocodiles. Cette crainte superstitieuse seroit le premier des fléaux, & je lui attribue la lenteur du progrès que les Arts ont fait chez certains Peuples. La raison enchaînée se traînoit servilement autour des règles établies ; courbés devant les anciens Maîtres, les Disciples copioient scrupuleusement leur maniere ; les siècles se poussoient l'un l'autre, & les Arts vieillissoient, toujours enveloppés dans les langes de l'enfance. Hommes de génie, brisez ce talisman funeste, sortez du dédale étroit où vos idées s'étouffent, resserrées autour de la coutume : à ces idoles, qui n'en imposent que par leur antiquité, osez substituer des Divinités nouvelles ; il n'appartient qu'à vous d'abattre l'autel de la superstition : votre audace ne sera point criminelle, si le succès la justifie.

Le Goût n'est pas simplement du ressort de l'esprit ; sa première source est dans le cœur. Le cœur ne juge bon que ce qui a un rapport direct avec lui ; il n'est remué que par ce qui l'intéresse. L'objet du bon pour une Nation, est donc de rassembler un grand nombre d'idées intéressantes : or les idées intéressent à proportion de leur analogie avec le caractère.

J'ouvre les yeux sur l'Europe ; je la vois partagée en diverses Nations, chez qui le caractère décide le Goût général. L'Espagnol, d'un caractère altier, est passionné pour les pensées hautes, pour les expressions empoulées, pour les avantures extravagantes. Je ne prétends pas justifier ce style fastueux & guindé ; mais ne seroit-il pas à craindre que des pensées grandes ne nous parussent outrées, que des expressions pompeuses ne nous parussent emphatiques, que des actions hardies ne nous parussent folles ? Il en est de même de l'enflure répandue dans la Poésie de Sénèque, le seul monument qui nous reste de la Tragédie Romaine : une Nation enjouée doit voir du gigantesque, là où une Nation hautaine, qui contemple l'homme d'un point de vue plus élevé, n'apperçoit que du vrai. Le Français accuse Corneille d'avoir peint ses Héros d'une stature plus qu'humaine, & il loue Racine de les avoir taillés au naturel. Les caractères fiers de César, de Silla, de Caton, auroient-ils souscrit à ce jugement ? L'homme n'admire dans autrui, que ce qu'il a lui-même dans l'ame.

L'Ecole Allémande & l'Ecole Flamande ont produit des Peintres, doués la plupart d'un génie mâle, & qui, formés par de grands Maîtres, n'ignoroient pas que la nature a besoin d'être embellie. Pour intéresser une Nation grave, pesante, grossière même, ils ont été forcés de peindre la nature brute, bizarre & irrégulière, des Foires, des Magots, des Corps-de-Garde, des Fêtes de Village. Rubens lui-même, ce Génie si vigoureux, n'offre-t-il pas un goût de dessein lourd, qui perce à tra-

vers la fierté de ſon pinceau, & qui décèle le carctère Flamand ? Les Ecoles d'Italie ont au contraire formé des Artiſtes, qui, intéreſſés à plaire à une Nation ingénieuſe & polie, ont embelli la nature de tout ce qu'une imagination féconde pouvoit produire de gracieux, de noble, de pathétique, à cela près, que l'Ecole Romaine, à la tête de laquelle eſt Raphael, préſente quelque choſe de plus grand; la Vénitienne, qui met à ſa tête le Giorgion & le Titien, quelque choſe de moins élégant; la Florentine, où Miquel-Ange & Léonard de Vinci ſe diſputent le ſceptre, quelque choſe de plus fier, autant de genres qui caractériſent les Villes où ces Ecoles célèbres ont été établies.

Il eſt des caractères vifs, dont les organes ſont d'un tiſſu ſi délié, que les moindres impreſſions éveillent en eux le ſentiment. La roſe tendre frappe leur toucher, le murmure de l'onde réjouit leur oreille, le parfum le plus ſubtil chatouille leur odorat. La fineſſe de leurs ſens va avertir leur ame, qui treſſaillit à la plus légère commotion. Tel eſt le caractère des Italiens : leur oreille trop fortement ébranlée par le fracas d'une Muſique fière & terrible, préfère la mélodie d'une Muſique vive, maniérée, voluptueuſe & coulante ; dans leur Poéſie, les penſées raffinées, le contraſte des paroles, les ritournelles, les concetti, ces mignardiſes, ces étincelles d'eſprit, renferment des beautés qui nous échappent ; mais dont le tact Italien, plus prompt que l'éclair, ſaiſit ſur le champ les délicateſſes.

Il eſt des caractères ſombres, & ſi fortement

abſorbés par leurs idées, que les impreſſions douces gliſſent ſur leurs organes. Il faut que le long rétentiſſement du tonnerre, répété coup ſur coup, & réfléchi dans les gorges des montagnes, aille chercher leur ame derrière l'épaiſſe enveloppe où la nature l'a concentrée. A voir la Scène Anglaiſe inondée de ſang humain, on croiroit que ce Peuple eſt féroce, ſanguinaire & barbare. Non; mais l'Anglais étant une Nation mélancholique & penſante, il faut, pour la retirer de ces méditations profondes, battre ſon imagination par les machines toute-puiſſantes de la terreur. Des évènemens inattendus, horribles, effrayans, des ſpectres, des échaffauds, des poignards étincelans, des cadavres enſanglantés, la mort environnée de ſon lugubre appareil, peuvent ſeuls exciter dans ſon ame des ſecouſſes aſſez violentes pour la retirer de ſa léthargie.

Si de l'Europe, je jette mes regards ſur l'Orient, je vois l'allégorie dominer dans ces Contrées. Les élémens y ſont peuplés de Demi-Dieux, de Fées, d'Enchanteurs. L'imagination raſſemble dans la nature la fleur des images, pour en envelopper ſes conceptions. Le caractère oriental occaſionne cette richeſſe. Comment des Peuples qui dès l'enfance reſpirent un air échauffé par les rayons d'un ſoleil brûlant, & embaumé des vapeurs parfumées que la terre exhale; qui amorcés par les plaiſirs que leur promet une Religion ſenſuelle, s'en procurent l'avant-goût, en volant de l'ivreſſe d'un banquet délicieux dans les bras des femmes voluptueuſes; en qui le deſpotiſme ayant étouffé le germe des paſſions nobles, ouvre

leur ame à l'amour, passion assoupissante, la seule qui n'effraye point un Tyran ombrageux : comment, dis-je, ces Peuples, accoutumés à passer de délices en délices, d'enchantemens en enchantemens, captiveroient-ils un esprit sans nerf, sans force, sans vigueur, au point qu'il s'arrêtât dans le vague des idées abstraites, & qu'il daignât s'enfoncer dans les profondeurs du raisonnement ? Leur caractère efféminé exige que les pensées soient revêtues d'une écorce fortement colorée, qui frappe l'esprit, comme le soleil levant frappe les regards.

Il est un bon dépendant de la diversité des mœurs ; cette diversité éclate principalement sur le Théatre. Le but que le Poème dramatique se propose, est de remuer les passions : or les passions prenant toutes leur source dans l'intérêt personnel, le Poète sera nécessité à choisir des sujets analogues aux passions du spectateur. Ce qui est bon pour une Nation guerrière, telle que Rome, ne le sera pas pour une Nation commerçante, telle que Carthage ; ce qui intéresseroit une Nation frugale, comme les Spartiates, n'intéressera pas une Nation voluptueuse, comme les Sibarites. Nous ne sommes affectés (1) que de la peinture des passions qui nous affectent nous-mêmes fortement.

Comment sur le Théatre Grec, Electre, qui, dans l'accès de ses emportemens, invoque les Furies pour faire périr sa mère ; Oreste, qui fait gloire de montrer ses mains parricides teintes du sang de la victime ; Médée, déchirant par lambeaux le corps de ses enfans ;

(1) *Hoc nos commovet quo ipsi angimur.* Sallust.

d'un

Atrée, plus barbare encore, faisant les apprêts d'un horrible festin, ces spectacles qui firent pâlir l'astre du jour, comment Athènes put-elle les soutenir sans reculer d'horreur? C'est que la Grèce, long-temps enchaînée sous la domination des Tyrans, avoit contracté, du temps de Sophocle & d'Euripide, des mœurs républicaines; les crimes mémorables de la race des Atrides, entretenoient sa haîne pour la puissance souveraine.

Comment dans le quinzième siècle, où l'aurore des Arts començoit à luire sur l'Europe, ces Tragédies de la passion, ces Patriarches, ces Prophètes, ces Démons, pouvoient-ils arracher à nos Pères des larmes d'attendrissement? C'est que les Peuples, subjugués par des Docteurs imbécilles, avoient contracté des mœurs grossièrement pieuses; leurs premiers regards s'ouvroient sur les Livres sacrés; leur cœur ne prenoit intérêt qu'aux évènemens qui y sont contenus. Le trésor de l'Histoire étant fermé à leurs yeux, il falloit choisir des sujets dans l'Ecriture, source féconde, mais où des mains profanes ne doivent puiser qu'en tremblant. La Religion elle-même n'étoit point dégradée par ces spectacles bizarres, parce que l'ignorance, voisine de la simplicité des mœurs, ne permettoit pas d'en connoître la majesté.

Les mœurs n'ont pas une influence moins marquée sur les personnages, que sur les sujets. Il faut, pour intéresser en faveur des Héros morts depuis deux mille ans, ou à deux mille lieues de nous, les faire sortir de l'enfoncement des siècles, & les rapprocher tellement de nous, que l'Acteur & le Spectateur semblent incorporés

dans une même Nation. Tout Français doit devenir Romain à la représentation des Horaces, Grec à la représentation de Phèdre, Musulman à la représentation de Mahomet. Si la fierté Romaine, la fatalité des Grecs, ou la férocité Musulmane, présentent quelque trait trop éloigné de nos mœurs, c'est au Poëte à avancer la perspective; c'est à lui à choisir dans les mœurs nationales des nuances délicates, qui, sans ôter au caractère étranger un fonds de vérité, lui donnent le degré de vraisemblance nécessaire pour entretenir l'illusion : principe fondamental, qui répand un jour lumineux sur les variations de notre Théâtre.

La Nation Française, en proie aux dissentions civiles depuis les fureurs de la Ligue jusques aux folies de la fronde, avoit, au milieu de ces orages domestiques, contracté dans ses mœurs quelque chose de dur, d'altier, & presque de féroce. Ce fut alors que Corneille, enrichi d'un génie frappé sur le grand, chaussa le cothurne. Persuadé que les emportemens de la vengeance, l'enthousiasme de la liberté, les élancemens de l'ambition, étoient les ressorts nécessaires pour remuer des ames de cette trempe, ce grand Homme subordonna l'amour à ces passions sublimes, & ne craignit point de montrer Sertorius, Horace, Cornelie avec toute la fierté Romaine. Les esprits se trouvèrent dans le degré de fermentation propre pour admirer ces caractères élevés. Un amour efféminé, loin d'être nécessaire pour mettre les autres passions en jeu, auroit été une tache dans ces Héros illustres. Si les mœurs permettoient de les présenter atteints de cette foibles-

ſe, il falloit que leurs amours, comme diſoit ce Père du Théatre Français, fuſſent des amours d'aigle, & non des amours de colombe. Cette paſſion entra dans ſes Tragédies pour en être l'ornement, jamais pour en faire le fonds.

Le tonnerre des guerres civiles ayant ceſſé de ſe faire entendre, l'Europe pacifiée par le génie bienfaiſant de Louis le Grand, cette Cour jadis ſi guerrière n'étant occupée que de ſpectacles, de réjouiſſances ordonnées par l'amour, les mœurs françaiſes ſe dépouillèrent de leur ancienne rudeſſe, & la galanterie la mieux entendue devint l'ame de toutes les fêtes. Racine né avec un cœur tendre, ſaiſit le Goût, & remplit l'attente de ſon ſiècle. Inſtruit d'une part, que les Héros étoient néceſſaires pour ſoutenir la majeſté de la Scène, voyant de l'autre, par l'exemple des Français, que l'héroïſme n'eſt point incompatible avec l'amour, il établit cette paſſion comme la baſe de ſon Théatre. Les Héros de l'antiquité ne furent que des barbares, il fut chargé de les civiliſer; & pour ſe produire en France, il fallut que le grand Alexandre ſoupirât pour une Reine de l'Inde, que le vieux Mithridate fût le rival de ſes enfans, que Titus balançât entre Bérénice & l'Empire du Monde. Le Goût ancien eut beau réclamer, il arriva ce qui devoit arriver chez une Nation galante; le cœur fut choiſi pour arbitre, & le jugement des ames tendres prévalut ſur celui des ames fortes; les femmes l'emportèrent ſur les hommes; ou, pour mieux dire, le torrent des mœurs générales inclinées vers la galanterie,

entraîna les applaudissemens de la multitude. Sur la Scène Française, Hercule continua de filer aux genoux d'Omphale, & Mars fut enchaîné par l'amour.

Poëtes, Artistes, Orateurs, qui aspirez aux éloges de votre siècle & de votre Nation, pour les mériter, étudiez, soit dans le choix des sujets, soit dans la manière de les traiter, la différence des mœurs, le caractère des Peuples, les coutumes du Pays, le génie des Langues; il en résultera un genre de beau & de bon qui constitueront le Goût arbitraire. Et vous qui, emportés par une passion plus noble, ambitionnez des suffrages plus étendus & plus durables, faites marcher de front le Goût arbitraire & le Goût fixe. Envisagez comme placée dans un point de vue éloigné, cette belle parole gravée sur l'Attelier de Zeuxis, & sur le Frontispice d'une Académie célèbre : *A l'Immortalité.*

Pensez que vos Ouvrages seront cités au tribunal de la postérité, & que vous aurez le genre humain pour juge. Contentez-vous donc d'accorder aux détails les beautés locales & momentanées, qui, comme un alliage étranger, mais souvent inévitable, se détachent en passant de pays en pays, de siècle en siècle. Accordez au fonds les beautés durables & universelles, qui, comme l'or pur, conserveront leur éclat à travers l'immensité des temps, & iront chercher des admirateurs aux deux bouts de l'Univers.

Dans l'Empire du Goût, on sent plus qu'on ne pense.

****

II. DISCOURS

SUR LE MÊME SUJET.

POURQUOI faut-il que le siècle le plus éclairé voie renaître de toutes parts les erreurs insensées du Pyrrhonisme ? Un nuage épais s'est répandu sur la face de la Terre ; les Loix, les Mœurs, les Sciences divines & humaines, tout est infecté de sa noire vapeur : l'empire des Lettres & des Arts pouvoit-il être épargné ? Ecoutons les nouveaux Partisans de cette Philosophie de ténèbres : le préjugé, l'éducation, l'aveugle caprice, le climat, les mœurs de la Nation, tels sont les principes, telle est l'origine de nos Goûts. Nulle règle fixe & immuable, nulle beauté essentielle & primitive dont l'idée soit empreinte dans nos ames par la main du Créateur : tout est arbitraire dans le Goût. Erreur étrange ! aussi injurieuse à l'Etre suprême, qu'humiliante pour l'Homme. Egalement funeste à tous les Arts, elle lâche les rênes à la licence des Auteurs en tout genre : de-là, ces productions monstrueuses désavouées de la nature & de la raison.

Non, Dieu n'a pas livré l'Homme aux caprices du hazard ; sa main bienfaisante a jetté dans nos ames les premières semences du Goût. L'admiration constante & unanime de tous les Hommes, de tous les Siècles, de toutes les Nations, pour les mêmes beautés ; que dis-je ?

le ſens intime, cet oracle fidèle, ne nous dit-il pas aſſez, que le Goût eſt un ſentiment naturel à l'Homme; qu'il a un objet fixe, invariable, indépendant de toute inſtitution humaine ?

Sur ce principe inconteſtable, donnerons-nous dans l'excès contraire ? Faut-il proſcrire, comme marqué au coin du mauvais Goût, tout ce qui n'eſt pas analogue à notre manière de voir, de juger, de ſentir ? Préſomption aveugle ! ſource funeſte de guerres littéraires, de cenſures auſſi malignes que peu judicieuſes, cauſe ordinaire du découragement des Arts. Le feu de l'imagination s'éteint ; on n'oſe plus prendre ſon eſſor, ni ſuivre ſon goût particulier. Plus de beautés originales, plus de ces graces légères, filles d'une heureuſe liberté. D'un côté la licence, de l'autre la timidité, portent les coups les plus funeſtes à la République des Lettres.

Eſclaves du préjugé, victimes de l'amour propre, les Hommes voudront-ils toujours les prendre pour règle de leurs jugemens ? Juſques à quand ſe refuſeront-ils aux lumières d'une mûre diſcuſſion ? S'il y a un Goût fixe, il y a auſſi un Goût arbitraire. Quelles ſont donc les bornes & les loix de l'un & de l'autre ? Conſultons la nature, ce grand & unique modèle des Lettres & des Arts : c'eſt à elle à nous l'apprendre.

I. PARTIE.

QUEL ſpectacle pour un Philoſophe, que les ouvrages du Créateur, ſoit qu'il jette ſes regards ſur l'infinie totalité des êtres qui compoſent ce Monde viſible, ſoit qu'il les conſidère chacun en particu-

lier ! Là il voit un nombre prodigieux de corps immenses se prêter un appui mutuel dans leurs cours rapides, conserver entr'eux un équilibre inaltérable, tendre tous, comme de concert, vers un centre commun. Ni la diversité de leur nature, ni leurs distances infinies, ni la différence de leur grandeur, ni leur étonnante multiplicité, ne troublent l'ordre & l'harmonie ; tous concourent à former un tout régulier : & quel tout ? Ici il découvre autant de mondes différens, qu'il apperçoit d'êtres particuliers ; même multiplicité de parties qui les composent, même différence entr'elles, même concert, même harmonie. De quelque côté qu'il tourne ses yeux, le premier trait qui saisit son esprit dans la nature entière, le premier qui attire son admiration, c'est cet heureux accord des parties, qui, sous un même point de vue, lui offre mille beautés réunies.

Ecrivains, Artistes en tout genre, voilà votre modèle ; modèle que tous les Maîtres de l'Art nous ont constamment tracé d'après la nature, modèle dont il ne fut jamais permis de s'écarter, ni en aucun temps, ni chez aucun Peuple de la Terre. Son principe est dans le cœur de l'Homme ; il veut un point fixe, où toutes les parties aillent se réunir, comme dans leur centre ; qui lui serve comme de boussole dans le détail des ouvrages offerts à son admiration ; qui lui décèle une intelligence, une raison éclairée ; qui, par divers moyens heureusement combinés, fait arriver surement à son but : ce n'est qu'à ce prix qu'il accorde ses suffrages.

En vain, au gré d'une féconde imagination, mille éclatantes merveilles naissent-elles sous

votre main : en vain m'offrez-vous les spectacles les plus frappans, batailles sanglantes, villes réduites en cendre, tempêtes horribles : en vain, pour me faire une agréable illusion, vous entassez évènement sur évènement, vous intéressez le Ciel, la Terre, les Enfers; quelque magnifiques que soient vos tableaux, s'ils ne sont liés entr'eux par une chaîne non interrompue, si chacun ne m'achemine vers mon terme, s'ils m'égarent, ou s'ils me retardent dans ma route, vous n'êtes qu'un guide aveugle ou mal assuré, je renonce à vous suivre.

Peut-être, fatigué d'une attention trop soutenue, un Lecteur aimera à perdre de vue pour quelques instans son objet principal; il fera ses délices d'une riante peinture, d'un récit ingénu, qui semblera naître du sujet-même, quoiqu'il en soit indépendant : semblable à un Voyageur, qui, pour se délasser d'une course longue & pénible, s'arrête quelquefois à la vue d'une belle plaine, d'un vallon fleuri, aux doux accens des chantres des bois. Mais s'il aime à suivre jusques dans le Camp des Rutules le jeune Euriale & le vaillant Nisus; s'il aime à pleurer avec l'Amante infortunée du beau d'Ailli, voudra-t-il soupirer avec la froide Rivale de Chimène ?

Sublime unité ! délices de l'esprit pur ! peut-on avoir une ame, & ne pas te reconnoître pour la loi fondamentale du Goût, pour la beauté essentielle & éternelle ? Que sera-ce, si l'agréable variété te prête encore ses charmes ?

Ne les séparons pas l'une de l'autre. Si la variété tire tout son prix de l'unité, celle-ci à son tour reçoit de celle-là un agrément nécessaire :

faire : telle est la nature du cœur de l'Homme, que l'uniformité dans les objets le dégoûte, quelque intéressans qu'ils soient d'ailleurs. Les premières impressions s'affoiblissent & s'effacent peu à peu ; l'ennui marche à leur suite : c'est un besoin d'en recevoir de nouvelles. Voulons-nous donc fixer l'estime & l'amour du Public ? Ne cessons de répandre sur nos ouvrages les graces piquantes de la variété. La nature nous fait sentir au-dedans de nous la nécessité de cette loi invariable : ouvrons les yeux ; elle se l'est prescrite inviolablement. Quelle admirable variété règne de toutes parts sur la surface de ce globe que nous habitons ! Combien de différentes espèces d'êtres viennent en foule s'offrir à nos regards ! Quelle diversité de nuances dans chaque genre ! Quel tableau ! Il semble que la nature ait voulu épuiser notre inconstante avidité de voir & de connoître. Voyez ce tapis de verdure émaillé de mille fleurs ; l'or, l'azur, les perles, le corail, semblent s'y disputer nos regards & notre amour.

Fidèle imitateur de la nature, que l'Emule d'Apelle épuise donc les ressources de son Art à varier ses tableaux ; couleurs vives & douces, nuances légères, attitudes différentes, sentimens divers ou diversement exprimés, traits hardis & sublimes, traits modestes & touchans, que tout soit mis en usage pour le charme des yeux. Ainsi les Démosthènes & les Cicérons nous font passer tour à tour du trouble au calme, de l'espoir à la crainte, de la haine à l'amour, de la tristesse à la joie. Tantôt vifs & véhémens, c'est un torrent qui nous entraîne ; tantôt doux & insinuans, c'est nous-mêmes

qui les suivons. Là, c'est une apostrophe hardie, qui donne à l'ame des Auditeurs une violente secousse; ici, une exclamation soudaine nous jette dans un trouble subit. Par-tout ils nous ménagent des mouvemens divers, des surprises tantôt frappantes, tantôt agréables; chaque trait est un nouveau coup de théâtre; la scène change à tout instant; nouvelles couleurs, nouvelles images, dont l'éclat varié nous charme d'autant plus, qu'il est encore réhaussé par des négligences apparentes, par des ombres ménagées avec art.

Cette plaine riante, où les Naïades roulent en se jouant le cristal de leurs ondes, où le Printemps a étalé ses plus beaux ornemens, la nature n'a-t-elle pas eu encore le soin d'en relever la beauté par des rochers arides, par des montagnes escarpées, pleines d'horreur & d'effroi? Par-tout elle nous décèle les sources de la vraie beauté, par-tout elle nous en trace le modèle.

Le sentiment du beau à besoin d'être ranimé par les avantages de la comparaison: c'est d'elle qu'il reçoit son sel le plus piquant. Ne craignons pas de le dire: un ouvrage qui ne seroit que beau, ne sauroit plaire que foiblement: des impressions semblables, & qui se suivent de trop près, s'affoiblissent mutuellement; elles portent plutôt la confusion dans l'ame, que des vrais transports. Laissons agir les premières: donnons à l'admiration le temps de se répandre, avant que d'en faire naître des nouveaux sujets. Tout l'art consiste à savoir s'abaisser, sans ramper; à cesser de charmer, sans cesser de plaire; à faire une distribution juste & pres-

que géométrique des ombres & des beautés.

Cette fine symmétrie, que d'adresse ne demande-t-elle pas ? Et c'est ici encore une des loix inviolables du Goût ; ce n'est pas assez que votre sujet ne soit qu'un, qu'il soit varié dans toutes ses parties, chacune doit être dans son vrai point de vue.

Cet Architecte a ramassé tous ses matériaux ; quel tas informe ! Donnons-lui le temps de combiner, de les arranger dans son esprit : de cette confusion, de ce cahos qui blesse la vue, nous allons voir naître l'ordre le plus beau. La pierre fondamentale, celle de l'angle, celle du centre, chacune est à sa place. Les jours, l'entrée, la hauteur, la longueur, la profondeur, tout y est dans l'ordre le plus exact. C'est enfin un édifice régulier dans l'ensemble & dans ses parties. Quel Maître a dirigé la main de cet Artiste, grossier peut-être, & qui n'a jamais su la théorie de son Art ? la nature : c'est en lui-même qu'il a trouvé ses règles. Malheureux qui ne sent pas que l'ordre & la symmétrie sont une des sources éternelles du beau essentiel ; que la confusion & l'irrégularité sont des défauts qui déparent tout !

O Homme ! peux-tu la méconnoître cette loi invariable de la nature dans la majesté qui l'environne ? Ce ne sont ni ces yeux où se peint ton ame, ni ces bras toujours dociles au gré de tes volontés, ni la hauteur de cette taille, qui te rendent la plus belle des créatures ? C'est l'ensemble de tes traits, l'ordre admirable de tes sens & de tes membres, cet heureux rapport qui règne entre eux, cette

communication mutuelle & facile qui les unit. Voilà la source de cette beauté, de cet air noble & majestueux, dont le seul aspect annonce le Roi de l'Univers.

C'est donc un devoir prescrit par la nature à tous les Cultivateurs des beaux Arts, de choisir avec soin les points de vue de leurs tableaux. Ce trait est vif & animé ; mais s'il n'est amené heureusement, à peine effleurera-t-il l'ame. Cet autre est tendre & touchant, préparons les yeux du spectateur à verser des larmes. Celui-ci est plus foible, dérobons-le au grand jour, ou que d'autres lui prêtent de leur force.

L'Auditeur veut être mené, sans gêne & sans effort, d'idée en idée, d'image en image : présentons-lui une chaîne d'objets qui se tiennent comme par la main, qui semblent naître les uns des autres. Que tout le corps de l'ouvrage ait un air d'aisance & de liberté. Aimable liberté, cher objet de nos vœux, par-tout tu nous charmes, par-tout notre amour te demande ; peut-on se plaire où tu n'es pas ?

Plein de ces principes, un génie heureux & facile, toujours maître de lui-même, fait respecter la loi de l'ordre au plus fort de l'enthousiasme, dans le trouble même de la passion dont le feu l'emporte, & si j'ose le dire, jusques dans ses irrégularités. Ses plus grands écarts ont toujours un fil délié qui les unit, avec d'autant plus d'art, qu'il s'y fait moins sentir ; c'est une pente douce qui nous mène insensiblement de l'un à l'autre. Peut-on s'empêcher de le suivre ? Peut-on ne pas goûter cet heureux concert des parties, & l'exacte

proportion qui en est la base & le fondement?

La nature ne fait pas des monstres ; ils sont les enfans malheureux du hazard. Nous voyons régner la proportion la plus juste dans tous les ouvrages de ses mains. Une partie est faite pour l'autre ; elles se prêtent un appui, un éclat, un assortiment mutuel, qui ne laisse rien à desirer pour la perfection du corps entier. Que j'aime à contempler cet homme naissant ! Géomètres, que faites-vous de votre compas ? Quels rapports entre les membres de ce petit corps ; entre ces pieds, & le poids qu'ils sont destinés à soutenir ; entre ces bras, & le corps qu'ils doivent servir ; entre ces doigts, & la main à laquelle ils obéissent. Si je le suis dans son accroissement, je retrouve toujours la même proportion, telle au cinquième lustre qu'au premier.

Fidèles à votre prototype, Amateurs des beaux Arts, que votre féconde imagination n'aille jamais que la règle à la main, que vos pièces se conviennent entr'elles, qu'elles ayent un juste rapport. Quel spectacle révoltant, qu'un loup cruel bondissant avec de tendres agneaux, un dauphin parmi les hôtes des bois, un cerf timide au sein des flots ! Quelle horreur sacrilège, que le concours des Divinités chimériques du Paganisme, & du Dieu trois fois saint que nous adorons ! Loin ces Tableaux monstrueux, qui au lieu de nous faire une agréable illusion, se jouent insolemment de notre crédulité.

Il y a dans la nature des couleurs amies, & des couleurs ennemies : apprenons d'elle le juste mélange que nous devons en faire. Voyez quel charmant accord des couleurs les plus belles

sur cette aile de papillon, sur le plumage de cet oiseau, dans cette fleur qui vient d'ouvrir son sein aux rayons du soleil; les plus vives y prêtent aux plus douces un lustre qui leur manque, & celles-ci à leur tour tempèrent la trop grande vivacité de celles-la.

Chaque objet a sa couleur propre & naturelle; qu'il ne paroîsse donc jamais sur la scène qu'avec son véritable coloris, & non sous des traits empruntés. La nature ne se dément jamais; le lion est toujours cruel & sanguinaire, le daim toujours timide, l'agneau toujours plein de douceur. Chantez-vous les plaisirs faciles de la vie champêtre? Que Titire couché mollement à l'ombre d'un hêtre, fasse retentir les bois du son de sa musette. Nous peignez-vous l'économie rurale? Que les fleurs naissent en foule sous votre pinceau, ainsi que dans cette prairie où vous faites serpenter l'onde argentée d'un clair ruisseau. Embouchez-vous la trompette guerrière? Que cent gueules d'airain vomissent de toutes parts la terreur & la mort; que les cris des combattans viennent porter l'effroi jusqu'à nos oreilles; que le sang ruissele sous nos yeux; que la flamme dévore les moissons, & réduise les villes en cendre.

Que le Disciple d'Amphion renonce à son Art enchanteur, s'il ne sait proportionner ses accens aux objets qu'il veut nous faire entendre; s'il ne sait s'abaisser ou s'élever, être lent ou rapide, fort ou doux, brusque ou coulant, noble ou gracieux; s'il ne sait m'attendrir, me flater, m'enflammer, selon la nature des sujets. L'oreille n'admet point des disproportions choquantes entre les sons & les objets: les senti-

mens que ceux-ci excitent dans mon ame, ceux-là doivent les faire entendre, les peindre à leur manière ; sans cette heureuse intelligence, cet Art, le plus flatteur des Arts, ne dégénereroit-il pas en une cacophonie insupportable ?

Telles sont les loix éternelles & inviolables du Goût, unité, variété, ordre, proportion. Nous les sentons au-dedans de nous-mêmes, nous les voyons dans tous les ouvrages de la nature : disons-le hardiment, il n'est que l'ignorance, ou la mauvaise foi, qui puisse les méconnoître. Loix de tous les âges, depuis la naissance des Arts jusqu'à nos jours, la fidélité à les suivre a toujours fixé & fixera à jamais le degré de mérite des Pièces de Goût. Loix universelles, elles s'appliquent à tous les beaux Arts, à toutes les branches de la Littérature ; elles forment l'essence de tout le beau qu'on y admire. Loix de tous les Hommes, de tous les Peuples qui ont été éclairés de la lumière des Lettres, elles les ont tous réunis sous leur joug aimable ; elles en ont fait une République générale & universelle de Lettres & de beaux Arts : s'ils different entre eux, ce n'est que par l'application de ces mêmes loix ; & c'est ici la source du Goût arbitraire. Ne perdons pas de vue notre guide infaillible ; c'est toujours la nature qui doit nous éclairer dans l'analyse du Goût.

II. PARTIE. ADMIRONS sa fécondité inépuisable, non-seulement dans ce nombre infini de différentes espèces d'êtres ; mais encore dans cette prodigieuse variété

qu'elle a répandue sur chaque genre. Toujours une dans le total, variée, symmétrisée, proportionnée dans les parties, sous combien de formes différentes ne nous produit-elle pas toujours le même fonds ? Quelle différence entre un homme & un homme ? Parfaitement semblables en tout ce qui nous distingue de tous les autres êtres, les nuances distinctives de l'individu ne vont-elles pas à l'infini ? Représentons-nous tous les hommes qui ont jamais existé réunis ensemble, qui est-ce qui ne reconnoîtra pas parmi tous ces milliers d'hommes un frère, un ami, l'auteur de ses jours ? Parmi les animaux même, où notre œil le plus souvent ne sait appercevoir aucune différence ; le leur, plus subtil que le nôtre, sait bien y en découvrir : a-t-on jamais vu le tendre tourtereau méconnoître entre mille sa compagne fidèle ?

Qu'ici donc se confondent ces Aristarques présomptueux, qui s'érigeant un Tribunal souverain, mais à jamais inique, de justice littéraire, condamnent & rejettent tout ce qu'ils n'ont pas vu ou senti les premiers. La nature ouvre mille routes différentes au génie. Votre sujet a-t-il l'unité en partage ? Qu'importe de quelle manière vous l'envisagiez, il présente tant de faces également favorables au développement ? Quels moyens vous employiez, quels ressorts vous fassiez agir pour arriver à votre but, s'ils sont tous pris dans la nature ? Elle vous en fournit de tant d'espèces. Toute la pièce est-elle assaisonnée du sel de la variété ? Qu'importe par quelles nuances, par quel mélange de couleurs elle charme notre vue ? Chaque

que ouvrage de la nature nous en donne des modèles différens. L'ordre règne-t-il dans vos Ecrits ? Qu'importe quel fil unisse les matières, s'il est aisé & naturel, si la lumière brille partout ? quelle occasion vous fournissiez à vos Héros de nous raconter leurs tragiques avantures, en quel temps ils s'instruisent de leurs brillantes destinées, si le tout est amené heureusement ? Ne se relâche-t-on jamais sur l'exacte proportion ? Qu'importe quels objets figurent ensemble, si l'on sait y découvrir des rapports ou des contrastes qui nous plaisent, quels accords l'on emploie, de quelles proportions l'on fasse usage ? Il en est de tant de sortes dans les sons, dans les couleurs, dans les images, également avoués de la nature.

Nous voyons, nous sentons tous à peu près les mêmes choses ; ce n'est que la manière de voir & de sentir qui nous distingue : chacun a la sienne. Le même objet prend, pour ainsi dire, une teinte différente, selon l'imagination qui le conçoit. Toutes ces diverses manières d'envisager les sujets sont autorisées par la nature ; c'est elle qui nous en donne l'exemple. Ne semble-t-il pas qu'elle n'ait si diversement nuancé la trempe des esprits, que pour qu'aucun de ses tours n'échappât aux Compositeurs, & que la république des Arts présentât un spectacle aussi diversifié que celui qu'elle nous offre elle-même ?

Qu'un jeune Favori des Muses suive donc l'attrait de son génie, & cède au feu qui l'anime ; semblable à l'aiglon qui s'élance de son aire, & prend son essor du côté où son ardeur l'emporte. Plein d'une noble audace, qu'il se

fraie des routes nouvelles & connues de lui seul : sur les ailes de la nature auroit-il à craindre le sort déplorable du téméraire Icare ? Loin ces froides collections de préceptes, funestes le plus souvent à quiconque a du goût, toujours inutiles à celui qui n'en a pas, sources de sécheresse & de stérilité, elles retrecissent les idées, étouffent les talens, flétrissent l'imagination. Osons nous affranchir de leur tyrannie. Les règles de l'Artiste sont dans lui-même, ses modèles dans la nature. Esclave imitateur, qu'il ne les cherche point sur les traces des Auteurs même les plus admirables ; qu'il seroit à craindre qu'il nous glacât par des froides copies, au lieu de nous enflammer par des beautés originales ! Est-il donc si facile de se plier à la règle d'autrui ? Qu'importe après tout qu'il plane dans les airs avec Sophocle, ou qu'il répande des graces touchantes avec Euripide ; qu'il soit vif & véhément comme Démosthène, ou insinuant & doux comme Cicéron ; nerveux comme Bossuet, ou délicat comme Fénélon ; majestueux comme Malherbe, ou brillant comme Fontenelle ? Qui oseroit prononcer entre tous ces différens tours d'esprit ? N'ont-ils pas tous également le droit de nous plaire ?

La nature n'est pas seulement inépuisable en tours heureux, elle nous offre encore un fonds immense de richesses & de beautés. Que chacun puise à son gré dans ce trésor, le choix est arbitraire. Peut-on s'y méprendre ? La source ne roule que l'or le plus pur. Que de beautés différentes ne nous présentent pas les mêmes Tableaux dessinés par différentes mains ! C'est ainsi que nos Poètes, nos Orateurs, nos His-

toriens, ont ſu donner à des ſujets qui nous paroiſſoient épuiſés, un air de nouveauté, & ſi j'oſe le dire, d'originalité. Chacun a trouvé dans le même fonds de nouvelles richeſſes, qui avoient échappé à d'autres, ou qui n'entroient pas dans leur plan, ou qu'ils avoient négligées, pour donner la préférence à des traits plus analogues à leur goût particulier : chacun peut avoir le ſien, non-ſeulement pour le tour d'eſprit & le choix des matières, mais encore pour le ſtyle.

Si l'on conſidère le ſtyle comme le coloris des objets, c'eſt une loi immuable de la nature, qu'il ſoit toujours conforme aux matières que l'on traite ; noble & ſublime dans les grandes, fleuri & tempéré dans les médiocres, ſimple & familier dans les petites ; ſi on le regarde comme le ton, comme la marche propre & particulière des Auteurs, il eſt arbitraire. Tout ce qu'on leur demande, c'eſt l'élégance, la clarté, la variété. Ces principes poſés comme un mur d'airain, la nature ouvre une libre carrière à ſes fidèles Imitateurs.

Que ſur les traces des Anglais, ils égalent la véhémence & l'impétuoſité de ce torrent à qui rien ne réſiſte ; qu'à l'exemple des Eſpagnols, ils imitent la gravité majeſtueuſe de ce fleuve qui roule paiſiblement ſes ondes profondes ; que les Français faſſent leurs délices de cette belle rivière, qui fuiant l'eſclavage, change de lit, varie ſon cours, ſe couronne par-tout de fleurs ſur ſon paſſage ; que l'Orateur Romain, copieux & diffus, aime à ſe répandre comme cet autre fleuve qui franchit ſes rives trop étroites pour l'abondance de ſes eaux ;

que Bourdaloue préfere de rester dans ses bords, pour rouler avec plus de force & de solidité ; que celui-ci soit doux, lié, coulant ; celui-là vif, pétillant, délié ; toutes ces différentes marches sont dans la nature, pourquoi n'auroient-elles pas le même droit à vos suffrages ?

Mais prenons garde ; la liberté du goût ne va pas jusqu'à se permettre un style entièrement décousu, inégal, sans suite, sans harmonie, & qui, si on peut le dire, ne marche que par bonds & par sauts : style libertin, qui n'est que trop commun de nos jours ; mais que le goût de la nature réprouve. Voudra-t-elle admettre ces grands mots qui épouvantent l'oreille, & ne disent rien ni à l'esprit, ni au cœur ; ces phrases empoulées, qu'on fait servir de draperie à la pauvreté des idées ; ces tours précieux, entortillés, énigmatiques, si familiers à nos jeunes Ecrivains ? Ce n'est pas ainsi que s'énonce le bon esprit ; il ne craint pas de se faire entendre, son style uni & varié tout à la fois, est par-tout aisé, naturel & lumineux ; tout y coule de source : s'il répand des fleurs & des images, c'est moins un ornement nécessaire à ses pensées, qu'une parure convenable, dont le fonds est toujours digne de lui. Il ne court point après elles, il les trouve sous sa main : soigneux d'éviter la précieuse affectation, toujours révoltante, il prend les premières qu'il se présentent, sans s'mbarrasser presque du choix.

Ce choix est en effet arbitraire jusqu'à un certain point ; ne craignons pas de l'avancer sur la foi de la nature. Que de divers genres de

beauté ne nous offre-t-elle pas de tous côtés ! Beautés mâles & nobles ; elles saisissent l'ame, & lui impriment une espèce de vénération ; beautés vives & piquantes ; le trait perce jusqu'au fond du cœur : beautés gracieuses & pleines d'aménité ; elles charment nos esprits : beautés douces & modestes ; elles nous flattent délicatement. Eh ! qui pourroit retracer toutes les merveilles qui naissent sous ce divin pinceau ! Où sera le hardi Pâris qui osera décider encore, & adjuger la Pomme d'or ?

Ce n'est pas sans de vues d'ordre & de sagesse que le Créateur a ainsi modifié la beauté. Si nous étudions la nature de nos ames, nous nous convaincrons que c'est une harmonie qu'il a voulu établir entre elles, & le beau; qu'elles sont faites pour connoître & pour sentir : chacune a non-seulement son degré de sensibilité, mais encore son sentiment dominant, qui la caractérise. Tel objet qui enflammera celle-ci, n'émouvra que foiblement celle-là. Si toutes ces différentes manières de sentir sont rélatives aux divers modèles de la nature, douterons-nous que les divers goûts qui en résultent ne soient tous également bons ?

Que l'ame nerveuse de Milton se peigne dans ses Ecrits ; ses images fortes & frappantes seront-elles moins belles, parce que vous aurez reçu en partage la délicatesse & la finesse du Tasse ? Que l'ame tendre & sensible de Racine soupire dans ses Pièces ; ses images touchantes perdent-elles leur prix, parce que vous atteignez la hauteur de Corneille ? Que l'ame brillante & gracieuse de Fénélon répande à pleines mains les fleurs & les graces ; dédaignerez

vous ses images riantes, parce que votre esprit aura la solidité allémande, ou la gravité espagnole ?

Suivez donc, jeunes Ecrivains, suivez encore ici l'attrait de votre ame. La nature vous laisse une entière liberté, elle vous défend seulement de franchir ses bornes ; de donner dans la dureté, en voulant mettre trop de nerf & de force ; de vous perdre dans les nues, en prenant trop haut votre essor ; de tomber dans l'afféterie, en courant après le tendre ; de vous rendre précieux ridicules, à force d'être guindés & de semer des fleurs. Evitez ces écueils, & livrez-vous sans crainte au feu du sentiment qui vous anime.

N'en doutons pas, ce dernier trait de pinceau, qui répand une espèce de vie sur tous les ouvrages de goût, qui les fait passer jusqu'à la postérité la plus reculée, le sentiment, est susceptible de différentes nuances toutes également naturelles, toutes arbitraires : chaque passion a sans doute son langage particulier, ses mouvemens propres & distinctifs ; mais ce langage & ces mouvemens, que de formes différentes ne prennent-ils pas, selon les dispositions des ames qui les expriment !

Vous devez peut-être nous peindre la douleur : étudiez-la donc dans ces tendres mères qui voient expirer sous leurs yeux les objets uniques de leur amour. Celle-ci lève ses yeux & ses mains au Ciel, comme pour se décharger, dans le sein de la Providence, du poids immense qui l'accable : celle-là, inondée de larmes, pousse de cris effroyables, s'arrache les cheveux, déchire ses habits, se livre au

désespoir ; l'une tombe immobile, & expire sous l'effort de la douleur ; l'autre, obstinée à périr, refuse toute consolation, se laisse consumer lentement par un poison mortel. Choisissez, vous le pouvez, celle de ces différentes expressions qui sera le plus de votre goût.

Voulez-vous retracer à nos yeux les mouvemens de la colère ? Sous quels traits nous peindrez-vous cette furie ? Sera-ce une Camille éclatant en menaces effroyables, vomissant un torrent d'imprécations horribles contre tous les auteurs de sa plaie mortelle ? Sera-ce un Alexandre, la flamme dans les yeux, le fer à la main, assouvissant sa rage implacable dans le sang de ses Ennemis ? Ou plutôt un Achille, qui, sans faire éclater ses transports furieux, nourrit dans son cœur ulcéré le feu qui le dévore, aiguise dans le secret les traits de la vengeance, & n'en devient que plus redoutable ? Ou bien encore un Ajax, qui, cédant au désespoir, se perce lui-même d'un fer meurtrier, & tombe expirant dans son sang ?

Peintres, vous ètes encore ici les maîtres du choix : tout ce qu'on vous demande, c'est que vos tableaux soient toujours tracés sur les modèles de la nature ; que chaque passion soit peinte avec les traits de flamme qui lui conviennent. Loin de ces tableaux pathétiques, les réflexions ennuyeuses, les froides sentences, le ton méthodique & compassé, toujours glaçant ; les pointes d'esprit, toujours insipides : c'est l'expression du cœur, c'est du feu qu'on vous demande : c'est dans le trouble & le désordre que consiste ici toute la régularité de vos images.

Le succès est infaillible, si l'Artiste consulte son ame, & se livre au mouvement dont il est agité. Quand c'est le cœur qui parle, on est toujours éloquent : peut-être sera-t-il mal entendu de quelques ames dont les sentimens ne seront pas analogues aux siens ; mais si vous lui refusez votre suffrage, d'autres sauront bien le lui accorder. Peut-on manquer d'admirateurs, lorsqu'on fait parler le langage de la nature ? Si l'on vouloit en étudier toute l'étendue, on ne seroit pas si prompt à condamner le Goût particulier, & l'on se convaincroit qu'il est arbitraire dans le tour d'esprit, dans le style, dans les images, dans les sentimens, pourvu que les modèles en soient tous pris dans la nature.

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret. Hor.





III. DISCOURS

SUR LE MÊME SUJET.

DANS l'Empire des Arts, comme dans les Gourvernemens Politiques, il y a des règles & des loix qu'il n'est pas moins ordinaire que dangereux d'enfreindre. Né libre, & destiné d'abord à jouir de tous les avantages de l'égalité, l'Homme ne traîne qu'à regret le joug le moins pesant, & ne souffre qu'en murmurant les plus légères entraves : aussi l'a-t-on vu plus d'une fois secouer ses chaînes & rompre les liens de l'esclavage. Dè-là, ces révolutions funestes, causées dans tous les Etats, & au centre même de la Littérature & des Arts, par l'amour de la liberté & de l'indépendance, idoles presque nécessaires au cœur de l'Homme.

Tantôt des Artistes trop hardis ont osé s'élever au-dessus de leurs talens, sortir de leur sphère & plier la nature à leur gré : mais, plus entreprenans que sages, ils ont été emportés loin des règles du bon Goût ; & défigurant leurs images & leurs tableaux, ils n'ont peint que des monstres. L'ignorance, effrontée & présomptueuse, a affecté le ton de savoir ; & dictant que tout étoit arbitraire, elle a bientôt entraîné la corruption du Goût & la dégradation des Arts.

Tantôt d'autres Artistes subalternes ont travaillé servilement d'après des règles, des prin-

cipes, dont ils n'osoient jamais s'écarter. Copiant trop scrupuleusement leurs modèles, ils ont ravi aux beaux Arts cette liberté charmante, ce je ne sais quoi, qui en fait le principal agrément : leurs ouvrages n'ont été que des imitations serviles & pesantes, des copies sans chaleur & sans vie. Trop de méthode & de régularité, c'est esclavage ; trop de liberté, c'est licence, mépris & violement des règles : & l'un & l'autre est un écueil également dangereux.

Pour en garantir les jeunes Artistes, entrons aujourdhui dans les vues d'une illustre Académie, dont le goût & l'équité règlent les jugemens : ayons recours à une exacte discussion, en échappant néanmoins à une symmétrie trop rigoureuse : déterminons ce que c'est que le Goût, ce qu'il a de fixe & d'arbitraire ; nous nous convaincrons d'abord que ce qui est fixe, ce sont les règles & les principes dictés par la nature même, lesquels, par conséquent, ne peuvent jamais varier : c'est là le fonds, qui, dans tout ouvrage de l'Art, est immuable & toujours le même.

Nous verrons ensuite que ce qui est arbitraire, ce sont les accessoires qu'on peut ou ajouter ou retrancher ; les nuances qui sont susceptibles de plus ou de moins d'éclat & de charmes.

I. PARTIE. QU'EST-CE que le Goût ? C'est la facilité de voir d'un coup d'œil, de saisir dans l'instant la beauté propre d'un sujet : c'est un sentiment vif & délicat, dont la nature nous fait présent, auquel il faut se livrer

pour le connoître, & que l'ame eſt d'autant moins capable d'étudier, qu'elle en eſt plus affectée. Indépendant de toutes les ſciences qu'on peut acquérir, il conſiſte dans une application prompte & exquiſe des règles-mêmes que l'on n'a jamais appriſes. C'eſt un premier mouvement, une eſpèce d'inſtinct de la droite raiſon, qui entraîne notre ame & la conduit bien plus ſurement que tous les raiſonnemens qu'elle pourroit faire (1). Ce ſentiment a par-tout le même caractère & le même objet; & cet objet s'étend en général à tout ce qui eſt beau, vrai & bon (2). Mais, pour ne pas embraſſer tous le genres où il ſe fait ſentir, nous ne le conſidérons ici que du côté des beaux Arts, dont il eſt le juge, comme le génie en eſt le père (3). Enviſagé ſous ce point de vue, il eſt particulièrement affecté à l'imitation de la belle nature & *à ce qu'on appelle beautés d'expreſſion* (4).

Laſſé de l'uniformité qu'offroit par-tout la nature, le génie fécond & ardent à ſe produire, enfanta un nouvel ordre d'idées & de ſentimens. Il eſſaya d'affranchir des barrières juſqu'alors reſpectées, & de reculer ſes limites. Il fallut parcourir la nature entière, il l'étudia, l'approfondit, l'analyſa; & réuniſſant ſous un ſeul tout ſes beautés éparſes, il la rendit plus belle qu'elle-même. Il fit choix des objets imitables, unit le vrai ſimple au vrai idéal; & par des beautés nouvelles, il plaça dans chaque objet ce qui lui manquoit & qu'il pouvoit avoir.

Si la nature eût étalé ſes agrémens à la fois, ſi elle ſe fût montrée dans chaque objet avec toute ſa perfection, une ſcrupuleuſe copie eût

été le ſeul mérite des ouvrages d'imitation, & la ſeule comparaiſon avec le prototype les eût appréciés. Mais comme la nature dérobe toujours une partie de ſes charmes, le génie de l'Artiſte la ſaiſit où elle eſt plus parfaite ; & de la réunion de ces diverſes nuances, il fait réſulter un tout plus parfait encore (5). Ainſi Zeuxis, projettant de repréſenter la Déeſſe par excellence, déroba aux plus belles Grecques leurs charmes les plus exquis, & de leur enſemble ingénieuſement aſſorti, il fit le portrait de la Déeſſe de la Beauté.

Qu'on ne s'imagine pourtant pas pouvoir à ſon gré mêlanger des traits & unir des couleurs qui, pour être belles en elles-mêmes, n'iroient point enſemble dans le même tableau. Chaque partie d'un monſtre peut avoir une beauté propre & originale. Le monſtre réſulte néanmoins de leur réunion choquante : il faut donc que le Goût préſide à l'unité & y conduiſe. C'eſt lui qui admet ou rejette, qui retranche ou qui place ; c'eſt lui qui trouve le point où toutes les parties doivent être dirigées. Alors elles ſemblent s'inviter & s'appeller d'elles-mêmes : ſemblables à ces globes, qui, flottant dans l'immenſité des Cieux, ont une tendance naturelle au centre commun de leur gravitation. Sans cela les images ne ſont qu'un cahos, les tableaux que des chimères : ce n'eſt plus l'hiſtoire, mais le roman de la nature : on n'offre que des monſtres ; & l'on ſait combien ils ſont ridicules dans les Arts (*a*).

L'unité des parties eſt donc néceſſaire dans tout ouvrage : la variété en eſt auſſi une qualité

(*a*) *Humano capiti, &c.* Hor. Art. Poet.

fondamentale. Naturellement inconſtant & léger, l'Homme pourſuit la nouveauté & les changemens. Trop de beauté de ſuite accable ſon goût, émouſſe ſa délicateſſe : trop d'uniformité l'aſſoupit & l'endort. Le plaiſir que donnent les beautés des Arts ſe meſure ſur leurs différens degrès de perfection ; & comme ce plaiſir eſt inſéparable de la variété, l'Artiſte, que le Goût conduit, la fait régner dans ſes ouvrages ; il la prodigue avec ſageſſe, il l'économiſe ſans avarice, il évite Scilla en fuyant Caribde. Ainſi jamais ſon objet ne peut être manqué : je me trompe ; il le ſeroit encore, ſi la ſymmétrie, qualité rigoureuſement néceſſaire, n'y régnoit pas. De la confuſion des objets naîtroit celle des idées ; on perdroit la nature de vue, les écarts s'offriroient en foule, les ſerpens s'uniroient aux oiſeaux (*b*), les poiſſons planeroient dans les airs : on verroit, non ſans horreur, d'un même coup d'œil, dans le même tableau, la neige & les frimats avec l'émail d'une riante prairie. Peut-être le même pinceau nous offriroit-il ridiculement ſur la même toile Hercule couronné de fleurs, folâtrant avec les Graces, & Adonis, armé d'une lourde maſſue, terraſſant les monſtres, étonnant la nature. Mais la ſymmétrie rétablit tout : chaque choſe reprend ſa place comme elle eſt marquée dans la nature même ; & l'imitation eſt parfaitement ſaiſie.

Mais ce ſeroit encore peu pour la gloire d'un Artiſte, de ſavoir choiſir les deſſeins de la nature, ſi ſon goût ne l'aidoit à choiſir auſſi les expreſſions qu'il emprunteroit d'elle (6) : la

(b) *Qui variare cupit rem prodigialiter, &c.* Hor.

main habile de l'Artiste doit les mêler, les allier, les proportionner, de manière qu'il en résulte une douce harmonie qui flatte le Goût.

Il doit rappeller encore que chaque âge, chaque pays, chaque condition, chaque situation de la vie, chaque affection de l'ame, a son ton, sa couleur propre, & qu'il en est de même de chaque genre d'ouvrage (7). On peut animer son coloris pour animer les figures : mais il faut toujours garder la nuance tracée dans la nature.

Eh ! que penser d'un Peintre, d'un Poète, d'un Artiste, qui feroit usage de couleurs mâles & vigoureuses, qui rechercheroit l'emphatique, l'empoulé, le gigantesque, pour représenter Vénus dans les bosquets de Gnide ou d'Amathonte, environnée des Graces légères, précédée des Jeux & des Ris ; ou les Amours enfantins forgeant d'aimables chaînes dans l'Isle de Lemnos ; ou Diane & ses chastes Compagnes s'avançant d'un pas timide pour désarmer les Dieux de Cythère endormis, & appliquant d'une main tremblante sur leurs tendres ailes des ciseaux mal assurés ?

Avouons donc qu'il y a des règles fixes & invariables que le Goût prescrit, & auxquelles les plus grands Artistes se sont conformés dans tous les temps. La différence des génies, des climats, des usages, des gouvernemens, n'a point empêché Homère, Virgile, Zeuxis, Raphael, Corneille, Racine, & leurs imitateurs, de se ressembler dans les principes de l'Art (8). Les formes ont pu varier au gré des modes, des préjugés, des caprices, tyrans impérieux, à qui les plus heureux Génies ont plus d'une fois payé quelque tribut.

Mais ce n'étoit là que l'accessoire. Du reste, on ne peut pas plus changer le fonds & l'essence des Arts, que la nature même dans laquelle ont été puisés les principes de tous les Arts qui dépendent de l'imagination. Le Goût, qui en juge sur ces principes, est donc réglé par des loix immuables, à l'épreuve des attentats de l'ignorance, de la prévention, de la barbarie.

Si quelquefois des Nations entières ont paru les méconnoître, le dirai-je ? C'est la perfection même qui a donné lieu à la corruption du Goût & à la décadence des Arts. Ainsi l'élevation prépare-t-elle quelquefois en secret une chûte éclatante, & la plus vive lumière les plus épaisses ténèbres.

Le Goût devenu plus délicat & plus sûr, à mesure que les Arts se perfectionnoient, s'éleva lui-même à proportion qu'il les élevoit. Les Artistes touchèrent bientôt les limites où est bornée l'imitation de la belle nature (*a*). Il ne resta plus à leurs successeurs que de les imiter eux-mêmes. Ce partage ne contenta point leur vanité. Par une émulation mal-entendue ils s'efforcèrent de renchérir sur ceux qui les avoient précédés : ils dédaignèrent les routes déja connues, laissèrent le fil que la nature leur avoit offert, suivirent des sentiers détournés ; & cherchant à passer le but, ils le manquèrent. Nouveaux Icares, nouveaux Bellerophons, ils s'égarèrent sans retour, & tombèrent lourdement au milieu de leur course. C'est ainsi que par une destinée commune à toutes les choses humaines, on vit autrefois les Empires les plus célèbres, les Républiques les plus florissantes,

(*a*) Patercule, liv. 1, ch. 17.

succomber sous leur propre grandeur, & se précipiter tout-à-coup du faîte de la gloire dans l'abîme de l'oubli.

Eh! pourquoi dans ce siècle, le plus éclairé peut-être, mais, sans contredit, le plus philosophe des siècles, ne voit-on point régner ce Goût général qu'on a tant de fois cherché inutilement? Ne craignons point de le dire: c'est que les Nations de l'Europe, & sur-tout les Artistes de la même Nation, loin de concourir au même but par une émulation exempte de jalousie, se décrient & se dévorent, pour ainsi dire. Chacun d'eux semble se flatter de relever sa gloire en chargeant ses Emules d'un mépris affecté, mais toujours injuste & ridicule. Il faut se distinguer de ceux que l'on rabaisse. La ressemblance seroit une réparation humiliante, une tache, un opprobre. On se fait donc un goût particulier, on s'éloigne de la nature, on lui substitue ses rêves, ses délires; & l'on n'obtient que des mépris à son tour.

Quel autre succès pourroient avoir des ouvrages faits en dépit des loix de la nature? Ils doivent nécessairement déplaire à tous ceux qui les voient: car tous les hommes apportent avec eux en naissant les mêmes principes de goût (9). S'il n'est pas dans tous au même degré, c'est que dans le goût intellectuel, non plus que dans le goût sensuel, nous n'avons pas tous le même degré de sensibilité. Mais, quoique diversement développé, le germe du Goût est néanmoins le même chez tous les hommes. Les exemples nous servent ici de preuve. Un Orateur se montre en public: c'est un Démosthène:

thème : il a étudié la nature : il la connoît, la saisit, l'exprime. L'Auditeur frappé, étonné, admire d'abord en silence, applaudit ensuite tout haut & bat des mains ; & comme le remarque Cicéron (*a*), on ne voit alors aucune différence de sentiment & de goût entre les ignorans & les savans. Le plus stupide vulgaire se laisse charmer à la vue des chefs-d'œuvre de Raphael, & se révolte quand on lui offre des peintures irrégulières, grotesques, monstrueuses. J'entre, sans aucune idée de Musique, dans un Concert où tous les instrumens sont assortis, & toutes les parties faites pour un même tout : je suis aussi-tôt ravi, transporté. Une dissonance survient, je souffre, je bats du pied, & me bouche les oreilles. Qu'est-ce qui m'a déterminé, dans le premier cas, à la joie, au transport ; & dans le second, qu'est-ce qui m'a choqué ? N'en doutez pas, j'ai jugé de la Musique par un goût & un sentiment naturel (*b*). Vainement tenteroit-on de le détruire tout-à-fait. Il en reste toujours quelques points fixes gravés au fond de notre être. On auroit beau vouloir nous tromper là-dessus par des raisonnemens captieux. Le Goût est au-dessus de l'illusion ; ou si d'abord elle triomphe de nous, au premier Concert bien exécuté le prestige tombe, & le Goût déclare ses droits. Ce n'est point une connoissance de théorie (*c*), mais un don né avec nous : par-tout il a les

(*a*) *In Brut.*

(*b*) *Docti rationem Artis intelligunt, indocti voluptatem.* Quintil.

(*c*) Le célèbre Auteur de l'Esprit des Loix.

mêmes règles ; par-tout il est également fixe & invariable.

Pour ajouter de nouvelles preuves aux premières, qu'on fasse attention que les beautés réelles d'un ouvrage sont de tous les pays. L'on peut dire, d'après la judicieuse réflexion d'un Ecrivain distingué (*a*), que les seuls ouvrages véritablement bons, sont ceux qui passent chez l'Etranger éclairé, entraînent tous les suffrages, & arrachent même les signes les moins équivoques d'étonnement & d'admiration. C'est que la nature agit de la même manière sur tous les cœurs ; c'est que les règles du Goût, en tout genre, données par les Maîtres de l'Art, se ressemblent, malgré la différence des lieux, des mœurs & des temps ; c'est que les préceptes ne sont au fond que la nature réduite en méthode (10). Le devoir de l'Artiste qui veut courir la carrière de la gloire, est de la prendre pour modèle, d'en étudier l'économie, d'en démêler les beautés touchantes. A la vue de ses charmes, le cœur se déploie, l'esprit se développe, le génie s'enflamme : quel moment délicieux ! quels prodiges vont éclore !

Ici, sous le fertile ciseau, le marbre s'anime, la pierre respire : mes regards étonnés, voient une Divinité. C'est Jupiter armé de la foudre menaçante ; tremblez, Mortels, appaisez son courroux (11). Le même ciseau vient de créer Minerve : je la vois prête à me parler.... J'écoute.... Elle parleroit..... Mais elle se tait par modestie.

Là, au gré de l'ingénieux pinceau, je vois... Quels objets ! quel feu ! quels mouvemens !

(*a*) M. de Voltaire.

Ce ſont des couleurs muettes, des figures inanimées; je le ſais, & je n'oſe le croire, tant l'impoſture imite la vérité. Momens heureux! où le Poète & le Muſicien charment mon cœur par le ſentiment, & raviſſent mon eſprit par des images feintes qui n'en ſont que plus touchantes.

S'ils décrivent un combat; j'entends auſſi-tôt les trompettes guerrières, le ſon des clairons, le bruit des timbales, le henniſſement des courſiers, le rugiſſement de l'airain, le choc du ſanglant acier, la tonnante voix de la mort qui vole de rang en rang: des tourbillons de pouſſière dérobent le jour; le ſang ruiſſele de toutes parts; Bellone, Mars, & les Furies, vêtues de robes enſanglantées, renouvellent ſans ceſſe la rage dans les cœurs; & dans la confuſion générale, ce n'eſt plus que fureur & carnage; la terre gémit ſous des monceaux de morts & de mourans; la victoire balance; le combat ſe ranime, s'échauffe de plus en plus, & les combattans tombent ſous les coups redoublés, comme les épis ſous la faucille de l'avide moiſſonneur.

Si ces Favoris de la nature me peignent les orages & les tempêtes, miniſtres des fureurs du Très-Haut, ils m'inſpirent une terreur ſubite: les fiers Aquilons ſifflent à mes côtés; les flambeaux céleſtes perdent leur lumière; mille foudres brûlans ſillonnent les airs & les embraſent; le tonnerre gronde, & ſemble ébranler l'univers; des éclairs épouvantables forment un jour affreux au milieu d'une nuit profonde; des torrens impétueux ſe précipitent à grands flots des collines, & emportent l'eſpérance & les ri-

chesses de la plaine ; les vagues de la mer courroucée s'élevent en montagnes liquides, & n'offrent de toutes parts que des abîmes & des gouffres : tout est horreur, ravage & désolation ; le monde entier, dans cet effrayant cahos, menace de rentrer dans la nuit éternelle (*a*).

Par-tout le fertile pinceau reproduit la nature qu'il imite, & l'embellit de sa propre parure. Doux prestige ! agréable imposture ! qui remue le cœur, éclaire & charme l'esprit par une illusion aimable (12).

Il est donc vrai que les loix fixes & invariables du Goût se réduisent à l'exacte imitation de la belle nature. C'est à elle que l'Artiste qui s'est immortalisé, doit son mérite & sa mémoire (13).

II. PARTIE. TOUT n'est pas règles & principes dans le Goût ; & par conséquent tout n'y est pas fixe & invariable : Il admet de l'arbitraire ; & ce seroit peu connoître le sujet que nous traitons, que de ne pas concevoir cette vérité, ou de la désavouer. Qui oseroit nier que le Goût, simple & unique dans son principe, se varie & se multiplie à l'infini, si on l'envisage du côté de la manière, de la liberté, de l'accessoire, pourvu que les nuances de choix ne contredisent pas les nuances du principe & du fond de l'objet ?

Eh ! pourquoi chaque Artiste n'auroit-il pas son goût particulier ? De quel droit celui qui n'aime que le tendre & le naïf, blâmeroit-il celui qui préfère le grand & le sublime ? Les

(*a*) *Æternam timuerunt sæcula noctem.* Virg.

objets de nos goûts ne forment-ils pas dans la nature un aimable contraste ? Ils sont diversifiés : pourquoi nos goûts ne le seroient-ils pas ? Chaque Orateur a son style propre. Défendra-t-on à un Peintre d'avoir sa manière favorite ? Raphael s'élève jusqu'au sublime : le grand & le pathétique, voilà le caractère de ses productions. Le Carrache & Rubens se distinguent par une aimable simplicité. Les expressions tendres & délicates, les ornemens, les fleurs semées avec art, voilà le mérite de l'Albane : ce sont là tout autant de goûts différens. Qui seroit assez téméraire pour les condamner ? Ou plutôt, qui pourroit voir ces ouvrages immortels, sans une extrême admiration ? Comparez Théocrite, Virgile, Fontenelle ; ils ont tous rempli leur objet principal : L'ont-ils fait de la même manière ? Il suffit de les lire pour en juger (14). L'Iliade & l'Enéide ont acquis à leurs Auteurs une mémoire que les temps respecteront toujours : Ces ouvrages divins ont-ils cependant la même trempe, le même coloris ? Horace & Boileau ont fait la satyre des moeurs de leur siècle ; ils ont eu tous deux le même objet : l'ont-ils vu sous le même coup d'oeil ? Qui cependant leur disputera d'avoir atteint leur but ? Corneille & Racine ont produit leur génie dans le Tragique : mais que leurs routes sont différentes !

On peut donc varier dans la manière d'embellir la nature, pourvu qu'on ne cesse point d'être naturel. Celui-ci peint avec force, celui-là avec grace ; & chacun remplit son goût particulier.

D'ailleurs n'y a-t-il pas un Goût de Nation

auquel on est obligé de se conformer ? Telle image plaît à un Peuple, & déplaît à un autre, sans qu'on puisse guère en donner la raison. Un bel Esprit Philosophe (*a*) a reconnu, après bien d'autres, qu'un Français, un Allemand, un Italien, un Anglais, &c. diffèrent autant par leur style & leur manière de peindre & de s'exprimer, que par les traits du visage & la prononciation. Quelque attentifs qu'ils soient à copier la nature, à imiter les premiers modèles, le caractère de leur pays échappe, pour ainsi dire, à travers l'imitation. Le même Soleil échauffe & mûrit tous les fruits, fait éclore toutes les fleurs de la même espèce : mais la culture & le terrein qui les nourrit changent leurs goûts, leurs formes, leurs couleurs.

Qu'on rassemble sous un point de vue des tableaux de Michel-Ange, de Raphäel, du Correge, du Titien, de le Brun; qu'on rapproche Homère, Sophocle, Euripide, Virgile, le Tasse, Lopé de Véga, Milton, Voltaire, & tous les plus célèbres Poètes : chacun d'eux a sa manière de s'exprimer, & comme des nuances particulières qui le distinguent & le caractérisent.

Les Arts prennent une teinture des mœurs des Peuples qui les cultivent; & les Goûts particuliers peuvent être différens sans cesser d'être bons. La nature est si riche en objets ! & ces objets peuvent être représentés sous tant de faces différentes, toutes régulières, toutes conformes à la nature ! Le caractère de la Musique Italienne, & celui de la Musique Française, ne sont pas les mêmes : elles sont pourtant bon-

(*a*) M. de Voltaire, Essai sur la Poésie épique.

nes toutes les deux. Eh quoi ! parce que nous connoiſſons quelques deſſeins de la nature, tandis qu'un voile myſtérieux nous dérobe tous les autres, ſommes-nous en droit d'en reſſerrer les limites, de renfermer dans nos bornes étroites les plus vaſtes génies, & de les contraindre à ſuivre timidement des règles timides ? Ce n'eſt qu'à eux que la nature ſe montre avec tous ſes agrémens. Laiſſons-leur la liberté de la repréſenter telle qu'ils la voient : qu'il leur ſoit même permis de créer des êtres qui ſeront naturels, s'ils ſont poſſibles (*a*).

Les grands Artiſtes violent quelquefois les règles avec ſuccès (15) : la critique reſpecte leurs fautes. Heureux celui qui, s'écartant à propos des routes vulgaires, remue le cœur, étonne l'eſprit, & brave les froids raiſonnemens d'un peſant Diſcoureur, qui oſe accuſer Homère de ſommeiller, tandis que c'eſt lui-même qui rêve (16). Prenons-y bien garde : rien n'eſt plus propre à éteindre le génie, que cet eſprit philoſophique, trop à la mode, que l'on veut étendre ſur tout. Souvenons-nous que tout grand Artiſte eſt en droit de dire, comme ce chantre de l'Odyſſée : *Je n'ai de maître que mon génie* (*b*). Juger ſur la ſeule rigueur des règles, ſouvent c'eſt condamner ce qui n'eſt pas condamnable. Corneille prend un eſſor rapide : ſupérieur à la nature, ſupérieur à lui-même, il ſe trace une route nouvelle, il élargit ſa chaîne, ſans pourtant la briſer ; il nous ravit par des beautés auparavant inconnues. Ce ſont

(a) *Id eſt, maximè naturale quod fieri natura optimè patitur.* Quintil.

(b) *Auto didaktos eimi.*

tout autant de nouvelles richesses qu'il nous procure : Pour nous acquitter envers lui, c'est trop peu de nos éloges.

Que j'aime à voir Lulli s'affranchir des règles, &, par un sentiment au-dessus de tous les préceptes, livré tout entier à son génie, jetter, comme au hazard, ces tours fins, vifs, nobles, qui flattent bien plus les oreilles délicates, qu'une régularité pesante & monotone !

Peintres de la nature, laissez de temps en temps jouer votre pinceau sur la toile : car s'il faut de l'exactitude dans l'imitation, il y faut aussi une certaine liberté qui l'anime. Il est des caprices ingénieux, des bizarreries élégantes, des traits heureux, des négligences volontaires, qui rendent les tableaux plus vifs & plus piquans. Une symmétrie rompue, un défaut laissé à dessein, un petit désordre affecté, produisent souvent un meilleur effet que les graces compassées de l'Art (*a*). La nature est comme ces Beautés modestes, mais piquantes, à qui un air un peu négligé donne ce je ne sai quoi qui charme davantage : &, comme l'a dit un grand Maître, souvent un Artiste plaît, sans observer les règles, pendant qu'un autre déplaît en les observant (*b*). C'est donc ici qu'il est permis de dire qu'il y a de la gloire à s'écarter librement des routes connues.

Mais, que cette liberté exige en même-temps de retenue & de précaution ! Il n'arrive que trop

(a) *Est quædam negligentia diligens.* Cic.
A ces petits défauts marqués dans la Peinture ;
L'esprit avec plaisir reconnoît la nature. *Boil.*

(b) *In quibusdam virtutes non habent gratiam ; in quibusdam vitia ipsa delectant.* Quintil.

souvent

souvent qu'un Artiste séduit par les illusions d'une imagination trop vive & trop féconde, voulant innover dans l'accessoire, renverse l'ordre fixe, & passe les limites que la nature elle-même lui avoit marquées. A force de vouloir ennoblir son Art, il se jette dans l'enflure, ou s'évapore : il donne dans une affectation puérile ou trop raisonnable. Pour orner, pour embellir la nature, il l'accable sous ses agrémens, comme on ensevelissoit autrefois les Beautés mortelles sous leurs ornemens & leurs parures (17). Marchant sans guide, sans règle, flottant au gré de ses caprices, il s'égare, il échoue; tel qu'un Pilote imprudent, qui oseroit, sans boussole, sans gouvernail, sans étoile, se livrer à la légèreté des vents sur des mers inconnues, & qui n'auroit d'autre récompense à attendre de sa témérité qu'un prompt & triste naufrage.

Eh ! s'il est vrai, comme s'en est plaint un Ecrivain de ce siècle (*a*), que le fonds, ou du moins le courant de la Littérature moderne, consiste dans des titres singuliers, des avantures imaginées contre la vraisemblance, des tours de pensées bizarres, des expressions colorées, dans un jargon obscur & précieux, en un mot, dans une barbarie de langage & une prétendue métaphysique du cœur, dans un assemblage de faux brillans, où le vernis est substitué à la peinture, la découpure au tableau; d'où vient ce désordre littéraire ? N'est-ce pas de ce qu'on donne trop à l'accessoire ? de ce qu'on regarde comme arbitraire ce qui ne l'est pas; & pour tout dire enfin, de ce

(*a*) M. Poncet de la Rivière, Evêque de Troye.

qu'on ne suit point les véritables règles du Goût (18)?

Que feroit le Goût, si on le consultoit? Il soutiendroit le génie dans son essor; mais il le rappelleroit de ses écarts: il lui laisseroit choisir sa route dans les airs; mais il lui prescriroit ses bornes: sans lui ôter la liberté que l'imagination desire, il le retiendroit dans les limites que la raison prescrit; & permettant les ornemens propres, il interdiroit toute parure étrangère.

Graces à ce Goût hardi, mais sage, on a vu dans le dernier siècle des Génies puissans rallumer heureusement dans le Temple des Arts ce feu sacré que la mollesse avoit éteint, déchirer les voiles du préjugé, dissiper les ténèbres de l'ignorance, & de la barbarie, & rappeller parmi nous la judicieuse & respectable Antiquité.

Concluons de ce que nous avons dit, que le Goût est arbitraire dans tout ce qui ne tient point intimement au fonds, à la nature, à l'essence des beaux Arts. Il seroit aisé de prouver qu'il l'est également, s'il a pour objet toutes les Sciences, toutes les connoissances. Alors de Nation à Nation on doit y remarquer une différence sensible: car le Goût ne consiste, dans ce cas, qu'à connoître, à sentir ce qu'il y a de plus convenable, de plus nécessaire pour une Nation dans les Sciences qu'on y cultive, & jusqu'à quel point on doit s'y appliquer. Quelqu'un a dit avant moi, que les différentes formes de gouvernement déterminent les espèces de connoissances qui doivent principalement y fleurir (19).

Je ne m'arrête point à démontrer que le Goût est encore arbitraire, quand il n'a pas pour objet ce qui est au rang des beaux Arts. C'est une vérité que tout le monde sent ; & j'ai dû me borner dans ce Discours à établir ce qu'il y a de fixe & d'arbitraire dans le Goût intellectuel.

NOTES.

(1) L'Auteur des Réflexions Morales a dit, avec raison, que le bon Goût vient plus du jugement que de l'esprit.

(2) Il faut remarquer, dit un Ecrivain moderne, que dans les pensées rien n'est beau, sans le noble & le vrai ; dans les sentimens, rien n'est beau, sans l'élevation & le touchant ; dans les expressions, rien n'est beau, sans le naturel & le gracieux. Voilà ce qui saisit dans les ouvrages d'esprit.

Le Goût considéré dans le cœur ne se définit pas : c'est un présent de la nature. Un sentiment vif, délicat & prompt avertit l'homme de tout ce qui est bon ; & son ame alors y est entraînée, sans pouvoir s'en défendre.

(3) Il est des beautés sublimes & frappantes qu'il saisit avec transport ; il en est de cachées qu'il démêle avec finesse ; & tout ce qui n'en a que l'apparence, il le proscrit impitoyablement. Sévère, mais infaillible dans ses jugemens, il ne se donne point la peine d'en détailler les motifs. Quoique précipités, ses arrêts n'en sont pas moins équitables. Ce qu'il approuve ou qu'il rejette, on ne sauroit s'empêcher de l'approuver ou de le rejetter également d'après la plus exacte application des rè-

gles. Ses décisions sont parfaitement conformes aux principes des beaux Arts. Et comme ces principes, ces règles sont fixes & invariables pour tout ce qui tient au fonds, à l'essentiel, à l'exactitude, le Goût l'est aussi. Mais dans ce qui regarde la liberté, l'accessoire de l'imitation, il est arbitraire.

(4) Tous les beaux Arts, comme l'on sait, peuvent être renfermés sous le titre général de Peinture, puisque tous se réduisent à peindre, & ne different que par les moyens qu'ils emploient. On pourroit encore les rapporter tous à la Poésie, en prenant ce mot dans sa signification naturelle, qui n'est autre chose qu'invention ou création. Tous les beaux Arts sont imitateurs, dit Aristote. *Voyez le Discours préliminaire de l'Encyclopédie.*

(5) Il ne suffit pas d'imiter la nature; il faut l'imiter avec discernement. La nature nous montre le vrai: mais elle ne nous apprend pas à choisir l'excellent. C'est le Goût qui nous apprend cet heureux choix. Il faut donc distinguer dans l'imitation deux sortes de vrai, le simple & l'idéal. Le premier représente la nature telle qu'elle est, le second l'embellit, non en lui prêtant une parure étrangere, mais en rassemblant dans le même point de vue, sur le le même objet, plusieurs beautés qu'elle a dispersées sur des objets différens. C'est dans la réunion de ces deux vrais, c'est-à-dire, dans le vrai composé, que consiste la perfection des beaux Arts. Union admirable, qui concilie deux choses qui paroissent s'exclure, d'imiter la nature, & de ne se pas borner à l'imiter, d'ajouter à ses beautés pour les atteindre, & de

la corriger pour la mieux faire sentir ! Union charmante, qui fait que l'Artiste, conservant aux objets qu'il représente le mouvement & la vie, choisit dans la nature ce qu'il y a de plus spirituel, de plus touchant, de plus parfait ! *Voyez Max. de Tyr. Diss.* 7.

Le chef-d'œuvre des Arts, dit un bel Esprit *, doit faire admirer l'industrie humaine, qui rassemble avec choix les traits épars dans le spectacle de l'Univers, pour en former ces tableaux exquis où la nature est représentée dans sa perfection primitive, & où les beautés de l'Art renchérissent en quelque sorte sur celles qu'elle a retenues.

(6) Pour que la nature soit imitée le plus parfaitement qu'il se peut, il doit régner un heureux accord entre les expressions & les choses. Chaque son, chaque mot, chaque couleur, doit avoir avec l'objet un certain rapport de ressemblance. Ainsi un Poète qui voudra peindre des choses tristes, dures, traînantes, doit employer des sons secs, sourds, languissans, des mots longs & chargés de consonnes, des vers graves & lents, Homère & Virgile parmi les Anciens, Racine, Boileau, parmi les Modernes, confirment cette règle par leur exemple. Malheur à toute oreille qui ne sent point la beauté de l'imitation de ces premiers Peintres de la nature. *Quas aures habeant, aut quid in his hominis simile sit nescio.* Cic.

. . . . *Omnia sed numeris vocum concordibus aptant* ;

* M. de Reganhac, Maître des Jeux Floraux, dans la belle Semonce du Recueil de 1762.

Atque sono, quæcumque canunt, imitantur & aptâ
Verborum facie & quæsito carminis ore.
Vida. Art. Poet.

Cela s'applique à tous les beaux Arts. Les principes fondamentaux de l'expression sont les mêmes pour tous ; & s'il y a quelque différence, ce ne peut être que dans ce qui tient essentiellement aux mots, aux tons, aux gestes, aux couleurs, qui sont les expressions des différens Arts. *Voy. le Cours des Bell. Lett.*

Intererit multùm Davusne loquatur, an Heros,
Maturusne senex, an adhuc florente juventâ
Fervidus .....
Colchus, an Assyrius, &c. Hor. Art. Poet.

Chaque genre a son ton : disons plus encore, chaque espèce a sa cadence propre. Il est inutile d'en chercher la raison. C'est le sentiment seul qui a établi toutes ces différences. *Non ratione, sed naturâ atque sensu.* Cic.

Il n'est pas douteux que si je donne à mes Personnages un maintien, un habit, une couleur, un langage peu analogues à leur caractère, à leurs mœurs, & leur situation actuelle, je ferai rire les savans & les ignorans : *Romani tollent equites peditesque Cachinum.* Hor.

(8) *Facies non omnibus una ; nec diversa tamen.* Le vrai simple est ce qu'ils ont de commun ; mais le vrai idéal, qui est de leur choix, est la cause de la différence qui se trouve entr'eux.

(9) Si l'on examine de près, on trouvera, dit Pope après Cicéron, que tous les hommes ont en eux-mêmes les ſemences d'un ſens droit : *Omnes tacito quodam ſenſu ſine ulla arte aut ratione, quæ ſunt in artibus recta ac prava dijudicant.* Cic. de Orat. lib. 3.

(10) Les Maîtres de l'Art, pour établir des règles ſures, n'ont fait que chercher dans les meilleurs modèles les endroits qui flattoient le plus le Goût épuré & délicat des honnêtes Gens de leur ſiècle : ils en ont peſé les raiſons, en remontant aux principes. Cicéron dit que les préceptes n'ont point fait les Hommes éloquens ; mais que les Hommes éloquens ont donné lieu aux préceptes. Quintilien dit la même choſe des beaux Arts en général. liv. 8.

(11) *Non vidit Phidias Jovem, fecit tamen velut tonantem.* Cic. La majeſté de l'ouvrage égaloit le Dieu, dit Quintilien, & ajoutoit à la religion des Peuples.

(12) Les objets les plus terribles, les plus rebutans, que dans la nature nous ne verrions qu'avec horreur, nous les voyons avec plaiſir, dit Ariſtote, dans les ouvrages des Artiſtes. Mieux ils ſont imités, plus nous les regardons avidement. Ces objets feints ne laiſſent dans notre eſprit aucune idée importune. Nous ſavons que l'Artiſte ne nous afflige & ne nous effraye qu'autant que nous le voulons. *Gorgonis os pulcherrimum crinitum anguibus.* Cic.

Il n'eſt point de ſerpent, ni de monſtre odieux,
Qui par l'Art imité, ne puiſſe plaire aux yeux. *Boil.*

(13) Des Artiſtes ſubalternes abandonnant la nature, ont produit autrefois ces ouvrages gothiques, productions groſſières & mépriſables d'eſprits lourds & barbares, qui défigurent encore nos vieux monumens d'Architecture, & qui feroient la honte & le décri de l'Art, ſi leurs auteurs n'en avoient été l'opprobre & le plus terrible fléau. *Voyez les Monumens de la Monarchie Françaiſe, par le R. P. de Montfaulcon.*

Du mépris des loix de la nature nâquirent dans l'ancienne Rome ces caprices, ces idées monſtrueuſes que l'on nomme groteſques. De là encore ces moſaïques, objet des mépris de la poſtérité, qui en juge ſur le modèle de la nature. *Voyez Vitruve.*

(14) *Una fingendi eſt ars, in qua præſtantes fuerunt Myro, Polycletus, Lyſippus; qui omnes inter ſe diſſimiles fuerunt .... Una eſt ars ratioque picturæ, diſſimillimique tamen inter ſe Zeuxis, Aglaophon, Appelles: neque eorum quiſquam eſt cui quidquam in arte ſuâ deeſſe videatur.* Cic. de Orat. lib. 3.

(15) Les grands Génies, dit Labruyère, peuvent ſortir de l'Art pour l'ennoblir, s'écarter des règles, ſi elles ne les conduiſent point au grand & au ſublime. Ils marchent ſeuls & ſans compagnie : mais ils vont fort haut & pénètrent fort loin, toujours ſurs des avantages que l'on retire quelquefois de l'irrégularité.

Quelquefois dans ſa courſe un eſprit vigoureux,
Trop reſſerré par l'art, ſort des règles preſcrites. *Boil.*

(16)

(16) Que ceux qui aiment tant à critiquer se souviennent de cette réflexion de Boileau, que de petites licences, loin d'être toujours des défauts, sont au contraire assez souvent un des plus grands charmes de la Poésie. Qu'on en fasse l'application à tous les beaux Arts.

(17) Témoin le Peintre Vouet, à qui l'on a reproché avec raison, d'avoir trop étalé les charmes du coloris par une opposition trop marquée des ombres & des lumières. Le Tasse est tombé dans le même défaut. La plupart de ses pensées sont fardées ; ses Héros sont trop galans : oubliant la dignité de son sujet, il le charge d'ornemens superflus, & sacrifie le vraisemblable au faux brillant. Lopé de Véga, à qui le mauvais goût de sa Nation a donné le surnom d'Homère, hyperbolique dans ses expressions, démesuré dans ses idées, outré dans ses caractères, s'est entièrement éloigné de cette simplicité qui caractérise la nature. Les Artistes qui ont donné dans cette extrémité, ou dans l'extrémité opposée, se présentent ici en foule.

Quàm multa in silvis autumni frigore primo
Lapsa cadunt folia, &c. Virg.

(18) Aussi voit-on qu'un Esprit éclairé & bien fait prend plus de goût pour les ouvrages des Anciens que pour les nôtres. Les Anciens étoient plus près de la nature ; ils l'ont mieux copiée : car plus on s'éloigne du Maître, plus les tableaux sont défigurés. Les modernes ont, si l'on veut, plus de coloris & d'éclat ; les anciens plus de vrai & de naturel : l'un vaut mieux que l'autre. *Quanta colorum*

pulchritudine & varietate floridiora sunt in picturis novis pleraque, quàm in veteribus; quæ tamen, etiamsi primo aspectu nos ceperunt, diutiùs non delectant, &c. Cic. de Orat. lib. 3.

(19) Qu'on lise les Annales des Peuples & des Empires, & l'on verra que l'Eloquence, l'Histoire, la Philosophie, font plus de progrès en général dans une République, que dans une Monarchie; & que dans celle-ci en revanche, on trouve plus de Poëtes, de Géomètres, &c.

Naturam igitur intueamur, hanc sequamur. Quintil.

Que la nature donc soit votre étude unique. *Boil.*





SEMONCE

POUR L'ANNÉE M. DCC. LXIV.

PAR Mr. DE PROJEAN, l'un des quarante de l'Académie.

MESSIEURS,

CE jour est consacré à donner aux jeunes éleves des leçons de leur Art : on leur rappelle les préceptes d'Horace, de Despréaux, & l'on y joint ses propres réflexions : on leur fait sentir l'obligation indispensable où ils sont de travailler de bonne heure à former leur goût, sans lequel ils ne feroient que des efforts impuissants.

Oui, MESSIEURS, sans ce goût si essentiel, & en même temps si difficile à définir, on ne sauroit que bien rarement prétendre à l'immortalité, que tout Poëte, & tout Orateur doit avoir en vuë. La nature sans doute les fait, l'étude seule peut les perfectionner ; ce n'est qu'avec son secours qu'ils éviteront les défauts de ceux qui les ont

précédés, & qu'ils résisteront au torrent de la mode, qui malheureusement en France entraîne quelquefois les plus sages. Tout est maintenant Philosophe, ou dumoins prétend l'être : pour juger si c'est avec raison qu'on se vante de ce titre, écoutons comment un des nos comiques le définit, & voyons si nous reconnoîtrons bien des gens au portrait qu'il en fait.

» Le but d'un Philosophe est de si bien agir,
» Que de ses actions il n'ait point à rougir.
» Il ne tend qu'à pouvoir se maîtriser soi même,

. . . .

» Sans vouloir imposer par ses opinions,
» Il ne parle jamais que par ses actions ;
» Loin qu'en systêmes vains son esprit s'alam-
» bique,
» Etre vrai, juste, bon, c'est son systême unique ;
» Humble dans le bonheur, grand dans l'adver-
» sité,
» Dans la seule vertu trouvant la volupté,
» Plaignant les vicieux, & détestant les vices. . .

Voila le Philosophe.

Il y a sans doute quelques hommes faits d'après ce modèle, & nous en connoissons ; mais hélas qu'ils sont rares ! Les Philosophes de ce siècle sont bien différents. Sous le prétexte spécieux de combattre les préjugés, ils détruisent tous les usages reçus, ils mettent à la place des vrais principes les paradoxes les plus bizarres, souvent même les plus dangereux ; sans cesse occupés de leur intérêt personnel, ils ne parlent que de bien public, travaillant de toutes leurs forces à rom-

pie les liens de la Sociéte, ils prétendent au titre précieux de citoyen, & répétent à tout propos le mot de patrié ; d'autant plus redoutables que l'éloquence de quelques-uns d'entr'eux séduit, attache, enleve même quelquefois le Lecteur.

Les Poëtes ne sont point à l'abri de la contagion, nos tragiques semblent en être le plus infectés ; leurs Héros, & plus souvent leurs Héroïnes nous rendent en vers épiques les sentimens que nous venons de condamner. La plupart des Tragédies modernes sont écrites de ce stile, bien différent de celui que Corneille, & Racine ont employé : ils savoient que chaque genre a une langue qui lui est propre, ils avoient remarqué qu'Euripide & Sophocle n'écrivoient point comme Homère, ou plutôt, ils avoient étudié la nature, qui ne permet pas à la passion de se servir de figures. Pour émouvoir, & frapper sur le Théâtre, on doit moins parler qu'agir : Phedre n'aime pas pour le dire, elle le dit sans le vouloir.

Je viens de nommer les deux Héros de notre Scène tragique ; seroit-il vrai que le premier dût quasi tout à son génie, & qu'il manquât de ce goût que je crois si nécessaire. Il ne m'appartient pas de décider cette question ; j'oserai pourtant vous exposer mes doutes. Pour condamner les modèles qu'il a choisi, il suffit de les nommer ; Seneque & Lucain sont les sources où il a puisé, tandis que l'autre a toujours eu devant les yeux l'éloquente simplicité des Grecs ; si nous devons à Corneille le fameux (Moi de Médée, Le qu'il mourut des Horaces) & tant d'autres

morceaux admirables, nous sommes en droit de lui reprocher de les avoir gâtés par des Paraphrases qui les énervent, il n'en est pas de même de Racine, auquel on a donné si mal à propos l'épithète de tendre; y a-t-il rien de plus véritablement sublime que les Vers de Joad?

» Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point
» d'autre crainte.

Quelle image nous présente ce qu'il fait dire à Aman en parlant des Juifs?

» Un seul osa d'Aman exciter le courroux,
» Aussi-tôt de la terre ils disparurent tous.

Je borne ici des citations que je pourrois multiplier à l'infini; je passe aux changemens que la mode a faits dans la Comédie. On ne veut plus nous corriger en nous amusant, on tâche de nous faire pleurer, sans se soucier de nous instruire. Rousseau s'est élevé avec raison contre ces nouvelles pieces, que l'on ne sait comment nommer; il les appelle

» Un fatras de morales sans moeurs,
» De vérités froides & déplacées;
» De mots nouveaux & de fades pensées.

S'il est vrai qu'on n'ait rien fait encore de bon en ce genre; est-il bien sûr que le genre soit mauvais en lui-même? J'avoue qu'il est inférieur au premier, puisqu'il est bien plus difficile de faire rire un homme d'esprit, que de l'attendrir; mais n'est-ce rien que de l'émouvoir &

de mettre en jeu toute sa sensibilité, sans être obligé d'avoir recours aux grands noms ? Ce que l'on perd ce me semble du côté de l'admiration, on le gagne du côté de l'intérêt : je me sens bien moins affecté par le récit fabuleux de la mort d'Hercule sur le Mont-Œta que par celui des malheurs de Madame de Gange, le premier hors de toute vraisemblance, est d'ailleurs trop loin de moi ; le second me peint une amie, souvent même quelque chose de plus, victime de la jalouse crédulité d'un époux furieux. On a supprimé du Cid le rôle de l'Infante, quand Rodrigue ne seroit pas vainqueur des Mores ; quant Alphonse ne paroîtroit pas sur le théâtre, cette pièce ne perdroit rien de ses beautés : le Héros ne fût-il qu'un homme ordinaire, nous ne serions pas moins touchés de le voir dans la cruelle nécessité de sacrifier son amour au préjugé, qui le force pour réparer l'honneur de son père, d'immoler celui d'une maîtresse qu'il adore ; ce n'est qu'ici & dans les Horaces, que Corneille, si admirable lorsqu'il a fait parler les ambitieux & les politiques a sçu peindre l'amour.

Cette passion ne peut toucher qu'autant qu'elle fait taire toutes les autres ; un véritable amant n'écoute que la gloire, en se déshonorant il se rendroit indigne d'être aimé.

Si vous voulez donc jeunes Poètes m'intéresser par la tendresse, peignez-là comme un torrent auquel les plus fortes digues ne sauroient résister ; ce n'est qu'en enchaînant toutes les facultés de l'ame, que l'amour évite le mépris : que ses feux ardents paroissent vous consumer dans vos

héroïdes & vos élégies, mais gardez vous d'alarmer la pudeur par des images indécentes, respectez les mœurs & n'écrivez que pour l'honnête homme : vous devez donc non-seulement bien peindre, mais aussi ne peindre que ce qu'il faut.

Il est, malgré quelques exemples très-rares, si difficile d'exceller dans plusieurs genres, que je crois devoir vous exhorter à vous borner à un seul : essayez de tous, j'y consents ; passez de l'enthousiasme de l'Ode au raisonnement de l'Épître, chantez les Bergers & les Dieux ; mais consultez moins vòtre vanité, qui vous séduit, que votre penchant qui ne sauroit vous tromper. La Nature vous placera si vous savez l'écouter. Crisologue est tout, & n'est rien, dit Rousseau : je crois cette critique outrée, quoique je sois persuadé que son Crisologue auroit bien plus de droit à notre admiration, s'il n'avoit pas voulu être Poète, Orateur, Phisicien, & si on ne pouvoit l'accuser avec raison d'être Père du Néologisme, qui a corrompu une langue qu'on veut regarder comme pauvre, parce qu'on ferme les yeux sur les immenses richesses que Racine, Boileau, Bossuet, & quelques autres ont su y trouver. On ne peut nier qu'elle ne soit claire, précise & noble ; j'avoue qu'elle nous paroît souvent foible, & cela, je crois, par l'abus que nous en faisons : notre excessive vivacité nous porte à choisir les expressions les plus fortes pour rendre les idées les plus simples : cette profanation de mots en diminue l'énergie ; si vous vous dites comblé de la visite que vous a fait quelqu'un, si vous assurez être désespéré de ne vous être pas trouvé chez vous, de quels termes

vous

vous servirez-vous pour exprimer le plaisir qui vous avez de rendre service à votre Ami, ou vos regrets si vous avez le malheur de le perdre : lorsque tout est admirable, délicieux, divin, ces épithètes n'offrent rien à mon esprit, & mon oreille blasée (s'y j'ose m'exprimer ainsi) ne me permet plus d'y attacher un sens.

Un autre défaut non moins repréhensible, & qui gagne tous les jours, c'est de se servir sans aucune nécessité de ces termes consacrés aux Sciences, & dérivés du Grec, que le Savant seul entend, & dont il vous blâme ; tandis que l'ignorant, qui ne vous entend pas, vous accuse d'affectation que personne ne pardonne.

Certains Auteurs capables d'en imposer par la grande réputation qu'ils ont acquise, joignent à ce défaut celui d'être obscurs. J'ai souvent oui dire à des gens qui vouloient excuser un des plus fameux d'entr'eux : il n'a pas voulu être entendu de tout le monde, comme si ce n'étoit pas pour tout le monde qu'on écrivoit, ou du moins qu'on dût écrire, lorsqu'on se fait imprimer. Les Ouvrages que j'ose attaquer ont été fort applaudis à Paris ; il y a sans doute beaucoup plus de goût dans cette grande Ville que par-tout ailleurs : je sais qu'il faut respecter les autorités ; je sais aussi, qu'on ne doit point en être esclave, & que mes réflexions ne seront pas moins justes (si elles le sont) pour avoir été faites à deux cent lieues de la Capitale.

Si par une timidité toujours déplacée, lorsqu'on a de bonnes raisons à dire, j'hésitois à

élever la voix ; les éloges prodigués à Chapelain, & à tant d'autres, les chûtes du Misantrope & d'Athalie m'autoriseroient à rompre le silence. Que deviendroit la littérature, si nous n'avions d'autre règle pour juger des Ouvrages, que le succès qu'ils ont eu & les éditions qu'on en en a faites ? Rien n'empêche qu'on ne releve les fautes des grands hommes ; mais que ce soit toujours avec les ménagements dus à leur supériorité. Évitons le ton tranchant de ce siècle, qui ne sauroit persuader, par cela seul qu'il révolte. Admirerai-je moins Boileau, parce que j'ai lu quelque part qu'il n'étoit qu'un simple Versificateur ; & que si le Public étoit assez sot pour le croire Poète, c'étoit tant pis pour lui.

Car c'est encore une mode de dire des injures au Lecteur. On auroit honte de ressembler à quelques plats Ecrivains, qui se sont bassement prosternés devant lui ; on l'insulte afin de lui prouver qu'on ne le craint point, & qu'on se passera bien de son indulgence. Quel délire ! Il me semble voir un criminel, qui pour intéresser ses juges, affecte de leur répondre avec arrogance. Si l'on ne peut s'empêcher de traiter ces Auteurs de ridicules ; quel nom méritent ceux qui, fertiles en systêmes dont leur seule vanité garantit le succès, se hâtent de les mettre au jour, sans avoir examiné s'ils sont utiles ou nuisibles.

Ils donneront par exemple un projet de Gouvernement, ils avanceront que telle réforme est nécessaire ; he bien ! me dira-t-on peut-être, quel grand inconvénient y a-t-il à cela ? Si la

réforme est impraticable on ne la fera point, si le projet est mauvais on le verra du même œil que les rêveries de l'Abbé de Saint-Pierre: je crois effectivement que sur leur parole, les dépositaires de l'autorité se garderont bien de tout renverser; mais n'est-il pas dangéreux qu'ils ne troublent quelques têtes? Il y en a tant de foibles, qui ne pensent être mal que du moment où l'on propose un mieux: gardons-nous donc de donner des leçons aux Ministres; comptons sur la tendresse éclairée du Prince qui nous gouverne, & jouissons du bonheur dont ses soins paternels sont le gage assuré.

Je viens, MESSIEURS, de mettre sous vos yeux une foible esquisse des fautes où sont tombés les plus grands hommes de ce siècle; que penseroit-on de vous, si vous hasardiez de les suivre dans les routes où ils se sont égarés? Les beautés qui sont répandues dans leurs Ouvrages jettent une lumière si vive, qu'on n'apperçoit presque pas les taches qui les déparent, on leur fait grace en faveur de leurs talens supérieurs. Vous entrez dans la carrière, pouvez-vous espérer d'être traités comme eux, ou plutôt ne devez-vous pas craindre les censures les plus amères? arrêtés dès les premiers pas, vous vous découragerez, & vous renoncerez à un Art pour lequel nous voyons que quelques-uns de vous ont les plus heureuses dispositions: ne démentez pas notre espoir, consultez vos forces, exercez-vous long-temps avant d'entreprendre rien de grand, imitez la nature, voyez avec quelle sagesse elle opère; ses

efforts ne sont point précipités ; sa marche est lente, mais sure.

Des lectures faites à la hâte & mal digérées ; nous font quelquefois prendre le change, en confondant les idées d'autrui avec celles qui nous sont propres ; de là tant de réminiscences, qui nous font mettre dans la classe des plâgiaires de mauvaise foi, je me citerai pour exemple, d'un défaut bien commun à votre âge : dans ma jeunesse, me confiant trop aux promesses qu'Horace fait aux audacieux, je devins téméraire; j'osai faire une Tragédie : Echille me fournit un sujet que je crus vraiment tragique, (la mort d'Agamennon) pour diminuer l'horreur du caractère de Clitemnestre, je faisois retomber la plus grande partie du crime sur Egiste, que je peignois comme un scélérat, & c'étoit comme tel qu'il disoit à son confident.

Ami peux-tu donc croire !
Que la foule des Dieux dont on nous fait l'histoire,
Soit telle qu'on la peint à nos débiles yeux ?
Tous les vices auroient leurs modèles aux Cieux.
Il n'est point de forfaits, de vols & d'injustices
Punis chez les mortels par les plus grands supplices,
Qu'on ne prête à ces Dieux qu'on nous fait encenser;
Ha ! S'il en est ainsi, nous devons bien penser,
Que les seules vertus composent leur essence :
Les crimes, nous dit-on, excitent leur vengeance,
Pourquoi donc feroient-ils ce qu'ils blâment en nous ?

Si nous les imitons, d'où viendroit leur courroux?
Laissons donc au vil peuple adorer des chimères,
Que pour le contenir on a cru nécessaires,
Qu'il redoute la foudre, & ses Dieux en courroux,
Mais si nous en croyons, qu'ils soient dignes de nous.

Ce morceau fût-il aussi bon qu'il l'est peu, j'aurois dû l'éfacer, puisque sans m'en douter, lorsque je le fis, je répétois ce que Corneille avoit déja dit; il est bien juste que son Polieucte vous dédomage de l'ennui, que mon Egiste vous a causé; voici comme ce grand homme le fait parler à Felix.

» Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos
» Dieux,
» Vous n'en encensez point qui n'ait son maître
» aux Cieux,
» La prostitution, l'adultère, l'inceste,
» Le vol, l'assassinat, & tout ce qu'on déteste,
» C'est l'exemple qu'à suivre offrent vos immortels.

Je conviens que deux Écrivains peuvent avoir la même pensée, qu'il est même possible qu'ils la rendent presque dans les mêmes termes; mais comme un pareil fait sera toujours sans preuve, il ne sauroit servir d'excuse, le plus ancien a la gloire de l'invention, qui est d'un prix infini, la meilleure copie n'entre point en comparaison avec l'original, elle est presque comptée pour rien: à peine daigne-t-on y laisser tomber quelques regards. Le véritable génie est créateur, s'il se

permet jamais d'imiter un modèle ; ce n'eſt que pour l'embellir & le perfectionner.

Deſpréaux a acquis en ce genre la plus haute réputation, ſur-tout par ſon art poëtique, ouvrage immortel, qu'on ne ſauroit trop conſulter. Vous y trouverez toujours l'exemple joint au précepte : mon admiration pour ce chef d'œuvre m'auroit ſans doute déterminé à ne vous rappeller ici que les leçons qu'on y trouve, ſi je n'avois craint que dans ma bouche elles ne perdiſſent de leur force. J'ai cru que mon goût pour les belles Lettres, ſoutênu du vif intérêt que je prends à vos ſuccès, me tiendroit lieu de talent ; j'ai donc oſé parler d'après moi ; ſi mes avis ſont bons, vous les ſuivrez ſans doute, & j'aurai le plaiſir flatteur de vous avoir ſervi de guide dans la carrière où vous entrez, ſi, comme il n'eſt que trop à craindre, on trouve mes critiques outrées ou fauſſes, je me flatte que vous voudrez bien les oublier : mes intentions ſont trop bonnes, mon motif eſt trop pur, j'en ſuis certain, pour ne pas faire diſparoître à vos yeux, toutes les fautes qui me ſont échappées.





COMPLIMENT

FAIT AU NOM DE L'ACADÉMIE

A. Mr. DE BRIENNE,

LORS DE SON INSTALLATION

EN L'ARCHEVÊCHÉ DE TOULOUSE,

Par Mr. l'Abbé Forest, Maître des Jeux Floraux, & l'un des quarante de cette Académie.

Mr.

C'est aux Gens de Lettres qu'il appartient de mettre le dernier ſceau à la célébrité des grands Hommes : l'Académie des Jeux Floraux vient enfin applaudir avec toute la France, au choix que le plus juſte des Monarques a fait de vous, pour remplir une des principales Métropoles de ſon Royaume.

Les ſervices ſignalés que vos ancètres ont rendus à l'État, leur fidélité, leur zèle, leur intelligence dans les négociations les plus importantes, ſont glorieuſement conſignés dans les faſtes de la Nation. Les bons citoyens honorent avec reconnoiſſance la mémoire de tous les *Loménies* qui ont illuſtré le Miniſtère & l'Épiſcopat; & la Patrie verſeroit encore des larmes ſur le digne héritier de leur nom moiſſonné au printemps de ſes jours en combattant pour elle, ſi le dernier rejetton de cette tige ne s'étoit déja montré comme un de ſes plus vaillans défenſeurs: les peuples de cette Province pouvoient-ils donc, M[r]., ne pas faire éclatter la plus vive allégreſſe à votre élèvation.

Pour nous, ce qui doit principalement captiver nos hommages, c'eſt de voir ces hommes d'État, auſquels vous appartenez, joindre les talens littéraires aux talens politiques; c'eſt de voir au milieu d'eux un génie vaſte infatigable, un courtiſan philoſophe qui, toujours au deſſus des préjugés & des diſgraces, ſe livrant ſans réſerve aux charmes de la Poëſie & de l'Étude, a laiſſé à la République des Lettres des monumens précieux de ſon érudition & de ſon goût.

C'eſt de vous voir vous-même, M[r]., marcher à grands pas dès votre jeuneſſe ſur les traces de ces hommes rares, & devenir auſſi recommandable par votre éminente ſageſſe, que par cette étendue & cette variété de connoiſſances qui ont étonné la premiere École du monde chrétien.

Rome,

Rome ; le centre de la Religion comme de la Politique, Rome fut bientôt le théatre & peut-être le témoin jaloux de vos succès prématurés dans l'art de connoître les hommes & de manier les esprits.

A peine initié dans l'Épiscopat, le Clergé de France s'empressa de vous choisir pour être son organe, & dans quelle circonstance.....? Le courage, le zèle vraiment patriotiques, & tous les genres d'éloquence que vous déployâtes alors pour concilier le Sacerdoce avec l'Empire, en décélant la vigueur & la facilité de votre génie, ont fixé à jamais l'époque de votre gloire & de nos espérances.

Oui, Mr., vous avez acquis des droits immortels sur l'estime & la vénération publiques.

Dans un temps où les impies semblent avoir conjuré la perte de la Religion & des bonnes mœurs, où la plupart des beaux génies du siècle paroissent être à la tête de la conjuration, l'Église de Toulouse aura pour chef un athlète puissant, exercé au combat, & capable de triompher de leurs projets insensés....

Heureux les peuples confiés à votre sollicitude pastorale ! ils sont assurés de marcher toujours loin des ténèbres dans les voies de la justice & de la paix : plus heureux encore ces hommes d'élite, à qui il sera permis de jouir de la beauté de votre ame toute entière, de cette égalité d'humeur, de cette candeur, de cette franchise

qui caractérisent un cœur sensible & bienfaisant.

Qu'il seroit glorieux pour l'Académie de vous voir travailler de concert avec elle à vaincre un préjugé barbare si souvent combattu, qui semble encore reprocher comme un crime aux Ministres des Autels de cueillir des fleurs dans les champs de la belle Littérature, comme si une raison plus éclairée par la culture des Lettres ne rehaussoit pas la sainteté du Sacerdoce.

Un principe si favorable aux progrès de l'esprit humain n'avoit point échappé à votre illustre prédécesseur; il en faisoit sentir l'importance & la vérité, autant par ses discours, que par ses exemples; il ne dédaigna point de repousser avec nous les entreprises du mauvais goût & de l'ignorance; les noms sont changés, les sentimens sont les mêmes; la tendre amitié qui vous unit est le présage le plus flatteur pour cette Académie.



HISTOIRE



HISTOIRE DE L'ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX.

SECONDE PARTIE.

LA seconde Partie de cette Histoire comprendra tout l'intervalle qu'il y a depuis 1356 jusqu'en 1694, ce qui renferme trois cens quatre-vingts-dix-huit années. Pour éviter la confusion, on divisera ce long espace de temps en quatre termes, qui composeront autant de Chapitres.

Le premier comprendra tout ce qui reste du quatorzième siècle depuis 1356, où finit la première Partie de cette Histoire ; le second comprendra tout le quinzième siècle ; le troisième, tout le seizième ; & le quatrième, le dix-septième, à l'exception de six années,

c'est-à-dire, jusqu'en 1694, qui est l'année de l'érection des Jeux Floraux en Académie de Belles-Lettres, par Louis XIV.

CHAPITRE PREMIER.

CE qui reste à examiner du quatorzième siècle depuis 1356, où finit le vieux Registre, comprend quarante-quatre années. On sera sans doute surpris d'apprendre que ce demi-siècle ne fournit ni Registres, ni Mémoires d'aucune espèce, qui puissent nous instruire de ce qui se passa pendant tout ce temps-là dans le savant Consistoire.

La principale cause de ce silence vient apparemment de ce qu'on délibéra à Toulouse, en 1356, de détruire les Fauxbourgs, à cause de la guerre des Anglais. La Maison des Mainteneurs, qui étoit dans un des Fauxbourgs, fut comprise dans cette destruction. Cet évènement mit sans doute dans de grands embarras le Collège de la gaie Science, & fut cause que pendant quelque temps on ne tint pas de Registre.

M. de Laloubère avance comme une chose vraisemblable, *que les Capitouls reçurent alors les sept Trobadors dans l'Hôtel de Ville, pour les dédommager de leur Maison & de leur Verger, ou jusqu'à ce qu'ils pussent les en dédommager.*

La vraisemblance ne suffit pas pour croire un pareil fait, sans aucune preuve. En attendant les éclaircissemens que le quinzième siècle nous

donnera ſur cet article, on doit regarder comme certain, que le Corps des Seigneurs Mainteneurs du gai Savoir ne fut pas reçu dans l'Hôtel de Ville d'abord après la deſtruction de ſon *Palais*, du moins de la manière dont M. de Laloubère l'entend.

On pourroit dire, comme une choſe vraiſemblable, que les Capitouls prêterent le Conſiſtoire aux Seigneurs Mainteneurs, après la deſtruction de leur Maiſon, pour la célébration de la Fête du commencement de Mai, & la diſtribution des Prix.

M. de Laloubère, qui n'a trouvé aucun ſecours pour nous apprendre quelque choſe du Collège de la gaie Science après la deſtruction de ſon Verger, a hazardé des conjectures. *Il y a apparence*, dit-il à la page 109, *que les Aſſemblées ordinaires des Jeux Floraux ne furent pas abolies, dès que les Jeux furent reçus dans l'Hôtel de Ville.*

Il ne donne pas ici comme une vraiſemblance l'introduction du Corps dont il parle dans l'Hôtel de Ville, il l'avance comme une choſe certaine : cependant il eſt indubitable que ce Corps n'a été reçu dans l'Hôtel de Ville pour y tenir des Aſſemblées ordinaires, qu'après ſon érection en Académie de Belles-Lettres.

Je crois, comme M. de Laloubère, que ces Aſſemblées ne furent pas abolies après la deſtruction du Verger; mais il n'eſt pas poſſible de fixer le lieu où elles ſe tinrent depuis ce temps-là. Les ſavans Mainteneurs étoient trop affectionnés à répandre par-tout leurs Loix d'Amors, pour qu'on puiſſe penſer que la perte de leur Verger éteignit toute leur ar-

deur à les promulguer & à les faire obſerver.

Il faut croire qu'ils choiſirent un local convenable pour tenir leurs Séances Académiques ; & que de même que dans leur Verger, ils y goûterent le plaiſir de cultiver la gaie Science. Ils s'aſſemblèrent apparemment, ou chez quelqu'un des francs & libéraux Seigneurs Patrons de la Fête dont on a parlé dans la première Partie de cette Hiſtoire, peut-être chez le Chancelier Molinier, ou bien chez un des ſept Mainteneurs.

On continua de célébrer la Fête du commencement de Mai, & on diſtribua comme à l'ordinaire les trois Fleurs. Ces faits doivent être tenus pour certains, ils ſont même juſtifiés par un vieux Regiſtre dont je parlerai dans la ſuite. Il y a lieu de croire que la célébration de cette Fête, & la diſtribution de ces Fleurs d'or & d'argent, ſe firent dans l'Hôtel de Ville après la deſtruction du Palais des Mainteneurs ; cela paroît vraiſemblable, & le ſiècle prochain en fournira quelque preuve ; mais ce n'eſt pas à dire que le Collège de la gaie Science fût alors reçu dans l'Hôtel de Ville pour tenir des Aſſemblées particulières.

On ſait que les Capitouls ne peuvent établir, pendant l'année de leur exercice, aucune nouveauté conſidérable dans l'Hôtel de Ville, ſans une Délibération priſe en Conſeil général ; & il n'eſt juſtifié par aucun endroit que pendant le quatorzième ſiècle il ait été délibéré de recevoir le Collège de Rhétorique dans l'Hôtel de Ville, pour y tenir des Aſſemblées particulières & y cultiver la gaie Science,

ni même pour y célébrer la Fête de la Violette, & y faire la distribution des Fleurs.

On a vu dans la première Partie de cette Histoire, qu'en 1324, lorsque la Ville se chargea de faire la dépense de la Violette d'or, cela ne fut exécuté qu'après que les Capitouls eurent assemblé le Conseil, & qu'il eut été pris une Délibération pour cela.

Il est certain qu'il n'a jamais été pris de Délibération dans le Conseil de Ville pour recevoir le Collège de la gaie Science dans la Maison commune; Catel n'en a pas parlé, & Lafaille n'en dit pas un mot, lui qui n'a rien négligé, pas même les faussetés, pour donner aux Capitouls plus de part qu'ils n'en ont eu à l'établissement des Jeux Floraux.

Je me sers de ce nom pour me conformer à l'erreur de Lafaille, qui l'emploie toujours, & très-mal à propos, dans tout ce qui se rapporte au quatorzième siècle. M. de Laloubère a aussi donné dans cette erreur, sans faire attention, lorsqu'il a examiné l'ancien Registre, que le nom de Jeux Floraux ne s'y trouve employé dans aucun endroit. Voyant que ce nom étoit celui sous lequel le savant Consistoire étoit généralement connu, j'ai cru qu'il convenoit de donner à cet Ouvrage le titre d'*Histoire de l'Académie des Jeux Floraux*, me réservant de faire connoître dans le Corps de l'Ouvrage les divers noms qu'elle a portés, & le temps auquel ces noms ont commencé de s'introduire.

On a vu dans l'ancien Registre qui finit en 1356, que jusques alors ce Corps Académique n'a porté d'autres noms que ceux-ci: *L'excellemment gaie Compagnie des sept Trobadors*

ou Poètes de Toulouſe, *les ſept ſavans & ingénieux Seigneurs*, *le Collège de Rhétorique ou de la gaie Science*, *le gai Conſiſtoire*; & enfin, *les ſept ſavans & diſcrets Seigneurs Mainteneurs du gai Savoir*, ou *Mainteneurs d'Amors*. Ce nom de *Mainteneurs* a prévalu dans l'uſage, & il ſubſiſte encore; on l'emploie même ſeul, & ſans ajouter *du gai Savoir*, quoique dans l'origine ces termes ne duſſent pas être ſéparés.

Cette Compagnie Littéraire a continué de ſe donner indifféremment tous ces noms depuis 1356 juſqu'en 1694, dans laquelle année elle fut érigée en Académie de Belles-Lettres par Louis XIV. Depuis ce temps-là ſeulement elle a pris le nom *d'Académie*, on l'a uni avec celui *de Jeux Floraux*, qu'elle portoit depuis le commencement du quinzième ſiècle, & on en a compoſé celui *d'Académie des Jeux Floraux*.

Il ne faut pas oublier d'obſerver que le mot *Amors* eſt toujours employé dans l'ancien Regiſtre pour celui de Poéſie. Cette Dame, *ENTITULADA AMORS*, placée au milieu du nouveau Sceau des ſept Trobadors, étoit la Poéſie perſonnifiée, ſuivant l'uſage des Poètes, qui perſonnifient toutes choſes; c'étoit un Perſonnage allégorique qui repréſentoit la Poéſie.

Quand le mot *Amors* eſt employé pour celui de Poéſie, il eſt écrit avec une *s*; & quand il eſt employé dans ſa ſignification ordinaire, il eſt écrit ſans *s*.

Si M. l'Abbé Maſſieu avoit pu conſulter notre ancien Regiſtre lorſqu'il travailloit à ſon excellente Hiſtoire de la Poéſie Françaiſe, ce

mot *Amors* ne l'auroit point ſcandaliſé. Voici comment il s'explique à la page 220.

Il y a, dit-il, *dans la longue liſte des Ouvrages de Froiſſart un mot qui fait voir la ſimplicité de ce temps-là; c'eſt l'endroit où il eſt dit que cet ancien Poète entreprit un grand nombre de Pièces de Vers, A L'AIDE DE DIEU ET D'AMOURS, comme s'il étoit permis*, ajoute-t-il, *d'intéreſſer l'Etre ſouverain à des bagatelles de cette nature, & qu'on pût, ſans une profanation ſacrilège, mettre le Dieu véritable à côté d'une Divinité fabuleuſe.*

Si M. l'Abbé Maſſieu avoit ſu que ce mot *Amors* ſignifioit la Poéſie, & non le Dieu d'Amour, il n'auroit pas accuſé Froiſſart, qui étoit Prêtre & Chanoine de Canai, d'être tombé dans une profanation ſacrilège, en uniſſant Cupidon au vrai Dieu. Il auroit vu alors que par ces mots, *à l'aide de Dieu & d'Amors*, il falloit entendre que Froiſſart avoit compoſé un grand nombre d'Ouvrages en Vers, avec l'aide de Dieu & le ſecours de la Poéſie; & peut-être, ſi je pouvois vérifier le texte, il ſe trouveroit que cela ſignifieroit ſeulement, avec l'aide du Dieu de la Poéſie, ce que Froiſſart pouvoit dire aſſurément, ſans tomber *dans une profanation ſacrilège.*

On voit ici combien il importe, en rapportant des faits hiſtoriques & anciens, de connoître le véritable ſens des vieux termes, pour ne pas donner dans des mépriſes choquantes.

M. l'Abbé Maſſieu en citant Froiſſart, ou plutôt Paſquier, d'où il a tiré ce texte, a dit, *à l'aide de Dieu & d'Amours*, ſans ſavoir qu'il

y avoit une grande différence entre la signification du mot *d'Amour*, & celui *d'Amors*; je dis *Amors*, parce qu'il y avoit apparemment dans Froissart *Amors*, & non pas Amours. Notre ancien Registre fournit une infinité d'exemples du mot *Amors*, employé pour celui de *Poésie*. Lorsque les Mainteneurs publièrent leur Traité de la Poésie, ils lui donnèrent le titre de *Legs d'Amors*, qui signifie *Loix de la Poésie*.

J'ai cru que cette digression n'étoit pas étrangère à mon sujet, & qu'elle étoit nécessaire pour laver Froissart d'une accusation qu'il n'a pas méritée. M. l'Abbé Massieu ne l'auroit pas formée, s'il avoit pu consulter notre ancien Registre : car peut-être seroit-il difficile de connoître parfaitement ailleurs le sens que les Poètes donnoient anciennement au mot *Amors*. Ces mots *à l'aide de Dieu & d'Amours*, au pluriel, suivant les termes de la citation de M. l'Abbé Massieu, devoient lui faire penser que Froissart ne se seroit pas énoncé ainsi, s'il avoit voulu parler de la Divinité fabuleuse qu'on nomme Amour ou Cupidon, & auroit dû écarter l'accusation dont il s'agit.

Il ne faut pas oublier de dire que cet ancien Corps Littéraire a depuis long-temps attiré l'attention de tous les Ecrivains qui ont parlé de la Poésie & de ses progrès en France; j'ai examiné plusieurs de ces Auteurs, & j'ai reconnu qu'ils manquent souvent d'exactitude. Tous sans exception donnent au savant Consistoire le nom d'Académie des Jeux Floraux, comme ayant porté ce nom dans le quatorzième siècle, ce qui est entièrement faux.

Il

Il est nécessaire d'observer, comme un fait historique, que je suis le premier qui ai remarqué cette erreur, & que cette découverte est très-importante pour l'éclaircissement de plusieurs points de l'Histoire de l'Académie des Jeux Floraux.

Il seroit inutile de nommer les Auteurs qui ont donné dans cette méprise, & dans plusieurs autres, en parlant de cette Compagnie. Pour les réfuter tous ensemble, & en peu de mots, il me suffit d'observer qu'on peut regarder comme faux ou altéré tout ce qu'ils ont avancé qui ne se trouve pas conforme à ce que je rapporte : on reconnoîtra la vérité de cette proposition, dès qu'on prendra la peine de l'examiner.

J'ai cru devoir distinguer M. l'Abbé Massieu, & donner une attention particulière à ce qu'il raconte de la fondation des Jeux Floraux, dans son excellente Histoire de la Poésie Françaife. Il s'explique en ces termes à la page 214.

Aussi-tôt, dit-il, *que notre Poésie vint à décliner, il arriva une chose qui devoit dans la suite contribuer beaucoup à la rétablir. Ce fut l'institution des Jeux Floraux de Toulouse, par une Dame de beaucoup d'esprit & de mérite, nommée Clémence Isaure, & sortie de l'illustre Maison des Comtes de Toulouse.*

Tous ces faits sont très-certains ; mais ce savant Académicien place cette institution sous le règne du Roi Jean, qui finit en 1364, & on verra qu'elle ne fut faite qu'environ quarante années après, dans le commencement du quinzième siècle, sous le règne de Charles VI.

M. l'Abbé Massieu ne connoissoit le Corps

Littéraire de Toulouſe, que ſous le nom d'Académie des Jeux Floraux ; il ſavoit que Clémence Iſaure avoit fondé ces Jeux, & qu'on diſtribuoit des Prix ſous le règne du Roi Jean ; cela lui a ſuffi pour placer ſous ce règne l'inſtitution des Jeux Floraux ; il vouloit dire *que cette inſtitution avoit beaucoup contribué à rétablir la Poéſie, qui déclinoit alors* ; il ignoroit d'ailleurs qu'on eût formé à Toulouſe, dans le ſiècle paſſé, des doutes ſur la vérité de cet établiſſement fait par Dame Clémence.

Dans cet état, M. l'Abbé Maſſieu n'a pas cherché à fixer exactement le temps de cette fondation, cela étoit trop étranger à ſon ſujet pour qu'il dût s'en occuper : ainſi je penſe que ce qu'il a dit là-deſſus en paſſant, & ſans preuve, ne peut être d'aucune conſéquence. Je n'en aurois pas parlé, ſi je ne me croyois obligé de donner quelque éclairciſſement à tout ce qui regarde cette matière, & qui ne ſe trouve pas conforme à la vérité la plus exacte. J'ai cru d'ailleurs devoir dire un mot là-deſſus, parce que cela ſe trouve dans le quatorzième ſiècle, & dans l'Ouvrage d'un ſavant Académicien, dont le nom & l'autorité pourroient impoſer.

Cet Auteur diſtingué rapporte à la page 22 de l'Hiſtoire dont je parle, que ſur la fin du règne de Charles VI, c'eſt-à-dire peu d'années avant 1380, *un Prieur de Sainte Geneviève de Paris compoſa un petit Traité qui avoit pour titre : L'ART DE DICTIER BALADES ET ROUNDELS*. Il ajoute *que cet Art Poétique eſt le premier qui ſe ſoit fait en France.*

Si cet exact Académicien, lorſqu'il s'expliquoit ainſi, avoit eu connoiſſance des Loix de

la Poésie que publièrent en 1356 les Mainteneurs de ces Loix, il auroit vu que l'Art Poétique du Prieur de Sainte Geneviève n'étoit pas le premier qui se fût fait en France, & que le Collège de la gaie Science avoit publié son Art Poétique plus de vingt années avant que ce Prieur composât le sien. Je puis ajouter qu'on travailloit au Traité des *Loix d'Amors* trente années avant sa publication, comme on l'a justifié dans la première Partie.

Le petit Traité de ce Prieur ne fut jamais publié, M. l'Abbé Massieu savoit seulement qu'il l'avoit composé, il n'en connoissoit que le titre. S'il avoit pu examiner *les Loix d'Amors*, cet Art Poétique, qui est très-étendu, lui auroit été extrêmement utile; il y auroit trouvé de grandes ressources pour son Histoire de la Poésie, les règles de la versification y sont très-bien expliquées; parmi plusieurs choses qui sont dans le nombre des fautes, on y trouve les *hiatus*, genre de faute dont les Poètes ne se sont apperçus que long-temps après.

J'ai dit, comme une chose qui me paroissoit indubitable, que le Collège de la gaie Science, après la destruction de son Palais, continua ses exercices poétiques, & célébra la Fête de la Violette pendant le reste du quatorzième siècle; cela se trouve confirmé par un fait historique très-curieux, que Caseneuve rapporte dans son Traité de l'origine des Jeux Floraux, page 81 & suivantes : voici comment il s'explique.

L'établissement des Loix d'Amors, *ou de la Poésie, leur publication, & leur exacte observation, ayant cimenté la gloire des Jeux*

Floraux, la Renommée en publia si hautement les merveilles, qu'il n'y eut presque point de lieu en France où ils ne fussent connus & admirés. L'Espagne même, dont la vanité ne lui permet pas d'estimer que ce qu'on fait chez elle, en fut d'abord ravie, & crut qu'il ne seroit pas honteux à ses Rois d'imiter la magnificence d'une Ville étrangère.

Hieronimo Zurita, en ses Indices d'Aragon, écrit sur la foi de Henri de Villena, Auteur autant illustre par l'excellence de son savoir, que par l'honneur qu'il avoit d'être proche parent du Roi d'Aragon & de Castille, qu'en l'an 1388 Jean, Roi d'Aragon, envoya au Roi de France, qui étoit Charles sixième, des Ambassadeurs extraordinaires, comme s'il eût été question de l'affaire la plus importante de son Royaume, pour obtenir la permission de faire venir à sa Cour des Poètes des Jeux Floraux de Toulouse, afin d'y établir des Jeux semblables aux leurs, avec promesse de leur départir des prix & des récompenses également dignes de leur mérite & de la magnificence royale. Voici, dit Caseneuve, les paroles de Zurita.

Adeoque more & instituto id usurpatum, ut Henricus Villena, non minùs multiplici & reconditâ litteraturâ, quàm antiquissimâ, Regum Aragoniæ & Comitum Barcinonensium stirpe, & Henrico Castiliæ Rege, avo materno, clarus, referat, haud secus ac de suis rebus maximis, Regem Legatos ad Francorum Regem, solemni publicaque Legatione misisse, ut Vernaculæ Linguæ celebres Poetæ in Hispaniam ex Narbonensis Provinciæ Scholis tra-

ducerentur, & Studia Poetices quam Gayam Scientiam vocabant, instituerentur. His verò quorum ingenium in eo artificio elucere videbitur, magna prœmia, industriæ & honoris insignia, monimentaque laudis, esse constituta.

Zurita rapporte la même chose en Espagnol dans ses Annales d'Aragon. Il s'explique en ces termes : *Para major declarataion d'esto bastara lo que affirma aquel famoso Cavallero d'estos mismos tiempos Don Enrique de Villena, que para fundar en su Reyno una gran Escuella de aquella Gaya Scientia, a semeiança de los Provençales, y para traer los mas excellentes Maestros que avia della, se embio por el Rey una muy solemne Embassada en Francià.*

Après que Caseneuve a rapporté ces passages de Zurita en Latin & en Espagnol, il ajoute :

Mais parce que peut-être quelqu'un pourroit révoquer en doute que les lieux de Zurita soient entendus de nos Jeux Floraux, parce qu'il n'y est pas nommément parlé de Toulouse, je responds par advance que la Poésie n'a jamais été appellée GAIE SCIENCE ailleurs qu'à Toulouse ; & que n'y ayant eu en ce temps-là ni depuis, en toute la Province de Narbonne, qui est le Languedoc, autre Ecole publique de Poésie que les Jeux Floraux de Toulouse, il seroit ridicule de vouloir entendre ce passage de quelqu'autre Ville de la Province, étant d'ailleurs vrai que nos Jeux étoient proprement une Ecole, puisqu'on y faisoit des Bacheliers & des Docteurs, & que les Registres des Délibérations tenues par les Mainteneurs des Jeux, depuis

l'an 1515, *portoient ce titre* : Regiſtre des Délibérations faites au Collège intitulé de la Science de Rhétorique, autrement de la gaie Science.

M. de Laloubère, dans ſon Traité des Jeux Floraux, parle de cette Ambaſſade du Roi d'Eſpagne; il rapporte le paſſage latin de Zurita, & il dit *que ce paſſage eſt tiré de l'Indice Rerum ab Aragoniæ Regibus geſtdrum anno* 1388, *page* 303. Il paroît, par l'exactitude de cette citation, que M. de Laloubère a voulu la vérifier dans l'Hiſtoire d'Aragon de Zurita, & qu'il ne s'en eſt pas tenu à Caſeneuve, qui a cité, dit-il, le premier les deux endroits de cet Hiſtorien.

Il eſt certain que cette Ambaſſade ſolemnelle fut envoyée en France pour obtenir du Roi qu'il permît à quelques Poètes célèbres de l'Ecole de Toulouſe, de ſe tranſporter en Eſpagne. Le Roi d'Aragon vouloit que *ces excellens Maîtres* allaſſent inſtituer dans ſon Royaume un Collège pour l'étude de la Poéſie, qu'ils appelloient *la gaie Science.*

On a vu dans la première Partie de cette Hiſtoire, que les Seigneurs Mainteneurs du gai Savoir ſe donnèrent tous les ſoins poſſibles pour que leur Traité des Loix d'*Amors* fût répandu de toutes parts : Ils comprirent tous les Etats dans l'adreſſe des Lettres de publication de ces Loix; les Rois & les Princes y ſont nommés à la tête. Cet Art Poétique fut envoyé dans toutes les Villes conſidérables de ces Provinces pour le publier. Les Seigneurs Mainteneurs en firent ſans doute remettre un exemplaire au Roi d'Aragon, qu'on ſavoit être grand amateur du gai Savoir.

On n'en peut pas douter, puisqu'il regardoit l'établissement d'une Ecole de la gaie Science en Espagne, comme une affaire des plus importantes de son Royaume, *secus ac de suis rebus maximis*, dit Zurita, ou plutôt *Henri de Villena*, ce Prince, *multiplici & recondità Litteraturâ*, qui étoit proche parent du Roi d'Aragon.

L'Art Poétique publié en 1356 par le Collège de Rhétorique, étoit certainement alors le premier qui eût paru en France; je pourrois dire en Europe. Ce fut sans doute ce qui inspira au Roi d'Aragon la pensée de la célèbre Ambassade qu'il envoya en France, & le glorieux dessein de fonder dans ses Etats un Collège de la gaie Science, à l'imitation de celui de Toulouse.

Plusieurs choses contribuoient alors à faire penser & agir d'une manière très-différente de celle d'aujourdhui, sur ce qui regardoit les Favoris des Muses. M. l'Abbé Massieu, dans son Histoire de la Poésie, page 220, rapporte divers faits particuliers, qui font voir que dans le quatorzième siècle *le talent de la Poésie menoit aux dignités & à la fortune*, & *que les Poètes étoient en grande considération. Pierre d'Ailly, de Chancelier de l'Université de Paris, devint Evêque de Cambrai & Cardinal, quoique ses Ouvrages en vers ne s'élevassent point au-dessus de la médiocrité.*

Raoul de Presles, son contemporain, se vit comblé d'honneurs, & ne fut qu'un Poète médiocre; il fut Conseiller au Parlement de Paris, puis Maître des Requêtes. S'étant fait ensuite Ecclésiastique, il fut choisi pour diriger

la conscience de Charles V. Entre ses différens titres, il prenoit ceux de Confesseur & Poète du Roi.

Je puis ajouter que l'Epitaphe de Pierre Dumoulin, Archevêque de Toulouse, qui est à Saint Etienne, devant le Maître-Autel du Chœur, met entre ses différens titres celui de POETARUM MONARCHA.

Cela fait voir qu'en ce temps-là on regardoit la qualité de Poète comme un titre honorable; c'étoit une illustration. Mais il est certain que ce qui fut utile à Raoul de Presles pour obtenir la place de Confesseur du Roi, seroit peut-être aujourdhui un obstacle pour y parvenir: les idées qu'on se forme des choses, varient en France comme les modes, & avec aussi peu de raison.

M. de Laloubère dit à la page 109 de son Traité, *qu'il y a apparence que les Assemblées ordinaires des Jeux Floraux ne furent pas abolies dès que les Jeux furent reçus dans l'Hôtel de Ville*; c'est-à-dire, d'abord après la destruction de leur Palais, *puisque l'Ecole de la gaie Science avoit tant de réputation en 1388, que Jean, Roi d'Aragon, fut engagé par-là à demander des Poètes de Toulouse, pour aller établir dans ses Etats des Ecoles de la gaie Science.*

Je crois que cette célèbre Ambassade ne laisse aucun doute sur cet article, quoique, comme je l'ai dit, il ne soit pas possible de fixer le lieu où le Collège du gai Savoir tenoit alors ses Assemblées particulières.

Dans tout ce que Caseneuve & M. de Laloubère ont dit de cette Ambassade d'Espagne, ils

Ils se sont servis des noms *de Jeux Floraux & de Jeux*, comme si ces noms eussent été alors en usage. Ils devoient faire attention que ces dénominations ne sont pas employées dans les deux passages de Zurita ; il ne les avoit pas sans doute trouvées dans ce qu'avoit affirmé là-dessus *Don Enrique de Villena*, sur la foi duquel Zurita a parlé de cette Ambassade. Ce savant Prince ne s'étoit servi que des mots *d'Ecole & de gaie Science*, qui sont dans ces deux passages, & qu'il avoit vus *dans le Traité des Loix d'Amors.* S'il y avoit trouvé les noms de Jeux & de Jeux Floraux, il les auroit sans doute employés préférablement à tous autres, comme on a fait dès qu'ils ont été introduits ; ce qu'on auroit dû éviter, pour ne pas induire en erreur, rélativement à un temps auquel ils n'étoient pas encore connus.

Il ne faut pas être surpris que dans toutes les occasions qui se présentent j'attaque l'usage abusif qu'on a fait des noms de Jeux Floraux & de Jeux, en racontant des faits arrivés dans le quatorzième siècle : on verra dans la suite de cette Histoire qu'il étoit très-important de détruire une erreur dans laquelle sont tombés, sans en connoître la conséquence, tous les Auteurs qui ont parlé sur cette matière.

C'est tout ce que je puis dire, sans sortir du quatorzième siècle, de la Compagnie des savans & discrets Seigneurs Mainteneurs de la gaie Science.

CHAPITRE SECOND.

CE Chapitre contiendra tout ce que fournit le quinzième siècle sur les Jeux Floraux de Toulouse. Je me sers du nom de Jeux Floraux aussi-tôt que cela est possible, sans faire un anachronisme; j'ai souvent répété que cette faute a été faite par tous les Auteurs, sans exception, qui ont parlé sur cette matière: on verra que ce n'est pas sans raison que je me suis attaché à détruire cette erreur.

Il est certain que le nom de Jeux Floraux n'est connu que depuis le commencement du quinzième siècle; nous le devons à la Dame Clémence d'Isaure, comme je le justifierai; mais il étoit important d'empêcher qu'on pût combattre cette vérité, en objectant que cette dénomination étoit connue & en usage avant le quinzième siècle: c'est ce qui m'a obligé à relever cette méprise dans toutes les occasions qui se sont présentées.

Le nom de Jeux Floraux a été employé pour la première fois dans le Testament de Clémence Isaure. L'Epitaphe de cette illustre Dame, qui est un précis de son Testament, fournit la preuve de ce fait. Après avoir énoncé dans sa disposition divers immeubles, dont quelques-uns sont nommés dans son Epitaphe, cette généreuse Testatrice lègue tous ces biens aux Capitouls & aux Citoyens de Toulouse, à cette condition: qu'on célèbrera tous les ans DES JEUX FLORAUX dans la Maison de Ville, qu'elle avoit fait bâtir

à ses dépens, *hâc lege ut quot annis LUDOS FLORALES in Ædem publicam, quam ipsa sua impensa extruxit, cælebrent.*

Je crois avoir démontré que le nom de *Jeux Floraux*, & celui de *Jeux* employé seul, n'étoient pas des noms connus dans le quatorzième siècle, & qu'ils n'ont commencé de s'introduire que dans les premières années du quinzième. J'ai dit qu'on les doit à Clémence Isaure; je viens d'en donner une preuve, & j'en donnerai plusieurs autres.

Pour remplir cet engagement, je dois observer que le savant Consistoire avoit plusieurs noms qu'il portoit depuis long-temps; je les ai énoncés en plus d'un endroit. Le Collège de la gaie Science étoit sans doute attaché à ces anciens noms, sous lesquels il étoit généralement connu, & qu'il prit dans la Lettre de convocation des Poètes, & dans celle qui étoit à la tête de leur Art Poétique, lorsqu'il fut publié *en diverses Régions & Villes notables.*

Au commencement du quinzième siècle les Mainteneurs étoient depuis long-temps en possession de tous ces noms; cependant dans ce même temps on y joignit celui de JEUX FLORAUX, qui leur étoit entièrement étranger, & qui n'avoit aucun rapport avec ces antiques & respectables dénominations. Une pareille singularité n'a pu arriver dans le discret Consistoire, sans avoir été causée par quelque évènement nouveau & considérable : je crois pouvoir ajouter, comme une chose évidente, que cet évènement nouveau & considérable ne peut être que la fondation des Jeux Floraux, par l'illustre Dame Clémence d'Isaure.

On ne peut douter que l'origine du nom de Jeux Floraux ne se rapporte à cette fondation ; cet établissement & ce nom sont deux choses tellement liées ensemble, que l'une ne sauroit subsister sans l'autre. Clémence s'explique très-clairement ; elle ne dit pas qu'on célèbrera la Fête de la Violette, qui étoit alors établie ; elle dit, *qu'on célèbrera des Jeux Floraux*. On voit par-là que dans le même temps qu'elle légua à la Ville les revenus nécessaires pour la célébration de cette Fête, elle voulut lui donner un nom tout nouveau & qui lui appartînt en propre. Celui de *Jeux Floraux* n'a été connu à Toulouse, que lorsqu'il y a eu une fondation qui a porté ce nom ; il faut donc que cette fondation & ce nom soient du même temps. L'Epitaphe d'Isaure nous apprend qu'elle légua des biens considérables aux Toulousains à cette condition : *hac lege ut quot annis Ludos Florales in Ædem publicam cælebrent*. Clémence Isaure a ordonné qu'on célébrât tous les ans des Jeux Floraux dans l'Hôtel de Ville, & il n'y avoit pas à Toulouse des Jeux Floraux avant son institution : on ne peut se dispenser de conclure de-là que Clémence est la véritable Institutrice des Jeux Floraux, quoiqu'elle ne soit pas la Fondatrice de l'ancien Corps des sept Trobadors ou Poètes de Toulouse.

L'exemple des Anciens autorisoit Isaure à donner le nom de *Jeux* à une Fête qui en avoit tous les caractères, puisqu'on y livroit des combats, & qu'on distribuoit des prix aux vainqueurs.

Les Joûtes de l'esprit ayant été introduites long-temps après celles du corps ; on emprunta

des Jeux Olympiques, & de ceux du Cirque; les expressions dont eut besoin pour s'énoncer dans les Jeux Poétiques. Isaure joignit au nom de *Jeux*, celui de *Floraux* ; plusieurs raisons l'y engagèrent. Elle aimoit passionnément les fleurs, *flores adamasse Clementia videtur*, dit l'illustre Papire-Masson, son éloquent Panégyriste. Elle a marqué son goût par ses dernières volontés, en ordonnant qu'on répandît des roses sur son Tombeau, *rosas ad Monumentum ejus deferant*, suivant les termes de son Testament, rapportés dans son Epitaphe, ce qui a été long-temps exécuté & s'exécute encore dans une autre forme, comme on le verra ci-après.

Le temps de cette solemnité a constamment été fixé aux premiers jours du mois de Mai, qui est la saison des fleurs. Les Prix qu'on a distribués ont toujours été des Fleurs d'Or ou d'Argent. Clémence se conforma à cet usage, en se chargeant d'en faire le fonds.

Cet assemblage de particularités, toutes relatives aux fleurs, engagèrent Clémence à nommer FLORAUX les Jeux dont elle étoit l'Institutrice; mais cette dénomination n'a certainement commencé d'être en usage que dans les premières années du quinzième siècle. C'est ce qui donna lieu d'appeller *Compagnie des Jeux Floraux* le Corps des sept savans & ingénieux Trobadors ou Poètes de Toulouse, que Clémence chargea de la célébration de ses Jeux; & par une erreur manifeste, tous ceux qui depuis ce temps-là ont parlé de cette Compagnie Littéraire, lui ont donné, en confondant les temps, le nom de *Jeux Floraux*,

comme l'ayant porté depuis ſon origine.

Ces éclairciſſemens, ignorés juſqu'à ce jour, m'ont paru néceſſaires pour faire connoître les raiſons qui juſtifient que le titre de Fondatrice des Jeux Floraux eſt légitimément dû à l'illuſtre Dame Clémence d'Iſaure.

Le temps de cette fondation a été fixé, par l'Hiſtorien du Languedoc, au commencement du quinzième ſiècle, & je ferai voir que cette fixation eſt exacte.

Pour ſe conformer à la volonté de Clémence, & ſe ſervir des termes de ſon Teſtament, qui ſont dans l'Epitaphe, au lieu de dire la célébration de la Fête de la Violette, on a dit, la célébration des Jeux Floraux; & ce nom a tellement prévalu, que depuis long-temps on ne connoît preſque plus le Collège de la gaie Science, que ſous le nom de *la Compagnie des Jeux Floraux*. C'eſt ſans doute ce qui a induit en erreur, c'eſt ce qui a été cauſe qu'on s'eſt ſervi du nom de Jeux Floraux, en parlant des choſes arrivées dans un temps qui précédoit celui de la fondation de ces Jeux, & auquel, par conſéquent, ils ne pouvoient avoir ni ce nom ni aucun autre.

C'eſt cette erreur, aujourdhui démontrée, qui a fermé les yeux à Catel, à Caſeneuve & à Lafaille; c'eſt ce qui les a empêchés de reconnoître que leur ſentiment, ſur ce qui regarde Iſaure & ſa fondation, étoit entièrement inſoutenable.

Ces Auteurs reſpectables n'auroient pas nié l'exiſtence d'Iſaure & de ſa fondation, s'ils avoient pris la peine de chercher, comme ils devoient le faire, *l'origine du nom de Jeux*

Floraux; il leur étoit aisé de découvrir que ce nom avoit été inconnu pendant le quatorzième siècle, & qu'il n'existoit que depuis le commencement du quinzième. Cette découverte simple & facile leur auroit frayé la route de la vérité; elle auroit été pour eux le fil qui les auroit aidés à sortir du labyrinthe de leurs erreurs sur cette matière.

Je crois avoir dit sur le nom de Jeux Floraux, & sur l'origine de ce nom, tout ce qui pouvoit être nécessaire pour fixer le temps de la fondation de ces Jeux, & pour démontrer que Clémence Isaure en a été la véritable & l'unique Fondatrice. Je serai obligé de parler souvent sur cette matiere, en examinant, suivant l'ordre des temps, les Pièces & les Auteurs qui ont fait mention de cette illustre Dame; mais je n'emploierai plus sans nécessité, en parlant du Collège de la gaie Science, que le nom de Compagnie des Jeux Floraux, & celui de Mainteneurs de ces Jeux, qui s'est soutenu jusqu'à présent.

Je souhaiterois pouvoir dire quelque chose de particulier de ce Corps Académique, & de ses exercices littéraires, pendant le cours du quinzième siècle; mais faute de Registres & de Mémoires, je ne puis donner que bien peu de satisfaction sur cet article.

Depuis 1356, où finit la première Partie de cette Histoire, jusqu'en 1458, ce qui comprend plus de cent années, il n'y a rien d'écrit sur ce qui regarde cette Compagnie Littéraire, & un ancien Registre qui commence à cette année fournit bien peu de chose; j'en parlerai en son rang. Tout ce que j'en puis

dire à présent, c'est qu'il donne quelques preuves que les trois Fleurs se sont distribuées pendant le quinzième siècle, & pendant le quatorzième, après la destruction du Palais des sept Poètes; il dit aussi que ces distributions se sont faites *dans la Maison commune*, c'est-à-dire dans l'Hôtel de Ville; mais ce Registre ne dit pas un mot qui nous apprenne que les Mainteneurs ayent tenu des Assemblées particulières & académiques depuis qu'ils furent privés de leur Verger.

Je n'ai pu me dispenser, dans ce Chapitre, de dire un mot de Dame Clémence, avant d'examiner quelque Pièce qui fît mention d'elle. Ce qui la concerne dans cette Histoire se trouve si fort lié avec tout le reste, directement ou indirectement, qu'on ne peut presque *parler de rien* sans parler de cette illustre Dame.

Je dois maintenant, en suivant l'ordre des temps, examiner deux Pièces importantes qui la regardent personnellement, l'une justifie son existence, l'autre sa mort; la première est un Ouvrage en vers, qui nous apprend qu'Isaure vivoit dans le quinzième siècle; la seconde est son Epitaphe.

Avant d'entrer en matière sur ces deux Pièces importantes, je ne puis me dispenser de faire une observation qui me regarde, & qui est très-nécessaire. J'ai fait sept Eloges de la Dame Clémence d'Isaure, le premier est de l'année 1734. J'ai donné depuis plusieurs Discours & divers Mémoires, qui sont répandus dans les Recueils de l'Académie.

Tous ces Ouvrages contiennent un grand

nombre

nombre de recherches, pour démontrer l'existence de la Dame Clémence d'Isaure, & faire voir qu'elle est Fondatrice des Jeux Floraux, contre le sentiment de Catel & de Lafaille. Pendant long-temps j'ai cru, comme tout le monde, que le nom de *Jeux Floraux* étoit aussi ancien que ceux de Trobadors de Toulouse, & de Collège de la gaie Science. J'ai reconnu dans la suite que c'étoit une erreur, puisque ce nom ne se trouvoit employé nulle part dans l'ancien Registre ni ailleurs, jusques au commencement du quinzième siècle. J'ai fait aussi plusieurs autres découvertes qui m'ont fait connoître que le sentiment de Catel & de Lafaille étoit insoutenable.

Il n'est pas possible qu'avant d'avoir pris tous ces éclaircissemens, je n'aye dit, dans les divers Ouvrages que j'ai donnés sur cette matière, plusieurs choses difficiles à concilier, & même contradictoires avec certains faits rapportés dans cette Histoire. Pour ne pas entrer sur cet article dans un détail qui seroit long, ennuyeux & inutile, il me suffira d'avertir qu'il faut juger de cette Histoire en elle-même, & suivant ce qu'elle contient; me réservant qu'on ne pourra combattre aucun des faits que j'y rapporte, en leur opposant ce que je puis avoir dit ailleurs. Je dois ajouter qu'il faut en user de même à l'égard de tout ce qu'on pourroit trouver dans les Discours de Messieurs les Académiciens qui sont imprimés dans nos Recueils.

Après avoir pris cette précaution, je dois parler de la Pièce de vers que j'ai annoncée, & qui nous apprend qu'Isaure vivoit dans le quinzième siècle. Cet Ouvrage mérite une at-

tention particulière, par la liaison qu'il se trouve avoir avec un point d'histoire intéressant & honorable pour cette Ville. Je vais le raconter en peu de mots, avant de rapporter le Poème qui nous en a conservé la mémoire.

Dans le commencement du règne de Charles V, le célèbre Duguesclin, un des plus grands Capitaines de ce temps-là, passa dans cette Province avec une nombreuse Armée, dont le rendez-vous étoit à Carcassonne; il vint à Toulouse, où le Duc d'Anjou, frère du Roi & Gouverneur de Languedoc, le reçut avec distinction. Le Roi l'envoyoit en Espagne pour venger la mort de Blanche de Bourbon, Princesse des plus accomplies, qui étoit sœur de la Reine de France, & que Pierre le Cruel, Roi de Castille, avoit fait empoisonner peu de temps après l'avoir épousée, pour se marier avec une Juive.

La présence de ce Général, & le voisinage de son Armée, inspirèrent aux jeunes gens de Toulouse, qui ont toujours eu les inclinations martiales, le dessein d'accompagner Duguesclin en Espagne; ils s'assemblèrent au nombre de quatre cens, des meilleures Maisons de la Ville, & ils travaillèrent avec ardeur aux préparatifs nécessaires pour exécuter ce généreux projet.

Le jour de leur départ ils se rendirent tous dans l'Eglise de Saint Sernin, ils y entendirent une Grand'Messe, & reçurent la Bénédiction de l'Officiant; ensuite étant montés à cheval, & marchant deux à deux, ils traversèrent la Ville, & prirent la route du Bas-Languedoc. Le Duc d'Anjou les reçut à Carcassonne avec

beaucoup de distinction, & leur donna de grands éloges ; ils continuèrent leur marche, & ils joignirent bientôt Duguesclin, qui les accueillit de la manière la plus distinguée, & les combla de marques de considération & d'estime.

Les cruautés du Roi de Castille avoient jeté ses Sujets dans la révolte. Henri Comte de Transtamare, son frère naturel, étoit le Chef de ce soulevement ; Duguesclin le joignit en Aragon.

Cette entreprise fut d'abord très-heureuse. Pierre fut abandonné de ses Troupes, elles se donnèrent au Comte de Transtamare, & il fut proclamé Roi de Castille. La révolution fut si prompte, que Pierre le Cruel fut obligé de s'enfuir avec sa femme, ses enfans & ses trésors. Il se réfugia d'abord en Portugal ; mais bientôt après il se rendit à Bordeaux, pour implorer le secours du Prince de Galles, qui gouvernoit alors la Guienne en Souverain. Deux ans après sa déroute, il alla attaquer son frère avec le secours de l'Angleterre ; il le défit à la Bataille de Navarrete, & remonta sur son Trône ; mais l'année suivante le Comte de Transtamare, avec le secours de Duguesclin & des Troupes Françaises, dont les Toulousains faisoient toujours partie, attaqua de nouveau son frère ; il tailla son Armée en pièces. La Couronne fut alors déférée d'un commun consentement au Comte de Transtamare ; & malgré plusieurs obstacles, il se maintint sur le Trône de Castille, & il le conserva pour sa postérité.

Les divers évènemens de ces expéditions militaires sont racontés dans une Ode historique en vieux langage Toulousain, tel qu'on le

parloit en cette Ville vers la fin du quatorzième siècle & au commencement du quinzième.

On trouve dans cette Ode, qui contient quarante-huit strophes, le nom & le surnom d'un grand nombre de ces quatre cens valeureux Avanturiers de Toulouse, qui se signalèrent dans les divers combats où ils se trouvèrent pendant cette guerre, qui dura trois ans.

Cette Pièce fournit des preuves évidentes que Clémence Isaure vivoit dans les premières années du quinzième siècle; & qu'on distribuoit sous ses yeux les Prix qu'elle avoit fondés.

Il faut observer d'abord, que jusqu'à la fin du siècle passé, les Poètes étoient admis à réciter des Vers le trois de Mai, dans l'Assemblée publique de la distribution des Prix. On en trouve plusieurs preuves dans les Poésies latines d'Etienne Dolet, dans les Œuvres de Godelin, & dans les Recueils des Poèmes couronnés de ce temps-là, où l'on imprimoit tous les Ouvrages qui avoient été récités le jour de cette Séance publique.

Il est certain que l'Ode dont je parle fut récitée dans une Assemblée du troisième jour de Mai, qui étoit toujours destiné à faire la distribution des Prix. Le Poète adresse d'abord la parole à Dame Clémence, & il s'énonce en des termes qui font voir évidemment qu'elle étoit présente. L'Historien du Languedoc tient ce fait pour certain; il s'explique très-clairement là-dessus au quatrième tome de son Histoire, page 566. Il rapporte quelques vers de cette Ode, pour prouver qu'elle fut composée au commencement du quinzième siècle, & que Clémence

Isaure, qui vivoit alors, étoit présente lorsqu'elle fut récitée.

Pour démontrer ces faits avec la dernière évidence, il faut examiner cette Pièce importante & décisive avec beaucoup d'attention, ce que personne n'a jamais fait encore. Pour y procéder exactement, il est absolument nécessaire d'imprimer cette Ode historique : on ne peut pas s'en rapporter à l'Edition de Godelin qui fut donnée en 1694, à cause qu'elle est remplie de fautes.

Lafaille parle de cette Ode dans la seconde partie de ses Annales, au chapitre des additions ; il s'explique en ces termes à la page 16.

Cette Ode, dit-il, *me fut communiquée par feu Monsieur de Jossé, Conseiller au Parlement de Toulouse, qui me permit d'en tirer un extrait. Je l'eusse insérée ici, si je ne l'avois donnée au Sieur Pech, Imprimeur de cette Ville ; il me la demanda pour l'insérer dans l'édition des Œuvres de Godelin qu'il vient de donner au public.*

Cette note m'a appris que c'étoit feu Monsieur de Jossé, Conseiller au Parlement, qui avoit communiqué cette Ode à M. Lafaille, dans les dernières années du siècle passé. Pour en donner à présent une édition correcte, j'ai eu recours à M. de Jossé, Conseiller au Parlement, petit-fils & héritier de celui dont parle Lafaille. Il m'a fait le plaisir de me confier cette Pièce précieuse, & de me permettre d'en tirer une copie, de même que de quelques Mémoires qui en justifient l'authenticité.

En lisant cette Ode historique, on verra que c'est avec raison qu'elle a été conservée avec

soin dans l'ancienne Maison de Jossé Lauvreins. C'est un monument authentique & très-honorable pour cette Famille ; il justifie que dans le quatorzième siècle deux Chevaliers, sous les noms *de Matthieu & d'Arnaud Jossé Lauvreins*, se distinguèrent beaucoup dans les Armées parmi la Noblesse Française. On a fait imprimer leurs noms & ceux *de Goirans*, *de Lordat*, *de Dubourg*, *de Barravi & de Nogaret*, en Lettres majuscules, à cause que ces Chevaliers sont nommés dans cette Ode avec distinction au nombre de ceux qui se signalèrent dans cette Guerre, & que leurs anciennes Maisons subsistent encore avec honneur.

On a imprimé très-correctement cette Pièce historique, qui raconte en vers la Guerre d'Espagne, dont j'ai donné un précis. Il m'a paru nécessaire d'y joindre une traduction française, pour en faciliter l'intelligence, aux personnes qui pourroient avoir de la peine à entendre quelques expressions du langage qu'on parloit à Toulouse vers le commencement du quinzième siècle.



ODE

A DAME

CLEMENCE.



CANSOÜ

A DONA CLEMENÇA,

DITTA LA BERTAT,

Sur la Guerra d'Espainia, fatta pel generoso Guesclin, acistat des Noblés Mondis.

DONA CLEMENÇA, se bous plats,
Jou bous diré pla las bertats
De la Guerra que ses passada,
Entré Pey lou Rey de Leon,
Henric son fray Rey d'Aragoun,
E dab Guesclin son camarada.

E lous Mondis qu'eron anads,
E lous que noun tournen jamas,
Ses qu'eu demandé recompensa,
Perso qu'eu nou meriti pas
D'abé de Flous de bostos mas,
Sufis d'abé bostamistença.

L'an mil tres cens soisanta-cinc,
Deu boulé deu Rey Karloquint,
Passec en aquesta Patria
Noblé Seinniou Bertran Guesclin,
Barou de la Roqua Derin,
Menan ambet gend darmaria.

L'honor,

ODE (a)

A DAME CLEMENCE.

Cette Ode a pour titre LA VÉRITÉ.

Son sujet est la Guerre d'Espagne, entreprise par le généreux Duguesclin, assisté des Nobles Toulousains.

DAME CLEMENCE, si vous voulez bien l'agréer, je vais vous raconter fidèlement tous les faits de la guerre qu'il y a eu entre Pierre Roi de Léon, & Henri son frère Roi d'Aragon, secondé par Duguesclin.

Je vous parlerai des Toulousains qui allèrent à cette Guerre, & de ceux qui n'en revinrent jamais, sans que je vous demande aucune récompense; je ne mérite pas de recevoir des Fleurs de vos mains, il me suffit que vous m'honoriez de votre bienveillance.

L'an mil trois cent soixante-cinq, par l'ordre du Roi Charles V, le Noble Seigneur Bertrand Duguesclin, Baron de Laroque-Derin, passa dans ce Pays à la tête d'une Armée.

(*a*) Les Poètes anciens donnoient le nom de Chanson au Poème qu'on nomme depuis long-temps *ODE*.

L'honor, la fé, l'amor de Dieu,
Eron tous lous soulis motieus
Qu'es pourtavan d'anar fa guerra
Contra los cruidels Sarrasis;
Aquo fec que nostés Mondis
Se boutegoun jous sa banera.

Deu! qu'eraquo en aquet temps!
Las fennas qu'eran labés prens
Boulevan estar ajagudas,
E que lous enfans fouron grans,
Per poudé pourta lous carcans,
Dam las bellas lanças acutas.

Les fils ne quitavan lous pais,
Força ne quitegon l'arais,
E d'altres quitegon las letras,
Belcop quitegon lous moulliés,
Qualqun n'escapec lou Couillié,
Per prené l'arc é las faretras.

Le tout se fasio per la fé,
Nou cal dounc s'estouna de qué
Le mondé abio tant de couragé,
Pus qu'on a bis en autré temps
Per ella pati tant de gens,
E mas enquera de mainagé.

Tout lé mon lé partic content,
Pensan prené lour passatens,
E gainar l'Espainia d'ausida,
Sensé cop ni perta de gens;
Mas hé niaura de mal contens
Apres que bous m'aurets ausida.

L'honneur, la foi, l'amour de Dieu, étoient les ſeuls motifs qui les engagèrent à faire la guerre aux cruels Sarraſins. C'eſt ce qui fit que nos Toulouſains voulurent marcher ſous ſa bannière.

Grand Dieu ! que ne vit-on point alors ! Les femmes qui étoient enceintes auroient ſouhaité d'être accouchées, & que leurs enfans euſſent été aſſez grands pour porter les armes.

Les enfans quittoient leurs pères, pluſieurs quittèrent la charrue, d'autres les lettres, un grand nombre abandonnèrent leurs femmes, quelques-uns s'échappèrent du Collège, pour prendre l'arc & le carquois.

Tout cela ſe faiſoit pour la foi ; il ne faut donc pas être ſurpris qu'on marquât tant de courage : n'a-t-on pas vu dans un autre temps tout le monde, juſqu'aux enfans, ſe ſacrifier pour elle ?

Ils partirent tous très-contens, croyant qu'ils alloient ſe donner du paſſe-temps, & conquérir l'Eſpagne d'emblée, ſans combat ni perte de leurs gens ; mais il y en aura beaucoup qui ne feront pas contens après que vous m'aurez entendue.

Bé partigoun de bon mati
Touts les Mondis de Sant Sarni,
Apés abé ausit Messa Grena;
E noutis plés de debouseu,
Ramplits de la gracia de Deu,
S'en aneguen dret à l'Espaina.

Entré touts eran quatré cens,
Entré lousquals les pus balens
E estimads dens los Palestras,
Eron Payan, Joan Sarabella,
Simon Lautrec, Pol Dausiella,
Lou Major Suau, Jean de Restras.

Luc Castelnau, Joan Monlauderi,
Carles Canon, Marc Sabouneri,
Arnoul Traiet, é Huc Amati,
Malric Vinnés, Guillot Garrigues,
Jean Talaran, Gleon Pelhigués,
Bertran Monluc, Pol Monpesati.

Mateu Lalu, Joan Laroque,
Guitard Colom, Glaude Lapoque,
MATEU E ARNAUD JOSSE LAUVREINS,
Hugo Brugada, Joan Caraboudas,
Joan Martin, BARTOMEU LOURDAT,
Pons Aurola, Joanot de Majens.

Gerard Berfel, Gaston de Lambés,
Richard Leon, dab Joan Dambrés,
Pau de Buel, Robert Blanniaco,
Stebé Sechès, Antoni Porta,
Pourtal Delpont, Joan de Lorta,
Bertran Falgar, Pey de Prenniaco.

Tous ces Toulousains partirent de bonne heure de Saint Sernin, après avoir entendu une Grand'Messe, pleins de dévotion, & remplis de la grace de Dieu, ils s'en allèrent droit en Espagne.

Ils étoient en tout quatre cens, parmi lesquels les plus valeureux & les plus renommés dans les joûtes & dans les tournois, étoient Payan, Jean Sarabella, Simon Lautrec, Paul d'Ausiele, Suau l'aîné, Jean de Restra.

Luc Castelnau, Jean Monlor, Charles Canon, Marc Sabounère, Arnoul Trajet & Hue Amat, Malric Vinnés, Guillot Garrigues, Jean Talaran, Gleon Pelesgue, Bertrand Monluc, Paul Monpesat.

Matthieu Lalu, Jean Larroque, Guitard Colom, Claude Lapoque, MATTHIEU ET ARNAUD JOSSE' LAUVREINS, Huguet Brugade, Jean Caraboudes, Jean Martin, BARTHELEMI LORDAT, Pons Aurole, Jean Majens.

Gerard Verfel, Gaston de Lambe, Richard Leon & Jean d'Ambres, Paul Buel, Robert Blanniac, Etienne Seisses, Antoine Portes, Portal Dupon, Jean Delort, Bertrand Falgar, Pierre de Preniac.

Miqueu Monlau, Joan de Mourlanos,
Joan Ganelon, é Pau Massanos,
JOAN GOIRANS, Hebert Auvellana,
Huc Lespinassa, Joan Montelli,
Pey Montarsi, Joanot Morelli,
Joan de Gramond, Guillot Dellana.

Gaillard Toulse, Arnaud Bernad.
BERNAD DEU BOURG, Simon Termat,
Pey Montardy, Gleon Roaxio,
Joan Brisson, Mateu Bousqueti,
Sans Guilabert, PAU NOUGARETI,
Joan Bascou, Joan Santibartio.

Pouton Pessel, Medard Lacosta,
Arman Monluc, Carlès de Losta,
André Bonnet, é JOAN BARRAVI,
Jaques Soulès, Joan Monferran,
Giles San Loup, Joan Montaudran,
Joan Estebé, Miqueu Galavi.

Touts bé passegon tras la bila,
S'en aneguen coucha Ausebilla,
D'aqui tout dreg à Castenau
Darri puchent a Carcassona,
Ont lou Duc d'Anjou en persona
Lous recebuc dab un grand lau.

Et era un potent Seignou,
Noble, balent, de grand renou,
Peu Rey de Francia et goubernaba
En Lengadoc, é acistouc
D'argen, de blad, so que poudouc,
L'Armada que Guesclin menaba

Michel Monlaur, Jean de Morlanes, Jean Ganelon & Paul Maſſan, JEAN GOIRANS, Hebert Avellane, Huc Leſpinaſſe, Jean Montels, Pierre Montars, Jean Morel, Jean de Gramond, Gui Dellane.

Gaillard Toulſa, Arnaud Bernad, BERNARD DUBOURG, Simon Termat, Pierre Montardi, Gleon Roaix, Jean Briſſon, Matthieu Bouſquet, Sans Guilabert, PAUL NOGARET, Jean Baſcon, Jean Saint-Ibars.

Pouton Peſtel, Medard Lacoſte, Armand Monluc, Charles Deloſte, André Bonet, JEAN BARRAVI, Jacques Soulés, Jean Monferran, Giles Saint-Loup, Jean Montaudran, Jean Eſtebe, Michel Galavi.

Ils traversèrent la Ville tous enſemble, & allèrent coucher à Auſeville; de-là paſſant par Caſtelnaudarri, ils ſe rendirent à Carcaſſonne, où le Duc d'Anjou en perſonne les reçut, & leur donna de grands éloges.

C'étoit un puiſſant Seigneur, noble, valeureux, & de grande réputation; il gouvernoit en Languedoc pour le Roi de France; il aſſiſta en bled, en argent, & de tout ce qu'il put, l'Armée que Duguesclin conduiſoit....

Touts pla contens, deug Perpignan,
S'en aneguen randré ental Camp,
Ont se troubeguen mas de millo
Frances, Nauvarres ou Bretous,
Nourmans, Aragoues ou Gascous;
Henric d'Espannia era à lour fillo.

Ambé sous brahes Compainous,
Qun ne balio toustem pla dous,
Et era lou Rey d'Aragon,
Fray de Pey lou Rey de Castilla;
Qual per abé aucit Blanca, filla
Deu bon Seignou Duc de Bourbon.

E espousat la Sarrasina,
Filla deu Rey Bellamarina,
E quitat la Ley deu bon Deu;
Per abe boulgut oubligear
Henric son fraire domagear;
L'Aragon disen qu'ero seu.

Bé les atirec dins sa Terra;
On y fegon ta grana guerra,
Que res nou resistane à la lança,
A l'arc, à la fronda é al bras,
A l'arbalesta, al coutelas
De nosta Noblessa de França.

Guesclin courounec Rey d'Espaina
Henric, nou ses grand magania;
E cassec touts lous Sarrasis;
Mas Pey s'escapec autalen
E s'enfugit enta Bourdeu;
Demanda força à sous amics.

Ils

Ils marchèrent gaiement droit à Perpignan, & se rendirent au Camp, où ils se trouvèrent plus de mille Français, Navarrois ou Bretons, Normands, Aragonnois ou Gascons. Henri d'Espagne marchoit après eux,

Avec ses braves Compagnons, dont chacun en valoit bien deux. Il étoit le Roi d'Aragon, frère de Pierre Roi de Castille, qui avoit fait périr la Reine Blanche, fille du Duc de Bourbon.

Il épousa ensuite une Sarrasine, fille du Roi Bellamarine; il abandonna la Loi de Dieu, & il voulut obliger Henri son frère de lui rendre hommage de l'Aragon, qu'il disoit lui appartenir.

Il attira par-là les Français sur ses Terres; & ils lui firent une si rude guerre, que rien ne put résister à la lance, à l'arc, à la fronde, ni au bras, ni à l'arbalète, ni au coutelas de notre Noblesse de France.

Duguesclin couronna Henri Roi d'Espagne, non sans beaucoup de peine: il chassa tous les Sarrasins; mais Pierre s'échappa, & il s'enfuit au plus vîte à Bordeaux, pour demander du secours à ses amis.

Le Prince de Gal proumetoue
De far mons merbillas per et,
Coma fec, & pourtat d'embia
Contres Françàs sous enemics,
Ne passec per tout lou païs
Deu Navarres, dret Fontarbia.

Prenouc Pey lou Rey de Navarra,
E fasouc as nostres gran tara,
Contre es ne geinec tres Batailla,
E la darrera per maleur,
A Nadres, auguec tal bonhur,
Que lous batouc d'estoc de tailla.

Guesclin, Deuchan e Villanes,
Bé lous prenouc sous prisounes,
E moult d'altra bella Noblessa,
Bé les menec touts estaquats,
Dab bé trop grana crualtat,
Deguens Bourdeu sa Fortalessa.

Henric escapec en dolença,
E s'en anec enta Provença
Troubal Pape, qu'era Avignion,
D'aqui s'en anec per lou Rone,
Troubal Duc Bourbon à Narbona,
Qu'el recebec comme minion.

Puch s'en anec en Pelerin
Besé à Bourdeu Bertran Guesclin,
E l'y parlec dins la prisou,
Disen que quaillo tord o dret,
Qu'el dambé touts sous Argoulets,
Foureso 'mes à la ransou.

Le Prince de Galles promit de faire monts & merveilles pour lui, comme il fit; & plein d'envie contre les Français ses ennemis, il traversa tout le Pays Navarrois, & marcha droit à Fontarabie.

Il fit ensuite prisonnier le Roi de Navarre, & il causa un grand dommage aux nôtres. Il gagna trois Batailles contre eux, la dernière fut à Nadres, & il y eut tant de bonheur, qu'il les battit à plate couture.

Il prit prisonniers Duguesclin, Deuchan & Villanés, & beaucoup d'autre belle Noblesse; il les conduisit attachés, avec une grande cruauté, dans Bordeaux sa Forteresse.

Henri fort affligé s'échappa, il s'en alla en Provence trouver le Pape, qui étoit à Avignon; de-là il alla trouver le Duc de Bourbon à Narbonne, qui le reçut comme un bon ami.

Il alla ensuite à Bordeaux déguisé en Pélerin; il vit Duguesclin dans la prison, & il lui dit qu'il falloit, à quelque prix que ce fût, que lui & tous ses gens fussent mis à rançon.

Qu'el sabio, dont abé la pagu ;
Qu'el l'aurio al despen de sa bagu.
Guesclin lou remerciec bé fort,
E né jurec que dins breu temps,
El dambé totos soas gens,
Serion bé escapats ou morts.

E s'en anec tout escalfat
Troubal Prince qu'ero lebat,
Le preguet del bouta ransou,
Que de bon cor la pagario,
Quand bé et l'y demendario
Cent frans é enquera un milliou.

Que per de sourti dab sa gracia,
Que nou qualio teni fisancia;
Car el l'abio trop mal tratat
De l'abé tengut tant captieu,
Per abé batut lou Jousieu,
Aquel Rey Pey ta mal carat.

Le Prince estounat del lenguagé,
E mas enquera del couragé
De Guesclin, gainat de rasou,
Bé le boutec a soisant milla
Doublon d'or o à sa Quadrilla.
Guesclin labets de grand passiou

Jurec que per la malagainia,
Henric mourirío Rey d'Espainia,
E sen anec serca la pagua.
Le Rey ly donec cent flourís,
Le Pape lin dec quatrebis,
El Duc d'Anjou dec millia targua.

Qu'il sçavoit d'où il tireroit le paiement, & qu'il l'auroit aux dépens de sa bague. Duguesclin le remercia fort, & il jura que dans peu lui & tous ses gens seroient ou morts ou en liberté.

Il s'en alla, fort animé, trouver le Prince de Galles, qui étoit levé ; il le pria de le mettre à rançon, & qu'il la payeroit de bon cœur, quand bien il lui demanderoit cent francs, & même un million.

Je vois bien, lui dit Duguesclin, que je ne dois pas espérer de sortir de prison à titre de grace ; car vous m'avez trop maltraité, de m'avoir tenu si long-temps captif, pour avoir battu le Juif, ce Roi Pierre, qui a si méchante phisionomie.

Le Prince surpris du langage, & beaucoup plus de la fermeté de Duguesclin, dont les raisons l'avoient gagné, fixa la rançon de lui & de sa suite à soixante mille doublons d'or. Alors Duguesclin tout transporté,

Jura que par la. . . . . Henri mourroit Roi d'Espagne. Il s'en alla pour se procurer le paiement de sa rançon ; le Roi lui donna cent florins, le Pape quatre-vingts, & le Duc d'Anjou lui donna mille targues.

Dam ta gran somma de dinés,
Et rachetec sous Prisounés,
E sen anec dret en Espaigna;
Henric y fourec autaleu,
Lours gens tabé nou demoureu,
Ataquen touts Pey la villainia;

Qu'ed ambé lous de son Pays,
E quatebis mil Sarrasis,
Les atendouc d'un grand couragé,
Fisansé al nombré de sas gens,
E cresen qu'eran mens balens
Qu'à Nadres, qu'en fec tal carnagé.

Mas l'abuglel nou begio pas
Que les Anglès nou y eroun pas;
Perso qu'el n'abio pas tengut
Sa paraulo apres la bictoria,
Mas les abio quitas de gloria,
Ses lor paga lou proumetut.

Les nostres n'eron estouats
De quand que lour era ribat,
Esperávan de Dieu la gracia
De surmonta lous enemis,
De conquesta tout lour Pays,
Pus qu'el pot tout, mas que ly placia.

Commo speraon lour benguet,
Car dins sies mes Guesclin prenguet
Brugues, Madrit, tota Castillia,
Sies Batallias contrets gainnec,
Pey lou Rey prengouc prisonné;
Son cap fouc coupat à Sebillia.

Avec une si grande somme d'argent, il racheta ses prisonniers, & s'en alla droit en Espagne ; Henri y fut aussi-tôt, leurs gens ne se firent pas attendre ; ils attaquèrent tous ensemble Pierre le vilain.

Il les attendit avec beaucoup de courage à la tête de son Armée, composée de ses Sujets, & de quatre-vingts mille Sarrasins ; il se fioit au grand nombre de ses Combattans, & il croyoit que nous ne serions pas plus courageux qu'à Nadres, où il fit un si grand carnage de nos Troupes.

Mais l'aveugle ne voyoit pas que les Anglais n'étoient plus avec lui, à cause qu'après la victoire il ne leur avoit pas tenu la parole qu'il leur avoit donnée, mais que par orgueil il les avoit quittés sans leur payer ce qu'il avoit promis.

Les nôtres étoient étonnés de tout ce qui leur étoit arrivé ; ils espéroient que Dieu, qui est tout-puissant, leur accorderoit la grace de surmonter les Ennemis, & de conquérir tout leur Pays.

Ce qu'ils espéroient leur arriva ; car dans six mois Duguesclin prit Bruges, Madrid, toute la Castille, il gagna six Batailles contre eux ; il prit ensuite le Roi prisonnier : on lui coupa la tête à Séville.

D'aqui besen coumes mechans
Finissen lous jours é lous ans ;
E comme Deu les recompensa ;
A jamas ellis son maudits,
Mas qu mas des qu'abion amits,
E degus n'a d'es souvenensa.

Au loc que los que creinien Deu,
E que biuon en debaucieu,
Le bé lour ben quand mens y pensan ;
Quan semblan estré touts perdus,
Aquos labets que pel segus
Deu lour baillia sa recompensa.

Guesclin qu'ero stat pres captieu,
Henric cassat de so del sieu,
Les bela d'uno faisou straina
Guesclin delibrat é pouten,
De bieures, d'argen é de gen,
Courounet Henric Rey d'Espaina.

Enquera lou Rey Carlo quin
Aperec debés et Guesclin,
E bé lou fec son Conestablé,
Come l'estiman le prumé
De touts sous bonis Cabaillé,
E de las armas mas capablé.

Atal s'acabet dins breu tems
La guerra contras Mescresens,
Mas non pas sensé grana perta
De nostres brabes Cabaillés,
Que sen perdouguen à milliés ;
En combäts é courren alerta.

Nous

Nous voyons par-là comment les méchans finissent leurs jours, & quelle est la récompense que Dieu leur destine ; ils sont à jamais maudits, sur-tout de ceux qu'ils avoient pour amis, & personne ne conserve d'eux aucun souvenir.

Au lieu que ceux qui craignent Dieu, & qui vivent chrétiennement, le bien leur arrive lorsqu'ils y pensent le moins. Quand il semble que tout est perdu pour eux, c'est alors que Dieu leur donne sa récompense.

Duguesclin avoit été fait prisonnier, Henri étoit dépouillé de ce qui lui appartenoit, & les voilà parvenus à un état bien différent. Duguesclin en liberté, est abondamment pourvu de vivres & d'argent ; & avec une belle & nombreuse Armée, il couronna Henri Roi d'Espagne.

Je dois ajouter que le Roi Charles V. appella Duguesclin auprès de lui, & le fit son Connétable, le regardant comme le premier de ses meilleurs Capitaines, & le plus expérimenté sur ce qui regardoit la guerre.

C'est ainsi que finit dans peu de temps la guerre contre les Mécréans, ce qui ne se fit pas sans perdre quantité de nos braves Chevaliers ; il en périt en grand nombre dans les combats & dans les escarmouches.

Entré lousquals lous pus balens
Eran MATHEU JOSSE LAUVREINS,
Louqual se perdouc enta Nadres ;
Et era un brabé arbalesté,
Que jamas n'era des darrés,
Tabes leu fouc embiat ad padres.

Joan d'Ambres lou millou lancé,
Mourie à Bruges lou prumé ;
Sachus, Monluc, Leon, Berfel
Al Madrit feguin lous aunous,
Fort plourats de lours Compainious,
Ses causa, pus qu'an l'arma al Cel.

Bernat Castelnau, Joan Marti,
Joan Caraboudas, Mondousi,
Eron bé les plus renonnats
Entré touts nostes Cabaillés,
Per ana pausa lous beillés ;
Mas certos y fougoun matats.

Dous cens autes brabes Moundis
Demoureguen per lous camis,
Ses parla de tant de Noublessa,
De Nourmans, Navarrés, Gascous ;
Francés, Aragounés ou Bretous,
Qu'aco fa beni gran tristessa.

Perque jou non diré pas mas,
Yeu besi qu'aco bous desplats.
D'aussi diré, DAMA CLEMENÇA,
La mort de tant de brabos gens,
Que n'eran mas que suficiens
De creicel Terradou de França.

Parmi lesquels les plus vaillans étoient MATTHIEU JOSSE' LAUVREINS, qui périt à Nadres : c'étoit un excellent arbalêtrier, qui n'étoit jamais des derniers; aussi fut-il bientôt envoyé *ad patres.*

Jean d'Ambres le meilleur lancier, mourut le premier à Bruges. On fit à Madrid les honneurs funèbres de Seisses, de Monluc, de Léon & de Bréfel; ils furent fort pleurés de leurs Compagnons, mais sans raison, puisque leur ame est au Ciel.

Bernard Castelnau, Jean Martin, Jean Caraboude, Mondousil, étoient les plus renommés entre tous nos Chevaliers pour aller poser les beliers (*a*); mais à la fin ils y furent tués.

Deux cens autres braves Toulousains périrent dans cette expédition, sans parler de tant de Noblesse, de Normans, Navarrois ou Gascons, Français, Aragonnois ou Brétons, qu'on ne peut en écouter le récit sans être pénétré de tristesse.

C'est pourquoi je n'en dirai pas davantage. Je m'apperçois, DAME CLEMENCE, que vous souffrez d'entendre raconter la mort de tant de braves gens, dont une partie auroit suffi pour reculer les frontières de la France.

(*a*) On appelle belier une machine de guerre, faite d'une longue poutre, dont l'extrémité étoit armée d'une tête de belier d'airain, & dont on se servoit à battre & à renverser les murailles des Places assiégées. *Dict. de l'Acad. Franç.*

Fin de l'Ode.

L'AUTEUR a cru devoir différer de donner l'examen de cette Ode historique, à cause qu'on lui a promis divers Mémoires, dont il voudroit faire usage pour rendre cet examen plus utile & plus curieux.



TABLE

Des Ouvrages contenus en ce Volume.

L'Indigence, Ode, Page 1
Le Citoyen, Ode, 6
Épître à mon vieux Château, qui a remporté le Prix, 15
Épître à mon Cabinet, 22
L'Agriculture, Ode, 27
Épître aux Sauvages, 33
Épître à mon Ami, 38
Hercule aux pieds d'Omphale, Poème, 43
Le Luxe, Poème, 50
Les Colombes, Idyle, qui a remporté le Prix, 59
Mes Plaisirs champêtres, Idyle, 65
Atis, Églogue, 72
Zulmé, Idyle, 79
Ier. *Sonnet à l'honneur de la Sainte Vierge,* 85
II. *Sonnet sur le même Sujet,* 86
III. *Sonnet sur le même Sujet,* 87
IV. *Sonnet sur le même Sujet,* 88
Ier. *Discours qui a remporté le Prix,* 3
II. *Discours sur le même Sujet,* 37
III. *Discours sur le même Sujet,* 57
Semonce pour l'année 1764, 83
Compliment à M^r^. de Brienne, 95
Seconde Partie de l'Histoire de l'Académie des Jeux Floraux, 1